LYCÉE
DE
VENDÔME
LIBRAIRIE
CH. DELAGRAVE
15 RUE SOUFFLOT 15
PARIS

Nº 167

Classe de 6ième

1er PRIX

Nom Maingourd

Dessin d'Imitation

UNIVERSITÉ DE FRANCE

ACADÉMIE DE PARIS

LYCÉE DE VENDOME

Distribution solennelle des PRIX

Classe de Sixième

1er PRIX de Dessin d'Imitation

décerné à l'Élève

Maingourd Jules

Vendôme, le 3 août 1886.

Le Proviseur,
Officier de l'Instruction publique,
Ate Fauvel.

Vendôme. – Imp. Launay

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE

VOYAGE

DE LA

MISSION FLATTERS

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. CRÉTÉ.

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE

VOYAGE

DE LA

MISSION FLATTERS

AU

PAYS DES TOUAREG AZDJERS

PAR

M. Henri BROSSELARD

Lieutenant au 4e régiment d'infanterie de ligne,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Ancien membre de la Mission d'exploration du chemin de fer Transsaharien
de la Mission d'exploration du chemin de fer
du Haut Sénégal au Niger
et de la Mission topographique du Sud Oranais.

OUVRAGE
ILLUSTRÉ DE 40 COMPOSITIONS DESSINÉES PAR E. JUILLERAT
D'APRÈS LES CROQUIS DE L'AUTEUR
Et accompagné d'un Itinéraire de la Mission, tiré en lithographie.


PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1886





Gravé par J. Geisendörfer, 12 r. de l'Abbaye. Paris.

Imp Lemercier & Cie Paris


ITINÉRAIRE
DE LA
MISSION FLATTERS
d'après les travaux topographiques
du
LIEUTENANT BROSSELARD
Échelle de 1/2.000.000
LE LAC MENGHOUGH
par
M.H. Brosselard
Coupe suivant AB.
Niveau actuel du lac
Limite des inondations
Biskra
Tougourt
Temacin
Ouargla
El Biodh
Gassi
Khanfousa
Tebalbalet
Dunes de Tidjoudjelt
Mt Telout
Berrian
El Guerara
Metlili
Rardeia
Oasis des Beni Mzab
RÉGION DES DAYAS
RÉGION DES GOUR
RÉGION DES DUNES
GRANDES DUNES
GASSI DE L'OUED IGHARGHAR
O. Igharghar
TOUAREGS
PLATEAU (TASILI) DES AZDJER
MONTS IRAOUEN
O. Samen
Gravé par J. Geisendörfer
Imp. Lemercier & Cie Paris

VOYAGE

DE LA

MISSION FLATTERS

AU PAYS DES TOUAREG AZDJERS

I

BUT DE L'EXPÉDITION — COMPOSITION ET ORGANISATION DE LA MISSION

Fidèles à leurs traditions nationales, les Anglais paraissent avoir été les premiers à chercher les moyens de pénétrer dans l'intérieur du continent africain. Dès le commencement du siècle, on les voit diriger de nombreuses expéditions vers le bassin du Niger, et peu à peu établir le long du fleuve, sur un parcours de six cents kilomètres à partir de son embouchure, des comptoirs importants, mis en communication avec l'Océan par un service régulier de bateaux à vapeur qui viennent échanger les cotonnades, les armes, les alcools et les autres produits de l'industrie anglaise,

contre les plus précieuses productions du sol africain, la poudre d'or, l'ivoire, l'indigo, etc. Ces comptoirs sont eux-mêmes alimentés par les caravanes de Timbouctou et du Maroc, et expédient dans le port de Mogador les denrées que ne peuvent attirer les stations du bas-fleuve et de la Guinée. Récemment, ils viennent de créer au cap Joby un établissement qui les rapproche de ce dernier marché, et peut devenir un jour la tête d'une ligne qui réunirait l'Océan au haut Niger.

Possesseurs de vastes territoires en Algérie et au Sénégal, il semblait que notre situation nous destinât dès longtemps à prendre l'initiative de tentatives analogues. Cependant, tandis que les Anglais continuaient en silence leur marche envahissante vers les plus riches régions de l'Afrique centrale, étendant et consolidant chaque jour leur influence et leurs relations commerciales, la France, concentrant ses efforts au sein de ses colonies, semblait se désintéresser des progrès de ses rivaux, et ce n'est qu'à une époque récente que l'idée nous vint de tirer parti des avantages d'une situation exceptionnellement favorable, pour nouer avec l'intérieur de l'Afrique des relations solides et régulières.

Les efforts du docteur Rohlfs pour étudier les moyens d'établir une voie de communication entre Tripoli et le lac Tchad, les brillants voyages de Livingstone et de Stanley, qui faisaient connaître au vieux monde étonné l'existence de régions immenses, extrêmement peuplées, pouvant livrer aux produits de la civilisa-

tion d'inépuisables débouchés, et offrir à son activité de nouveaux aliments, décidèrent enfin la France à utiliser les moyens puissants dont elle disposait, pour chercher à son tour à pénétrer dans les régions centrales du continent africain.

Avant tout, il fallait songer à franchir l'immense barrière placée par les déserts du Sahara entre ces régions et nos colonies, obstacle devant lequel eût nécessairement reculé l'audace de nos devanciers, mais qui doit céder aujourd'hui devant les progrès de la science.

Le 7 novembre 1879, une décision de M. le ministre des travaux publics chargea M. Flatters, lieutenant-colonel du 72e de ligne, de diriger une exploration ayant pour but « la recherche et l'étude d'un tracé de « chemin de fer qui devait partir de notre territoire « algérien pour aller aboutir dans le Soudan, entre le « Niger et le lac Tchad ».

Il ne s'agissait de rien moins que de traverser le Sahara dans toute sa profondeur, au milieu de peuplades barbares, aguerries, hostiles à tout progrès, dans les régions les plus arides du monde entier.

Nul mieux que le colonel Flatters n'était capable de mener à bien cette difficile et périlleuse entreprise; énergique et prudent, d'un grand savoir, il joignait à ces mérites une connaissance parfaite de la langue et du caractère arabes, acquise durant son long séjour en Algérie, où il avait occupé le poste de commandant supérieur du cercle de Laghouat.

Le colonel Flatters réunit immédiatement autour de

lui le personnel dont le concours lui parut nécessaire, et, le 9 janvier 1881, la mission, entièrement constituée, s'embarquait à Marseille sur *l'Immaculée Conception*, pour aller compléter en Algérie l'organisation de son matériel.

La mission était composée de : M. Masson, capitaine d'état-major ; M. Beringer, ingénieur des travaux de l'État; M. Roche, ingénieur des mines ; M. Bernard, capitaine d'artillerie ; M. Brosselard, sous-lieutenant au 4e de ligne ; M. Lechatelier, sous-lieutenant au 1er régiment de tirailleurs, adjoint au bureau arabe de Bou Saada; M. Guiard, médecin aide-major de 1re classe; M. Cabaillot, conducteur des Ponts-et-chaussées ; enfin M. Rabourdin, chef de section du cadre auxiliaire des travaux de l'État.

Le capitaine Masson, MM. Beringer, Roche et Guiard furent mis à la tête des quatre services de l'expédition : organisation et ordre de marche, plans et tracés de route, géologie, histoire naturelle et service médical. MM. Bernard, Brosselard, Lechatelier, Cabaillot et Rabourdin étaient spécialement chargés des observations et de la topographie.

Débarquée à Alger le 12 janvier, la mission en partait le surlendemain, et gagnait Constantine, où les bagages avaient été dirigés. De Constantine, le colonel, avec le personnel civil de la mission, se rendit en voiture à Biskra, point militaire extrême de la province ; les officiers y accompagnèrent le convoi, et, le 1er février, nous nous trouvions de nouveau réunis.

C'est à Biskra que les bagages furent distribués en

vue de l'organisation du convoi; environ quatre cents chameaux de louage furent réquisitionnés par les bureaux arabes, pour les transporter à Ouargla, où le colonel devait acheter ou louer d'autres animaux plus forts et plus propres à supporter les fatigues et les privations d'un voyage dans le désert; quinze excellents chevaux avaient été achetés à la remonte de Constantine pour l'usage des membres de la mission.

Le matériel que nous emportions comprenait, d'une part, les vivres nécessaires pour assurer pendant six mois la subsistance de la mission, farine, conserves, thé, café, riz, sucre, cinquante barils pour le transport de l'eau, de l'orge pour nos chevaux, vingt-cinq mille cartouches, cent fusils Gras et quarante révolvers, qui devaient servir à l'armement des nomades chargés de la conduite des chameaux, et les instruments de toute nature exigés par les travaux scientifiques qui formaient l'objet de l'expédition; d'autre part, des marchandises destinées à l'échange, étoffes, articles de Paris, bijoux faux, oripeaux de théâtre, dont la valeur s'accroît à mesure qu'on s'avance dans le sud, et des armes provenant des manufactures de Liège.

A Biskra, la mission s'augmenta de douze hommes du bataillon d'Afrique, choisis parmi les plus robustes et les plus familiarisés avec le climat, presque tous ouvriers d'art, de sept indigènes, hommes de service, et d'un cuisinier.

Le 7 février, à la pointe du jour, nous nous mettions en route, et nous nous dirigions par l'Oued-Rhir vers Tougourt et Ouargla.

II

DE BISKRA A TEMACIN — LA ZAOUIA DE TEMACIN — LES TIDJANI

De Biskra à la vallée de l'oued Rhir, la route était jadis absolument aride et privée d'eau. Les caravanes qui se rendaient à Tougourt avaient à franchir un désert de quatre-vingts kilomètres, sans rencontrer ni un puits ni un arbre. C'est au général Desvaux, ancien commandant supérieur du cercle de Biskra, que l'on doit la création des deux oasis que nous rencontrâmes. Le général Desvaux conçut la pensée de tirer parti de la constitution du sol, où des couches d'eau artésienne se rencontrent à une faible profondeur, pour faire revivre les oasis disparues, en faire naître même de nouvelles, et créer ainsi des centres où pût se fixer la population indigène, en même temps que la circulation des caravanes en deviendrait plus facile. Il se consacra avec un grand zèle à cette tâche difficile, dont il avait

apprécié l'importance, et le succès couronna ses efforts persévérants.

C'est ainsi qu'à Oum-el-Thiour, où nous passâmes, en quittant Biskra, nous pûmes admirer, non sans étonnement, dans un lieu naguère encore inhabité et infécond, des milliers de palmiers en pleine vigueur, une population paisible, nombreuse, attachée au sol, des jardins bien cultivés, des constructions, qui semblent promettre à la nouvelle oasis, dans un avenir prochain, une grande prospérité.

Le 8 février, nous campions à Saada, bordj bâti sur une petite éminence, au bord de l'oued Djeddi, l'un des affluents du chott Meljrhir; lorsque nous tra-

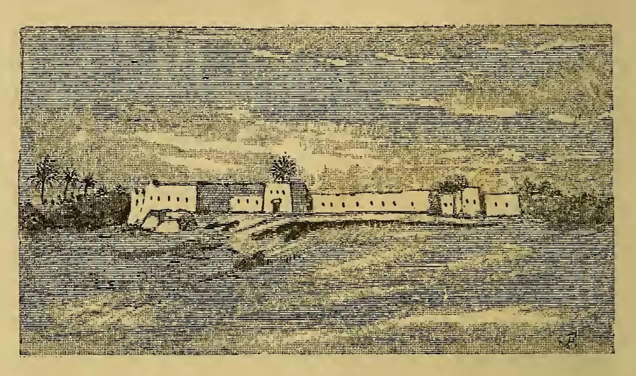


Le bordj de Saada.

versâmes l'oued Djeddi, il s'y trouvait de l'eau en assez grande abondance, et le passage fut pénible pour les chameaux; mais les pâturages voisins, fort beaux

pour la contrée, les récompensèrent de leurs efforts.

Le bordj de Saada consiste en une enceinte carrée, flanquée aux deux angles opposés par un petit bastionnet; il est occupé par une douzaine de goumiers.



Le bordj de Sidi-Khelil.

Les bordjs, presque tous construits sur ce modèle, sont les abris créés près des points d'eau, où les caravanes et les colonnes expéditionnaires trouvent un lieu de campement sûr; asiles des voyageurs en temps de paix, ils facilitent en temps de guerre l'occupation de postes auxquels le voisinage de l'eau fait acquérir parfois une importance considérable (1).

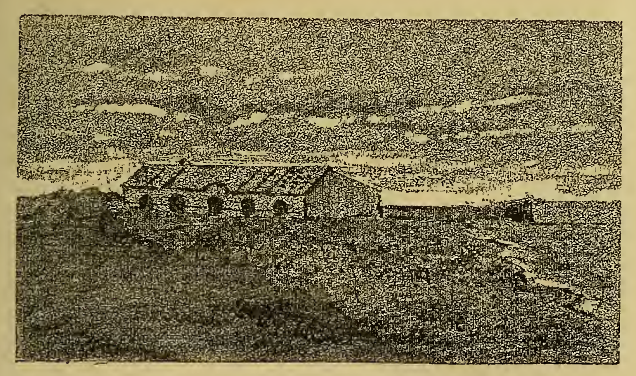
Le lendemain, après être passés non loin de Sidi-Khelil, nous déjeunions au bordj de Chegga, et nous faisions

(1) Dans l'intérieur de l'Algérie, les bordjs, confiés à la garde d'un fermier, qui fait le métier d'hôtelier, deviennent de véritables caravansérails.

halte à Oum-el-Thiour; le 10, nous campions à El Mraier.

Laissant à notre gauche le chott Meljrhir, le 11 nous atteignions Rza-ben-Rzig, où nous rencontrions enfin la vallée de l'oued Rhir.

Rien de curieux comme les effets du mirage dans cette région : ce sont des tableaux sans cesse renouvelés, dont les formes vagues affectent tour à tour, au gré de l'imagination du spectateur, les aspects les plus variés ; parfois l'horizon semble borné par une végétation luxuriante, épaisse, baignée dans un lac immense, où se reflètent des oasis splendides; tout à coup, tout disparaît, le fantôme s'évanouit, et l'on n'a plus sous les



Bordj de Chegga.

yeux que le désert aride, dont rien ne trouble la fastidieuse monotonie.

L'oued Rhir était jadis, comme son nom l'indique, un fleuve; il était formé de la réunion de l'oued Ighar-

ghar et de l'oued Mya, dont le confluent est à l'oasis de Temacin, où se trouvent de vastes sebkhas toujours

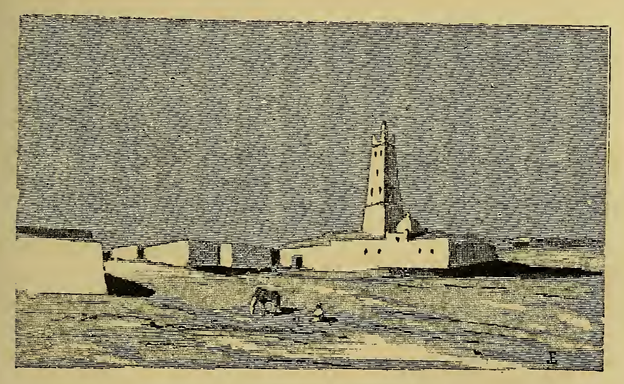


Le ksar d'Oum-el-Thiour.

inondées et entourées d'oasis fertiles ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un lit de sable, sous lequel l'eau coule encore à une profondeur variable; de distance en distance, soit que le niveau du lit du fleuve soit plus bas, soit, au contraire, que la couche d'eau souterraine tende davantage à s'élever, il se forme de petits chotts, ou même de simples r'diers, qui se dessèchent ou s'emplissent d'eau, suivant le degré de la pression souterraine.

Jadis s'élevait le long des bords de l'oued Rhir une ligne ininterrompue d'oasis; mais, peu à peu, par suite de l'ensablement qui a envahi le fleuve, les plantations de palmiers ont disparu, et ce n'est plus que de loin en loin, quand l'eau parvient à s'élever au niveau de ce

sol ensablé, que l'on rencontre un peu de verdure. Pour rendre la vie à cette vallée aujourd'hui aride et inféconde, et reconquérir sur le désert les vastes territoires qu'il a envahis, il faut restituer à l'oued Rhir l'eau qui lui manque, en faisant surgir des couches inférieures du sol l'eau artésienne qu'il recèle. C'est à cette tâche pénible que s'est voué un ingénieur français, M. Jus, qui, depuis plusieurs années, a creusé dans cette région de nombreux puits, autour desquels se sont bientôt élevées de petites oasis. Partout où l'eau apparaît, apparaissent les palmiers; que les puits se multiplient, et



Le minaret d'Oum-el-Thiour.

les plantations de palmiers se multipliant, la vallée de l'oued Rhir peut redevenir ce qu'elle a dû être autrefois, une immense et riche oasis (1).

(1) Le palmier suffit absolument aux besoins du Ksourien; de plus, sa culture est facile.

Après être passés près des oasis d'El Berd et d'Ourlana, et nous être arrêtés quelques moments à la délicieuse source d'Aïn Refian, abritée par quelques palmiers qui s'élancent d'un tertre d'où l'œil embrasse un vaste horizon, nous campions, le 12, à Tamerna, où M. Jus se trouvait précisément au moment de notre passage ; là encore des puits nouveaux se sont ouverts sous sa direction, et grâce à ses efforts et à son dévouement, l'oasis est en pleine prospérité.

De Rza-ben-Rzig à Tamerna, on rencontre fréquem-

Le palmier ne se féconde pas naturellement, et l'opération se fait artificiellement. D'ordinaire ce sont les esclaves noirs qui en sont chargés. Après avoir récolté le pollen sur le dattier mâle (*dekkar*, en arabe ; *amersed*, en berbère), ils montent sur le palmier femelle, et, au moyen d'une incision, introduisent le pollen dans l'ovaire du régime.

Il existe un grand nombre d'espèces différentes de dattes, qui se distinguent les unes des autres par la forme, la couleur, la grosseur, la conformation du noyau, le goût, l'époque de la maturité et la valeur vénale.

Les principales espèces cultivés dans l'Oued-Rhir sont : *el Deglet nour* (datte transparente, de qualité supérieure, la plus succulente et la plus recherchée) ; *el Botteguen* (appelée aussi *el R'ers*, datte molle) ; *el Hâlou* (douce, sucrée) ; *Deguel-Amellal* (datte blanche) ; *Arechti* (qui se réduit facilement en pâte) ; *Aïoujil* (l'orpheline) ; *Tazouggart* (la rouge) ; *el Ammari* (datte d'été, la plus précoce) ; *el H'erra* (la franche).

Quand l'arbre est devenu vieux et stérile, on pratique le long du tronc de profondes entailles par lesquelles sort un liquide dont le goût rappelle celui du cidre. C'est le vin de palmier (*el Eugmi*), qui, fermenté, devient très capiteux.

La filasse du palmier (*ellif*, en arabe ; *tsane*, en berbère), est d'un grand usage pour la fabrication des cordes, des bâts, etc...

Des jeunes palmiers que l'on ne craint pas de sacrifier, on tire le chou palmiste (*adjerouz*, en berbère), qui, lorsqu'il est cueilli au moment opportun, rappelle le goût de l'ananas.



Bordj et oasis de Ourlana.

ment de petites oasis, abritant sous leur feuillage quelques maisonnettes, où l'œil se repose de la vue d'un sol sablonneux, à peine sillonné de loin en loin par de légères dépressions ; parfois aussi deux ou trois palmiers groupés dans un coin du paysage révèlent la présence d'un point d'eau ; tandis que, près de là, une modeste kouba montre ses murs et ses toits blancs qui resplendissent au soleil.

De temps en temps, nous voyons s'enfuir à notre approche des vols de canards, hôtes ordinaires de l'oued Rhir ; nous leur donnerions volontiers la chasse ; mais nous ne pouvons songer à les poursuivre au milieu des sables mouvants qui leur servent de refuge ; le chasseur imprudent qui s'éloignerait du chemin que suit la caravane courrait grand risque de s'y engloutir.

Après une nuit passée à l'oasis de Ghamera, nous atteignons enfin, le 14, Tougourt, la reine des oasis de l'oued Rhir, qui étale sur les bords du chott Ghemora ses cinq cent mille palmiers.

Tougourt, qui compte environ cinq mille habitants, est protégé par un large fossé, autrefois rempli d'eau, aujourd'hui desséché ; il se compose de petites habitations aux toits plats, construites en pisé, groupées assez régulièrement autour d'une large place carrée dont la citadelle occupe le centre. Au milieu de cette citadelle s'élève la grande mosquée, enclavée dans les constructions nouvelles du fort depuis 1870.

Quatre cents puits forés par les indigènes fournissent en abondance l'eau nécessaire à la culture.

Accueillis de la manière la plus cordiale par l'agha,

Si Ismaïl, nous sommes rejoints à Tougourt par Si Maammar et Si Mohammed-Sghir, celui-ci chef de l'ordre religieux des Tidjani ; l'autre, son frère, chargé des affaires temporelles de l'ordre, et son véritable maître. Ils viennent de la grande zaouïa de Temacin pour entretenir le colonel, et lui apporter les gages de leur amitié. Monté sur une mule blanche, symbole de paix, le marabout vient planter son camp en face du nôtre sur la grande place de Tougourt.

La tente de Si Maammar mériterait de faire l'objet d'une description spéciale; haute et spacieuse, surmontée du croissant, entourée de draperies aux couleurs éclatantes, elle renferme les plus riches étoffes, les tapis les plus moëlleux, les objets les plus curieusement ciselés, et témoigne par son luxe du rang et de la richesse de son propriétaire. A la chute du jour, Si Maammar sort de sa tente d'un pas majestueux, et récite à haute voix la prière du soir. Agenouillés derrière lui, ses serviteurs et les membres de sa tribu qui l'ont accompagné, l'écoutent avec recueillement, en même temps qu'ils reproduisent avec une fidélité scrupuleuse les attitudes et les génuflexions prescrites par le rituel de son ordre. Tournés vers la Mecque, ils se prosternent la face contre terre, puis se relèvent en arrière d'un mouvement brusque et régulier, la tête renversée, les yeux fixés vers le ciel, les mains écartées, et tout à coup retombent sur le sol que leurs fronts et leurs mains vont frapper de nouveau.

Si Maammar, invité à partager avec nous la diffa que nous offre l'agha Si Ismaïl, paraît se départir de la ré-

serve habituelle à sa race, et fait des vœux pour le succès de l'expédition, dans un langage à la fois sentencieux et imagé qui ne manque pas de grandeur. Il proteste de son dévouement à la France, et nous pro-



Tougourt, capitale de l'Oued-Rhir.

met le concours le plus dévoué. Non seulement il doit remettre au chef de la mission des lettres de recommandation auprès de la plupart des grands-chefs Touareg ; mais, de plus, un de ses émissaires ordinaires chez les tribus du Sud, un *mokhadem* (1), accompagnera la mis-

(1) On appelle mokhadem des personnages qui jouent un rôle important et occupent un poste de confiance auprès des marabouts.

sion, et portera lui-même aux Touareg l'assurance de la sympathie du grand-chef de l'ordre des Tidjani pour le colonel et ses compagnons.

Avant de quitter Tougourt, le colonel Flatters voulut profiter de notre passage dans un des centres les plus importants de la contrée, pour commencer l'achat des chameaux destinés à nous accompagner dans le Sud ; mais les Juifs, devinant ses intentions, avaient d'avance accaparé tous les chameaux disponibles, et ils élevèrent des prétentions inacceptables. Nous ne pûmes en acheter que huit et quelques tellis, sortes de larges besaces en poils de chèvre, qui servent à l'arrimage des bagages.

Nous quittâmes Tougourt le 18, et allâmes camper dans l'oasis de Temacin; le pays que nous parcourûmes pendant cette étape est aujourd'hui envahi par le sable : mais on y trouve encore les traces d'une végétation qui dut être autrefois fort riche, et relier l'oasis de Tougourt à celle de Temacin par une ligne épaisse de palmiers suivant les bords du thalweg de l'oued Rhir, où la sebkha s'étend encore d'une manière presque continue.

Le ksar de Temacin s'élève en amphithéâtre sur les flancs d'une colline dont les pieds baignent dans un lac. Il est entouré, du côté de la terre, par des murailles de

Les chefs de grande secte, qui ne peuvent se transporter de leur personne au milieu de toutes les populations qui reconnaissent leur autorité, se font remplacer par un grand nombre de mokhadem, qui vendent des amulettes, recueillent des offrandes et travaillent à la propagande.

Lorsqu'ils sont intelligents et adroits, ils arrivent souvent à obtenir des peuples qu'ils visitent, autant de respect et de soumission que le marabout qu'ils représentent.

briques séchées au soleil et des fossés profonds toujours remplis d'eau. Lorsque Temacin nous apparaît derrière les rideaux de hauts palmiers qui l'entourent, le spectacle qu'il nous présente est un des plus riants que nous ayons jamais rencontrés. Qu'on se figure, au milieu du désert, une ville coquette, arrosée par de nombreuses sources, sur le rivage d'un lac que borde une végétation luxuriante et variée, des toits blancs, superposés en gradins et dominant le lac; des ruelles étroites, circulant en tous sens au milieu des jardins en en fleurs, clos de murailles peu élevées, au-dessus desquelles les abricotiers, les cerisiers, les grenadiers élèvent leurs têtes blanches ou rouges, en répandant dans l'air un parfum délicieux; le long des arbres et des murs, la vigne serpente à l'ombre des palmiers, qui protègent toute cette végétation contre les rayons trop ardents du soleil.

Après de longs circuits au milieu des ruelles qui entourent le ksar, longeant les fossés de la ville sous les regards d'une population étonnée, notre caravane débouche tout à coup hors de l'oasis, vis à vis de la zaouïa de Tamelhat, la ville religieuse, séjour de Si Maammar et siège de l'ordre des Tidjani.

Ici le décor change. En face de nous se dresse la sévère résidence des marabouts, avec les murailles carrées de son enceinte et les dômes éclatants de ses dix koubas.

A notre approche, Si Maammar sort de la grande mosquée, franchit la porte de la ville et s'avance, entouré d'une nombreuse escorte, à la rencontre de la mission. On met pied à terre, on s'aborde, on se salue; le mara-

bout nous baise les mains que nous portons à notre bouche, et nous entrons à sa suite dans la mosquée, après avoir déposé nos armes.

Notre arrivée a mis toute la ville en émoi ; on se presse sur notre passage, et chacun nous fête à sa manière. Tandis que le colonel s'entretient avec Si Maammar, nous, assis à la porte des appartements du marabout, dans une rue couverte qui leur sert en quelque sorte de vestibule, sur les bancs massifs qui règnent le long des maisons, nous regardons curieusement s'agiter autour de nous toute la population de la zaouïa.

La bonne volonté de Si Maammar, stimulée d'ailleurs par les présents que le colonel lui a remis au nom du ministre, nous assure de la part de tous ses fidèles l'accueil le plus amical ; pendant que, dans l'intérieur de l'habitation du chef, les femmes s'occupent des apprêts du repas auquel nous sommes conviés, nous examinons à loisir les hommes et les enfants qui nous entourent; ce sont d'assez laids échantillons de cette population noire particulière à la vallée de l'oued Rhir, que l'on désigne sous le nom de race Rhouara.

En attendant que le festin soit prêt, Si Maammar, qui a terminé sa conversation avec le colonel, nous invite à visiter avec lui la kouba principale de Temacin, où repose le corps de son père, le vénéré fondateur de la secte des Tidjani. Nous entrons à sa suite dans le sanctuaire. Respectueux observateur des usages orientaux, le colonel, qui nous précédait, s'était mis en devoir d'ôter ses bottes ; mais Si Maammar le remercia de sa bonne volonté, et nous dispensa de nous conformer à

cette règle, peu gênante pour l'Arabe, qui vient à la mosquée traînant aux pieds des sandales, mais assez désagréable pour qui se présente chaussé de bottes fortes.

La grande kouba de Temacin est une construction d'une réelle élégance. De forme quadrangulaire, surmontée d'un dôme léger à une hauteur de sept ou huit mètres, elle n'a rien à l'extérieur qui la distingue des autres koubas du voisinage, si ce n'est des proportions plus vastes; mais à l'intérieur, elle est d'une richesse incomparable. Des verres de couleurs vives disposés au sommet de la coupole éclairent d'un jour mystérieux le sépulcre du marabout, qui se dresse au centre du monument; tout autour, les murs disparaissent sous les ciselures et les arabesques, qui font ressembler la pierre à une véritable dentelle multicolore; aux parois sont suspendus des trophées de tout genre, étendards du prophète, ex-voto de toute provenance, tentures merveilleuses, que nous sommes surpris de rencontrer là.

Notre visite terminée, Si Maammar nous reconduit dans sa demeure, et nous introduit dans la salle du banquet. Cette salle, située au premier étage de la maison, est de dimensions majestueuses, et surmontée d'un toit en forme de dôme. Le long du mur, à hauteur d'homme, règne une corniche, où sont conservés pieusement, depuis les temps les plus reculés, les présents dont les voyageurs ont récompensé l'hospitalité des chefs de la zaouïa. Parmi tous les bibelots bizarres qui composent la collection de Si Maammar, on remarque une curieuse série de pendules, horloges et coucous de tous les âges

et de tous les modèles, des vases de toutes formes et de tous usages, objets de l'admiration et du respect de leur propriétaire.

Le capitaine Masson, qui connaissait le culte de notre hôte pour sa singulière collection, s'était ingénié à découvrir un cadeau extraordinaire, digne d'y figurer ; il avait acheté à son intention une canne articulée, formée de plusieurs tiges d'acier rentrant les unes dans les autres comme les diverses parties d'une canne à pêche, de manière à pouvoir tenir dans un gousset. Si Maammar, faut-il le dire ? en fut enchanté ; pendant toute la durée de notre séjour chez lui, nous le vîmes constamment occupé à manœuvrer son précieux engin.

Il nous fit asseoir autour d'une grande table dont il occupa le sommet. On plaça devant lui un mouton entier rôti à la broche, et, sans le secours d'aucun instrument, il se mit à le dépecer de ses propres mains en énormes morceaux, qu'il jetait sur les vases innommés qui nous servaient d'assiettes. Lui-même ne mangea pas, surveillant le jeu de nos mâchoires avec une déplorable vigilance ; à peine un morceau de viande avait-il disparu, qu'il le remplaçait aussitôt sur nos assiettes. Plusieurs d'entre nous, encore peu au fait des mœurs arabes, eussent cru manquer aux lois de la politesse en laissant inachevées les tranches monstrueuses qui se succédaient devant eux, et ils absorbèrent ce jour-là des quantités de mouton grillé qui durent leur inspirer pour le reste de leurs jours une sainte horreur des côtelettes. Le mouton est une bonne

chose, mais il n'en faut pas abuser; et, soit dit sans reproche, Si Maammar en abusait.

Le mouton fit place à cette interminable kyrielle de plats sucrés et parfumés dont les Arabes ont le secret, et ce n'est que lorsqu'il nous vit tous à bout de forces et prêts à crier grâce, qu'il en interrompit enfin le défilé.

Certes, Si Maammar avait fait de son mieux, et si nous eussions préféré une autre chère, c'est que nous étions encore trop difficiles sur le choix de la nourriture; nous devions le devenir un peu moins par la suite, et les rations de viande conservée et de biscuit avarié auxquelles nous devions nous trouver un jour réduits, nous rendirent moins exigeants, et moins sévères pour la cuisine du marabout.

Ajoutons que nos hommes n'avaient pas été négligés, et que, dans le camp, les victuailles avaient été distribuées en abondance.

Avant de prendre congé de nous, Si Maammar remit au colonel les lettres qu'il lui avait promises, et désigna pour accompagner la mission, Si Abd-el-Kader-ben-Mrad, mokhadem de son ordre, qui nous rejoignit plus tard à Ouargla.

L'accueil que nous avions reçu du chef des Tidjani, l'appui qu'il nous offrait, les marques de considération et de sympathie dont il nous avait entouré, parurent à tous le présage d'un heureux voyage.

C'est qu'en effet l'assistance de Si Maammar n'était point à dédaigner. Du fond de leur zaouïa, les marabouts de Temacin exercent, grâce au caractère sacré dont ils sont revêtus, une influence immense, propagée

et consolidée chaque jour par les émissaires qui parcourent le Sahara et le Soudan, et qui ont su, du moins c'était l'opinion du colonel Flatters, affilier à la secte



La grande kouba de Temacin.

des Tidjani jusqu'aux peuplades riveraines du Niger.

La secte des Tidjani est une des plus puissantes de ces vastes associations religieuses qui se partagent la population Arabe, véritables franc-maçonneries qu'un

fanatisme aveugle peut à l'occasion rendre redoutables. Les Tidjani se distinguent comme les plus nombreux et les plus envahissants de ces sectaires ; les règles de l'ordre inspirent à ses adeptes des sentiments de superstition et un esprit d'abnégation, qui les amènent à se dépouiller de tous leurs biens au profit de la communauté, représentée par ses marabouts, et à faire au besoin, sans efforts et sans regrets, le sacrifice de leur vie. Aussi cette secte a-t-elle poussé dans tout le Sahara Algérien des ramifications nombreuses ; récemment, dans une des oasis les plus reculées du Sud-Oranais, j'ai été moi-même surpris de retrouver toute-puissante l'influence des Tidjani. Là, tout leur a été abandonné, tout leur appartient, l'eau, le sol, les maisons, les palmiers, les oiseaux eux-mêmes. Je voulus un jour y tuer des pigeons, mais j'en fus empêché par les habitants de l'oasis, qui me représentèrent que ces heureux volatiles appartenant aux Tidjani, étaient inviolables et sacrés, et que les tuer, c'était attirer sur moi la colère céleste. Il fallut bien me rendre à ces irréfutables considérations.

C'était donc une grande preuve d'amitié que nous donnait Si Maammar, en attachant à notre caravane un de ses émissaires, et nous ne doutions pas que la présense d'un mokhadem de son ordre au milieu de nous ne dût être d'un grand effet sur l'esprit des populations du désert.

Nous soupâmes encore ce jour-là dans la demeure du marabout, et nous lui dîmes adieu, pour nous occuper de nos préparatifs de départ.

III

DE TEMACIN A OUARGLA

Le lendemain, 19 février, nous quittions Temacin, le capitaine Masson et moi, pour gagner Ouargla par la voie la plus courte, avec le gros des bagages, tandis que le colonel Flatters, avec les autres membres de la mission, allait pousser une reconnaissance dans l'Est, de l'autre côté de l'oued Rhir, dans la région encore inexplorée de l'oued Igharghar.

Notre première étape nous conduisit à Mouila, où nous passâmes la nuit près d'un puits contenant une eau peu abondante et à peine potable. En route, nous nous étions trouvés arrêtés par une grande sebka complètement inondée, qu'il avait fallu traverser sur une étroite langue de sable, où la marche du convoi était devenue des plus difficiles; à chaque pas, les chameaux enfonçaient dans le sable humide, où leurs pieds creusaient de profondes ornières.

C'est au bord de cette sebka, confluent de l'oued Mya et de l'oued Igharghar, que vient expirer, au sud de l'oasis de Temacin, la vallée de l'oued Rhir.

Le coup d'œil de l'oasis de Blebet-Amar, qui s'étend le long de la sebka, est vraiment pittoresque; malgré la chaleur torride que nous endurons, malgré les embarras et les inquiétudes que nous cause la traversée de ce passage difficile, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer les bords touffus du lac, où plongent de hauts palmiers. C'est la dernière des oasis de l'oued-Rhir; plus bas, la vallée se divise, l'eau disparaît, les palmiers se perdent dans le sable, et le spectacle qui nous attend est celui du désert.

Au sortie de la sebka, nous marchons sur un sol dénudé, envahi par le sable, à peine mouvementé, où rien ne nous abrite plus contre l'ardeur du soleil; çà et là, nous apercevons encore quelques petits groupes de palmiers qui jalonnent la plaine; mais ils ne tardent pas à disparaître à leur tour. A droite et à gauche, de petites dunes pressées les unes contre les autres bordent les fonds desséchés où chemine la caravane; puis, nous atteignons un plateau rocheux, élevé sur de larges assises de pierre, où la marche des chameaux devient extrêmement pénible; enfin, de l'autre côté du plateau, nous trouvons le puits de Mouila, auprès duquel nous dressons nos tentes.

A une température de vingt-cinq degrés avait succédé un froid terrible (1); encore peu familiarisés avec d'aussi

(1) Dans la vallée de l'oued Rhir, région très basse (une partie du sol est à un niveau inférieur à celui de la mer), la température

brusques changements de l'atmosphère, nous souffrons considérablement de cet abaissement subit de la température, auquel, du reste, les indigènes eux-mêmes se montrent très sensibles. Quand, au petit jour, nous nous remettons en marche, nous apercevons nos sokhrars s'arrêter de temps en temps devant une touffe d'herbes sèches, y mettre le feu, et rejoindre le convoi en courant, après s'être un moment réchauffés au contact de la flamme.

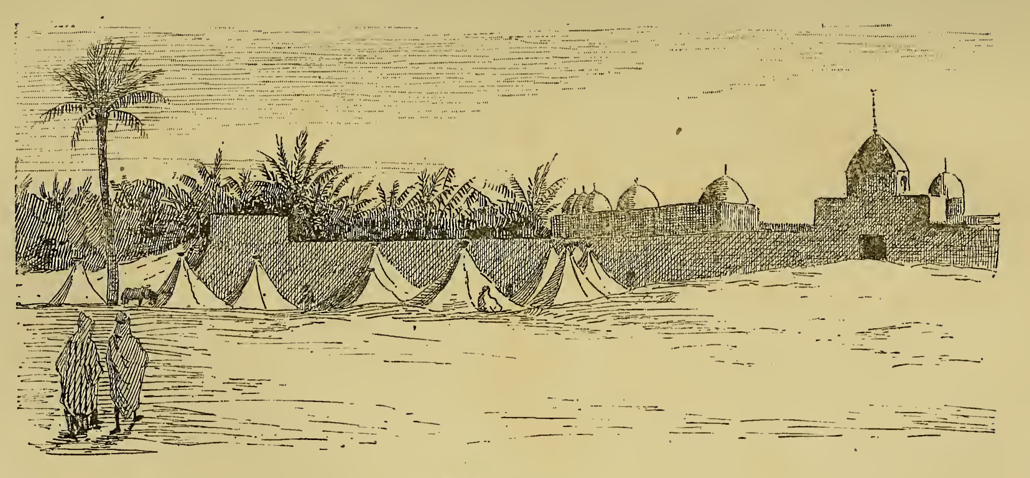
La route que nous suivons, après avoir laissé derrière nous le puits de Mouila, descend par une pente douce du plateau que nous avons gravi la veille. Ce plateau, situé en travers du chemin que parcourt l'oued Mya, est entouré à notre droite par un coude de la vallée, que nous rencontrons de nouveau à sa base.

Passant à gauche du chott Bardad, en ce moment complètement à sec, mais encore entouré d'une végétation grêle et maladive, nous arrivons au sommet d'un vaste cirque qui s'étend à nos pieds. Du point où nous

du jour est très élevée ; dans la bonne saison, elle est de 25 à 30° en moyenne, et, en été, de 40 à 45 et même 50°.

Pendant l'hiver, cette température descend souvent la nuit au-dessous de 0° ; c'est au point du jour qu'elle atteint son minimum.

A la même latitude, dans le Sud-Oranais, où la hauteur moyenne des plaines varie entre 1000 et 1500 mètres, j'ai vu durant trois mois de suite, le thermomètre descendre pendant la nuit, jusqu'à 10° au-dessous de 0; le jour, il n'était pas rare de le voir baisser pendant quelques heures jusqu'à 15 et 20° ; dans cette région, les sommets élevés atteignant de 1800 à 2000 mètres restent couverts de neige pendant les mois d'hiver, au moins sur leur versant septentrional.



La zaouïa de Temacin.

sommes, nous pouvons apercevoir déjà dans le lointain la cîme des palmiers de l'oasis d'El Hadjira, où nous devons passer la nuit ; mais, à mesure que nous descendons dans la plaine, ils vont disparaissant peu à peu, et nous les avons bientôt perdus de vue. Autour de nous, la nature devient de plus en plus triste : partout du sable, partout des dunes, qui grandissent à chaque pas et masquent l'horizon.

Quand nous approchons d'El Hadjira, nous sommes surpris de rencontrer des groupes de palmiers, qui poussent çà et là dans le sable sans que rien révèle à nos yeux le voisinage de l'eau. Ces arbres, d'ailleurs vigoureux, sont le produit d'un mode de culture qu'il est intéressant de signaler, car nous l'avons retrouvé en usage dans diverses régions, notamment dans le Souf.

Ce procédé consiste à creuser le sol jusqu'à la couche d'eau souterraine que recèle le fond de la vallée ; dans ces puits, on plante les palmiers, qu'on entoure de claies destinées à maintenir les terres alentour, et à protéger les plantations contre l'envahissement des sables ; puis, quand la tête des palmiers commence à dépasser le niveau du sol, on fait disparaître les claies, et on laisse le sable combler les puits où s'abreuvent les racines.

Autour d'El Hadjira s'élèvent de véritables forêts de palmiers dus à ce mode de culture.

A quelque distance de la ville, nous sommes reçus par le cheik, qui, à la nouvelle de notre approche, s'est empressé de venir à notre rencontre. Sous sa conduite,

nous passons entre le ksàr et l'oasis, et nous allons dresser nos tentes au lieu ordinaire de campement. En face de nous s'élève El Hadjira, sur une haute colline détachée de l'oasis, au milieu de la plaine; elle est entourée de hautes murailles flanquées de tours crénelées, qui lui donnent l'aspect imposant d'un ancien château fort. De l'autre côté de la ville, au fond de la vallée, s'étend une large barrière de petits mamelons sablonneux (gara) qui ferme la plaine; c'est au milieu de cette ceinture de collines que s'ouvre le chemin qui conduit à Laghouat par l'oasis d'El Alia.

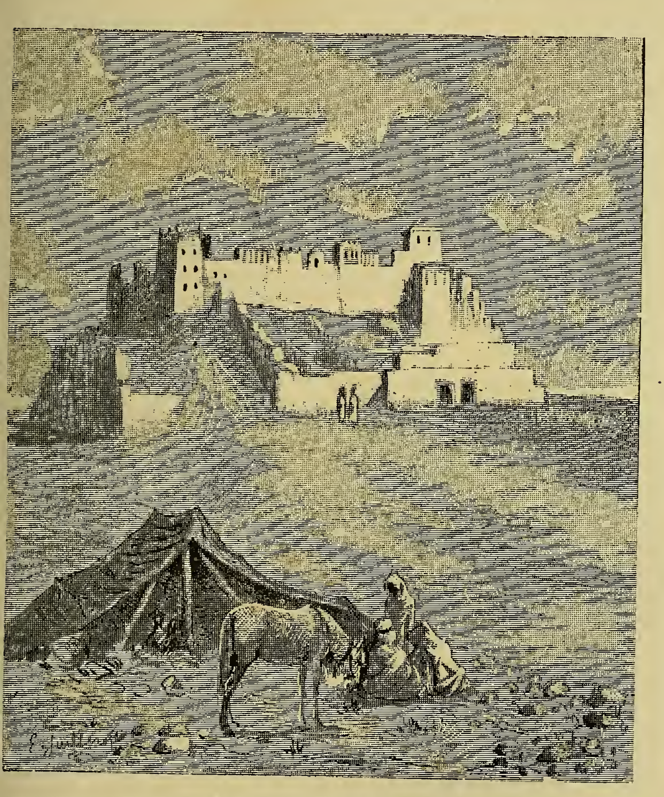
Une position remarquable entre Tougourt et Ouargla, une nappe d'eau excellente alimentant vingt mille palmiers font d'El Hadjira une des plus importantes stations de cette contrée.

Il paraît que dans ces parages la morsure des scorpions est particulièrement dangereuse, et que ces immondes reptiles y sont en abondance; car avant de nous quitter, le cheik nous demanda des médicaments contre leur blessure venimeuse, qui venait de coûter la vie à plusieurs enfants du pays.

D'El Hadjira nous nous dirigeons, en suivant presque directement la route du Sud, vers Bir Arifidji, où nous devons passer la nuit.

Au sortir de la vallée que domine El Hadjira, le convoi, laissant sur sa droite la vallée de l'oued Mya, gravit le plateau qui lui fait face, et s'engage dans une succession de fonds sablonneux, qui semblent le lit de sebkas desséchées; autour de ces fonds, le terrain se relève, et borne l'horizon de hautes dunes, qui parfois

se resserrant forment de véritables défilés. Puis, nous débouchons dans une vaste plaine, où nous trouvons



La ville d'El Hadjira.

le puits d'Arifidji après un parcours d'environ 35 kilomètres.

Le coup d'œil de cette plaine est d'une monotonie désespérante : de petites dunes de sable durci, couvertes de cette végétation chétive et sèche qu'on appelle le drinn (1), se succèdent sans interruption, semblables aux flots d'une mer qui se serait tout à coup solidifiée; à notre droite, s'élèvent les collines qui bordent la vallée de l'oued Mya ; déjà le sable les couvre, et poursuivant vers l'est sa marche envahissante, il tend à combler l'oued Mya, dont il obstrue déjà presque entièrement le lit à la hauteur d'Haoud-Abdallah. A notre gauche, le terrain descend à perte de vue en pente douce vers les régions inconnues où le colonel et ses compagnons dirigent en ce moment leur reconnaissance. Vers le milieu de notre étape nous apercevons un groupe isolé de

(1) Le *drinn* est une graminée qui, dans le Sahara, pousse partout où il y a du sable. Cette graminée atteint parfois $1^{m},50$ et même 2 mètres de hauteur, chez les Touareg, dans les pâturages particulièrement favorisés.

Le drinn constitue pour les chameaux une nourriture excellente ; aussi la dune, qui en est couverte, forme-t-elle un pâturage de premier ordre.

Lorsqu'il a plu l'hiver, le drinn s'allonge et verdit ; les tiges très tendres sont particulièrement bonnes pour les chameaux, les moutons et même les chevaux ; la graine, qui vient ensuite, et qui rappelle l'orge dégénéré, est souvent récoltée par les habitants de ces régions, qui en font volontiers leur nourriture.

Lorsque le vent souffle dans la dune, le sable fouette les tiges de drinn, sèches et creuses, qui vibrent au choc et produisent les sons les plus singuliers ; tantôt, on croit entendre le bruit lointain des cloches, tantôt celui du tambour. Les Chambaas attribuent ces bruits à la présence des âmes des marabouts qui se réjouissent dans la dune en frappant sur des tambourins ; mais, malheur à qui chercherait à les voir ; sa curiosité satisfaite, il disparaîtrait aussitôt englouti dans le sol.

quelques palmiers au pied desquels s'ouvre le puits d'Achouch-el-Ahmeur, et, peu avant le coucher du soleil, nous faisons halte à Bir Arifidji. Nous y trouvons de l'eau en petite quantité, mais de qualité suffisante.

Le 22, poursuivant notre route à travers la vallée où nous nous sommes engagés la veille, nous atteignons Negoussa. Pendant les premières heures de marche, le paysage reste invariablement le même que celui que nous avons parcouru depuis notre sortie des fonds voisins d'El Hadjira; pourtant, la ligne de gara qui borne l'horizon vers notre droite, se perce parfois de larges trouées, qui dénoncent la présence de plusieurs oueds, dont le plus important, l'oued Mzab, s'enfonce profondément dans l'ouest, et paraît traverser la région des Guentras; de loin en loin aussi, apparaît le fond bleu du lac Safroun, dont le lit desséché reflète sur sa nappe unie l'azur d'un ciel sans nuages.

A mesure que la caravane approche de Negoussa, la végétation qui couvre le sol s'éclaircit (1), et des palmiers

(1) Dans le voisinage des lieux habités, la végétation saharienne (drinn, thyn, alfa, etc.) disparaît le plus souvent complètement sur de vastes étendues, les indigènes arrachant sans ordre et sans discernement, tout autour de leurs habitations la végétation qui croît dans le voisinage, pour se procurer le fourrage et le combustible dont ils ont besoin. Aussi, au bout de quelque temps, il leur faut faire de véritables étapes, et organiser de véritables corvées pour aller faire au loin la provision nécessaire à leurs besoins domestiques.

Dans le Sud-Oranais, la disparition totale de l'alfa autour de nos camps, amène peu à peu la désagrégation du sol et la formation de dunes, dont la présence devient souvent inquiétante. C'est ainsi qu'auprès de Géryville, la végétation ayant été complètement dé-

s'élèvent de distance en distance, sentinelles avancées qui annoncent le voisinage de l'oasis. Peu à peu, leur nombre augmente, et nous cheminons bientôt sous l'abri d'une véritable forêt; tous ces palmiers, plantés un à un par les habitants de Negoussa, suivant la méthode que nous avons signalée plus haut, sont enfouis dans le sable à une profondeur de plusieurs mètres.

Nous sommes accueillis à l'entrée de la ville par le cheik de Negoussa, vieillard affable et hospitalier, qui nous invite à prendre un peu de repos et de nourriture dans sa maison. Nous acceptons d'autant plus volontiers, le capitaine Masson et moi, que nous sommes à jeun depuis le matin, et qu'il fait une chaleur écrasante. Tandis que les tentes se dressent en face de l'enceinte du ksar, près d'un petit marabout entouré de palmiers, nous le suivons à travers la ville, dont il nous fait les honneurs de la meilleure grâce du monde.

L'importance de Negoussa dut être jadis considérable; la vaste enceinte qui l'entoure témoigne encore aujourd'hui de sa splendeur passée; la porte massive ouverte dans la muraille quadrangulaire qui forme

truite, le moindre souffle de vent soulève des tourbillons de sable qui, en même temps qu'ils sont très incommodes pour les habitants, viennent s'accumuler contre les murs des maisons, du côté du sud, et finiront, dans un avenir prochain, par ensevelir complètement la ville. Vue à quelque distance, Géryville apparaît à peine au milieu d'un nuage de poussière.

L'alfa peut se repiquer de lui-même; partout où l'on rencontre des traces de villages arabes, le sol est planté d'alfa; et pourtant, quand le ksour était debout, les habitants avaient fait place nette autour d'eux.

cette enceinte, les tours qui en flanquent les angles, ne manquent pas de caractère; mais le sable a conquis sur



Le cheik de Negoussa vient dîner avec nous.

l'oasis de vastes espaces, et la prospérité de la ville a subi le contre-coup de ce phénomène; aujourd'hui, le

ksour est tout entier renfermé dans une enceinte intérieure de création plus récente, qui deviendra peut-être elle-même un jour trop vaste encore, si, le sable continuant son œuvre de destruction, la décroissance de la population de Negoussa se poursuit dans les mêmes proportions (1).

Le vieux cheik nous fait asseoir, au premier étage de sa maison, à l'abri des rayons du soleil, dans une galerie couverte, qui s'ouvre vers le couchant; là, il nous offre l'eau fraîche, les dattes et le lait qui constituent les premiers éléments de l'hospitalité arabe, pendant que ses serviteurs font rôtir la poitrine de mouton qui doit figurer au repas.

A notre tour, nous invitons notre hôte et son frère à dîner le soir même au camp; pendant le repas, la conversation porte sur l'objet de la mission, sur l'établissement du chemin de fer projeté, et les avantages qui doivent en résulter pour tout le pays. On devine le nombre des questions auxquelles nous avons à répondre, des explications qui nous sont demandées, et l'étonnement de nos convives. Mais, dès qu'ils eurent compris de quoi il s'agissait, leur enthousiasme ne connut plus de bornes; quand il sut que les biscuits

(1) Au sud-est de Negoussa, entre deux contreforts de la vallée, s'ouvre une vaste trouée dans laquelle s'engouffre le sable soulevé par les vents du sud. Negoussa, bâtie en face de cette ouverture, sur le passage des sables, finira par être complètement engloutie sous la dune, qui, traversant la vallée, ira rejoindre les pentes abruptes, de l'autre côté de la plaine, s'élèvera peu à peu jusqu'à leur niveau, pour les dépasser ensuite et continuer sa marche à travers la sebka du Mzab.

auxquels nous venions de le faire goûter, ne lui coûteraient presque rien, le jour où Negoussa serait une des stations de la voie ferrée, le vieux cheik, saisi d'admiration, jura que malgré ses quatre-vingts ans, le moment venu, il irait lui-même travailler aux terrassements, pour donner l'exemple à sa tribu.

La nuit venue, nos hôtes nous dirent adieu dans les dispositions les plus favorables, et avec les marques de la plus vive cordialité.

Au petit jour, nous quittons Negoussa.

Traversant de nouveau la forêt de palmiers qui environne le ksar, nous nous retrouvons bientôt dans la plaine sablonneuse où nous marchons depuis deux jours. Nous passons à quelque distance du palmier El Mousta, fameux dans la contrée par les trois vigoureux rameaux qui s'élancent de son tronc. Vers le milieu du jour, nous sommes arrêtés par une ligne de dunes qui se dirige de l'est à l'ouest vers les gara qui bordent notre droite, et coupe toute la largeur de la plaine (1). C'est un passage difficile, que nous franchissons sans accident, mais non sans peine; ces dunes, à chaque instant déplacées par le vent, se terminent à leur

(1) Ces dunes, qui traversent la vallée de part en part, et atteignent une grande hauteur, se sont formées comme celles qui menacent en ce moment l'existence de Negoussa. (Voir la note précédente.)

Les dunes envahissantes, toujours en mouvement, sont presqu'absolument privées de végétation; mais les plaines voisines, recouvertes du sable dont le vent parsème la plaine, deviennent d'excellents pâturages de drinn.

C'est ce qui se produit dans la vallée de l'oued Mya, entre Negoussa et Aïn-el-Hadjira.

sommet en arêtes vives, où les chameaux trébuchent à chaque pas; d'un côté, ces crêtes dominent à pic des cavités profondes, véritables précipices; de l'autre, le sable s'élève par une pente douce, glissante et parfaitement unie de la base au sommet.

Au milieu de ces dunes, nous sommes rejoints par le khalifat d'Ouargla, sous-officier de spahis, qui vient nous servir de guide, et nous aider à franchir cette passe dangereuse. Sous sa conduite, la caravane sort de la dune, et redescend dans la plaine, où bientôt apparaît à nos yeux la grande oasis d'Ouargla.

Une immense sebka, inondée de place en place, dont le fond, uni comme un miroir, brille aux rayons du soleil et reflète le bleu du ciel, qui de loin lui donne l'aspect d'un lac splendide; tout autour de cette sebka, de nombreux groupes de palmiers, multipliés à l'infini par le mirage; au milieu, semblable à une île verte, l'oasis et sa forêt de palmiers que dominent les deux minarets du ksar; parfois, à travers les arbres, une éclaircie laissant apercevoir la nappe d'eau qui donne la vie à tout ce paysage : tel est le coup d'œil que présente Ouargla.

Nous passons devant le bordj de Ba-Mendil, qui de loin prend à nos yeux des proportions fantastiques, et dont les murs d'une blancheur éclatante semblent grandis par la reflexion de la lumière crue qui les éclaire. Élevé sur une colline, à l'entrée de la sebka, Ba-Mendil peut devenir le refuge de l'agha, si quelque événement l'obligeait à s'y retirer.

Pendant que notre convoi s'avance sur le sol poli de

la sebka, au fond de laquelle l'oasis semble fuir devant nous, le khalifat et son goum, pour honorer notre présence, nous donnent le spectacle d'une grande fantasia, à laquelle le paysage prête une mise en scène vraiment féerique. Les cavaliers, rangés en bataille en face de la caravane, s'élancent tout à coup à notre rencontre au grand galop de leurs chevaux, déchargent en nous croisant les longs fusils qui pendent à leurs selles, puis passent, repassent en tous sens avec une adresse et une agilité merveilleuses, tandis que leurs longs burnous blancs flottent au vent, et que les lames brillantes de leurs sabres semblent jeter des éclairs. Cette étrange fête guerrière est d'un aspect magique; c'est un tableau des *Mille et une Nuits*.

Près de la route que nous suivons, notre guide nous montre un large trou béant d'une grande profondeur, au fond duquel coule la nappe d'eau sur laquelle est assis le sol de la sebka; cette énorme fondrière s'est ouverte tout à coup, il y a peu de temps, à l'endroit même où, la veille, un douar de passage avait planté ses tentes. L'eau mine sourdement la base du bloc de gravier qui nous porte, et de place en place le sol présente des traces de désagrégation (1).

(1) La sebka d'Ouargla est formée par un élargissement considérable du thalweg de l'oued Mya ; à une époque géologique très ancienne, le gravier entraîné par les eaux du fleuve a en quelque sorte nivelé le fond de ce bassin ; puis, les eaux rencontrant un débouché fermé par une espèce de seuil, ont déposé ce gravier qui constitue le sol de la sebka.

Les eaux ne coulent plus à la surface du sol, mais continuent à s'épancher sous cette croûte de gravier, et retenues dans la sebka

Enfin nous atteignons l'oasis, et nous entrons dans le ksar, par la porte principale, à l'entrée de laquelle s'élève le tombeau vénéré du marabout Si Abd-er-Rhaman. La porte d'Ouargla, voûtée et défendue par une tour, était autrefois surmontée d'une inscription désignant Ouargla comme la ville sainte par excellence; mais en 1872, on a remplacé cette inscription par le nom du général Lacroix, vainqueur de l'insurrection, pour rappeler aux rebelles l'inutilité de la lutte et la nécessité de la soumission à notre autorité.

Ouargla est entouré d'une muraille circulaire percée de sept portes, et d'un fossé rempli d'eau stagnante

par le seuil qui interrompt leur cours, forment un vaste lac souterrain.

Le calcul de la masse d'eau que recèle le sol de la sebka d'Ouargla peut être fait d'une manière approximative, en prenant pour base le nombre des palmiers qu'elle alimente. L'oasis d'Ouargla compte deux millions de palmiers environ, dont le quart est en rapport; un palmier absorbe à peu près 50 litres d'eau par jour, ce qui représente une consommation quotidienne de cent millions de litres ou cent mille mètres cubes, soit trente-six millions de mètres cubes par an.

Cette masse d'eau provient des immenses plateaux rocheux de Hamada, dont l'oued Mya et ses affluents sont les collecteurs; l'eau, qui tombe rarement, mais d'une manière diluvienne, glisse sur le roc, pénètre dans les thalwegs voisins, s'infiltre sous le gravier, et, à l'abri des rayons du soleil qui l'aurait bientôt réduite en vapeurs, si elle s'écoulait à la surface du sol, glisse lentement jusqu'au bassin d'Ouargla.

En forant de nouveaux puits, on pourra sans nul doute tripler, quintupler peut-être, l'importance de cette oasis; car, à certaines époques, la pression souterraine devient si puissante que l'eau s'ouvrant elle-même une trouée dans les parties les plus faibles de la sebka, jaillit avec abondance et recouvre de larges espaces.

qui devient, à un certain moment de l'année (1), un foyer d'infection; cause de fièvres intermittentes auxquelles les noirs seuls échappent (2). Il était jadis traversé dans son diamètre par un mur intérieur, qui divisait la ville en deux quartiers toujours en guerre l'un contre l'autre ; mais ce mur n'existe plus, et les rivalités qui régnaient entre les habitants des deux quartiers paraissent aujourd'hui éteintes ; au milieu, s'étend la place du marché, autrefois le théâtre ordinaire de ces luttes intestines ; près de là, s'élèvent la grande mosquée de Djema-el-Kébir et la Kasbah, sorte de forte-

(1) Cette époque est celle du *tems;* tous les habitants sont obligés d'abandonner la ville, à l'exception des noirs qui échappent seuls au fléau, de même qu'ils ne sont pas atteints par la fièvre pernicieuse du Soudan, qui présente d'ailleurs tous les caractères du tems. A Ouargla et aux environs, les Arabes de race blanche sont sujets à cette fièvre pernicieuse, comme nous l'avons subie au Soudan, comme les Maures du désert, quand ils se hasardent dans le Soudan pendant la mauvaise saison, comme aussi les Marocains qui ont été amenés dernièrement au Sénégal pour travailler à la construction du chemin de fer.

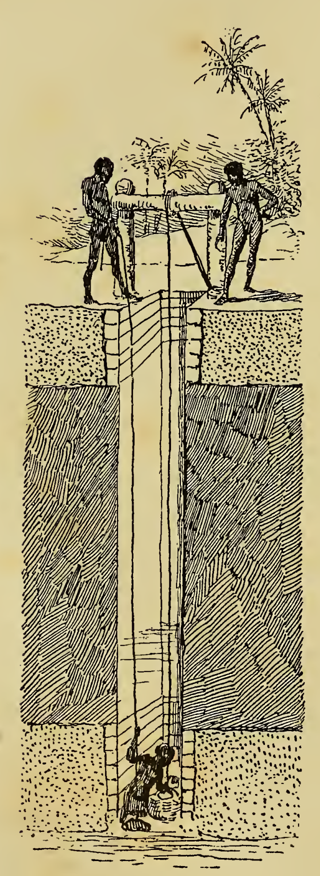
La présence de ces fièvres périodiques dans la vallée de l'oued Rhir constitue une des graves difficultés que présente le tracé de chemin de fer par Biskra et Ouargla.

(2) Les habitants d'Ouargla ont, comme tous les ksouriens, du reste, pour les lois de l'hygiène, un mépris poussé jusqu'à l'absurdité.

Les fossés de la ville sont le réceptacle de toutes les immondices ; quand l'eau souterraine tend à s'élever, elle envahit les fossés ; puis quand le niveau baisse et qu'elle se retire, les fossés se dessèchent sous l'action du soleil qui les transforme en de véritables cloaques d'où sortent des miasmes empoisonnés.

Combien de fois encore les indigènes seront-ils victimes des fièvres intermittentes engendrées par ces miasmes, avant de se résoudre à ne pas transformer leurs fossés en dépotoirs?

resse quadrangulaire où réside l'agha, sous la garde d'une vingtaine d'indigènes, armés de fusils à piston, qui nous présentent les armes avec une solennité comique.



Curage d'un puits par les Rhetassa.

Pendant que le khalifat venait à notre rencontre, l'agha lui-même était parti, avec une escorte de cavaliers, au-devant du colonel, qui devait arriver à Ouargla en même temps que nous ; mais la mission, re tardée dans sa marche, n'arriva que le lendemain. Au retour de son inutile expédition, l'agha nous accueillit avec les témoignages d'une extrême sympathie, et nous offrit dans la Kasbah une hospitalité parfaite. C'est d'ailleurs un homme fort intelligent, dévoué à la France qu'il a longtemps servie, et qui porte encore avec fierté le titre de capitaine de

spahis avec lequel il a combattu sous nos drapeaux.

Le jour même de notre arrivée à Ouargla, j'eus l'occasion d'assister à une opération curieuse, que j'ai revue plusieurs fois par la suite ; je veux parler du curage des puits. En circulant dans l'oasis, j'avais remarqué le grand nombre des puits qu'elle possède, presque tous déjà anciens, et dont quelques-uns même m'avaient paru abandonnés. C'est qu'en effet c'est un fait assez étrange et digne de remarque, que les Arabes de ces contrées; pour lesquels l'eau est la source de tout bien-être et de toute richesse, n'aient pas su pousser plus loin l'art du forage des puits ; ils en sont encore réduits aux procédés les plus rudimentaires, et se bornent d'ordinaire à entretenir ceux que leur ont légués les générations précédentes, sans entreprendre d'en creuser de nouveaux, les instruments dont ils disposent ne leur permettant pas de percer la couche gypseuse au-dessous de laquelle s'étend ce qu'ils appellent la mer souterraine, dès que cette couche présente une épaisseur de quelques mètres (1).

Le curage des puits est le monopole d'une partie de la population noire de l'Oued-Rhir qui exerce cette industrie de génération en génération, et jouit à cet égard d'aptitudes physiques particulières, dues sans doute à l'influence de l'hérédité. On les appelle Rhetassa.

(1) Les indigènes avouent qu'ils seraient incapables de creuser de nouveaux puits dans l'oasis d'Ouargla; ils se contentent suivant leur expression, de faire *revivre* les puits existants quand ils s'ensablent.

C'est à nous qu'il appartient d'aller leur en creuser de nouveaux.

C'est à eux qu'appartient exclusivement le soin de débarrasser le fond des puits des monceaux de sable que le vent y accumule, et qui finissent par les obstruer. Voici comment ils opèrent :

A l'orifice des puits, dont l'ouverture est ordinairement large de soixante à quatre-vingts centimètres, on dispose une sorte de chèvre, à laquelle s'enroulent deux cordes ; l'une est destinée à la descente de l'ouvrier, l'autre supporte le panier dans lequel il déposera le sable qu'il doit extraire.

Après s'être chauffé quelques instants auprès d'un grand feu, le Rhetas, presque complètement nu, les oreilles remplies de graisse, est descendu à une profondeur qui atteint quelquefois cinquante mètres ; arrivé à la surface de l'eau, il s'arrête un moment, fait ses ablutions, implore le secours d'Allah, aspire l'air à pleins poumons, et se laisse couler jusqu'au fond. Il reste ainsi submergé jusqu'à ce que son panier soit plein, et nous doutons que les plus habiles plongeurs des côtes Indiennes puissent demeurer plus longtemps privés de respiration ; nous avons vu de ces Rhetassa rester sous l'eau pendant plus de deux minutes, sans paraître incommodés. De retour à terre, ils recommencent leurs ablutions, reprennent peu à peu haleine, et remontent eux-mêmes leur panier. Cette besogne leur est payée 25 centimes ; ils ne travaillent que de huit heures à midi, et peuvent dans cet intervalle opérer quatre ou cinq descentes.

Ce sont encore les Rhetassa qui sont chargés du forage des puits artésiens dans toute la vallée de l'oued

Rhir. A mesure que le travail avance, des pièces de bois de palmier grossièrement équarries sont disposées le long de la paroi quadrangulaire du puits, pour empêcher l'effondrement du sable; une sorte de mortier, formé d'argile et de matières ligneuses, remplit les interstices, et complète tant bien que mal l'ajustage insuffisant ; ce boisage se prolonge jusqu'à ce que le percement ait mis à nu la croûte rocheuse. Lorsqu'enfin cette couche elle-même est entamée profondément et que la nappe d'eau qu'elle recouvre n'est plus comprimée que par une mince écorce de gypse, un Rhetas expérimenté descend au fond du gouffre, pour y forer le trou qui doit livrer passage au précieux élément.

Quelquefois la roche résiste, et après plusieurs tentatives infructueuses, l'ouvrier renonce à poursuivre son travail ; il n'est pas rare de rencontrer des puits inachevés, témoins des échecs subis par l'industrie des Rhetassa; parfois aussi l'eau surgit tout à coup avec une force ascensionnelle considérable, et le plongeur, roulé par le flot bouillonnant, meurt asphyxié avant qu'on ait pu lui porter secours.

Dans toute la vallée de l'oued Rhir, si le forage des puits en est encore réduit à ces procédés primitifs, il faut reconnaître que la distribution des eaux et l'irrigation des plantations de palmiers sont réglées avec un soin scrupuleux. Les plantations, disposées dans des terrains de niveau inférieur à celui qu'atteint l'eau du puits qui doit les alimenter, sont sillonnées en tous sens d'une multitude de petites seggias (canaux); chaque propriétaire successivement reçoit sur son terrain

pendant un temps soigneusement limité, le produit de la source, qu'il retient dans de petits barrages en terre disposés à l'extrémité inférieure de ces canaux; aussitôt que l'heure est venue pour le propriétaire du fonds voisin de recevoir à son tour l'eau nécessaire à la vie de ses palmiers, les barrages sont renversés et lui livrent passage. Toute fraude, toute tentative qui aurait pour but de retenir sur le même terrain, au delà de la limite légale, le produit de la source, serait rigoureusement réprimée, et se trouve d'ailleurs rendue à peu près impossible par la vigilance des intéressés.

De ce que nous venons de dire il résulte évidemment, que les fonds les plus voisins de la source sont aussi ceux qui produisent les plus beaux palmiers, et qui atteignent le plus haut prix.

Le lendemain de notre arrivée à Ouargla (le 25 février), nous partîmes au point du jour en compagnie de l'agha et de son goum, pour aller au-devant du colonel. Nous le rencontrâmes à sept ou huit kilomètres de la ville, et les Arabes renouvelèrent en son honneur les manifestations dont nous avions été l'objet la veille; une brillante fantasia accompagna la mission jusqu'aux portes de la ville, où elle fit une entrée solennelle au milieu des salves de mousqueterie et des cris de joie des femmes et des enfants.

Les tentes furent dressées au cœur de la ville, en face de la Kasbah, et, réunis dans le même campement, nous échangeâmes le récit des incidents qui avaient signalé le voyage des deux portions de la mission, pendant les cinq jours qui venaient de s'écouler.



Oasis et ksar de Temacin.

Ainsi que nous l'avons dit, tandis que le capitaine Masson et moi prenions, pour gagner Ouargla, la route ordinaire des caravanes, le colonel et ses compagnons, suivis d'un convoi léger, s'étaient dirigés vers le sud-est pour reconnaître le cours de l'oued Igharghar, et, en même temps, préparer les membres de la mission aux observations scientifiques qui devaient être, dans la suite, l'objet principal de leurs travaux.

C'est à la sebka de Temacin que viennent aboutir les deux bras de l'oued Igharghar, séparés par un vaste plateau sablonneux qui s'étend derrière les jardins du ksar. S'engageant au milieu de ce plateau, la caravane le traversa dans la direction du sud-est, et redescendit dans la vallée au point où les deux bras se divisent, vaste sebka desséchée, sur les bords de laquelle s'élèvent les palmiers de l'oasis d'El Gough. L'oasis franchie, la vallée fait en cet endroit un léger circuit vers l'est, par une boucle dont l'extrémité aboutit non loin d'Aïn-bou-Semah. La mission marcha sur ce point, à travers une plaine pierreuse, où parfois se rencontrent d'épais blocs gypseux. A sa gauche, le long de la vallée, s'étendent les palmiers de Si-bou-Hamia. Jadis s'élevait en cet endroit un village auquel appartenait l'oasis ; mais du village il ne reste rien aujourd'hui ; une inondation, au dire de certains voyageurs, l'aurait détruit il y a quelque cinquante ans ; aujourd'hui les palmiers sont devenus la propriété incontestée des marabouts d'El Gough, qui ont seuls le droit d'en récolter les dattes. Permis au voyageur d'en détacher quelques-unes en passant pour calmer sa soif ; mais en

faire provision serait un véritable sacrilège, que la colère céleste punirait de mort, suivant une croyance répandue dans le pays, et sans doute entretenue soigneusement par les marabouts.

Arrivée au pied du plateau, la mission suivit le lit desséché de la rivière, aujourd'hui envahi par le sable, qui lui donne l'aspect d'une succession de fonds de sebkas, ou même de simples dayas, séparés par de petites dunes que recouvre une végétation assez épaisse, et, vers trois heures et demie, après une marche des plus pénibles, sous un soleil brûlant, faisait halte près d'Aïn-bou-Semah.

Aïn-bou-Semah (la source bon gîte) est un puits fort abondant, ouvert à une profondeur de moins de deux mètres du sol ; l'eau en serait bonne, si les indigènes avaient pris soin de l'entourer d'une margelle, pour empêcher la chute des corps que le vent y entraîne et qui viennent s'y décomposer.

Le lendemain, longeant l'oued Igharghar, qui fait dans l'est une légère pointe, la caravane poursuivit son chemin sur un terrain entrecoupé de petites dunes, et vint camper dans le lit même de l'oued, à Bir-Matmat, puits abondant et peu profond. Non loin du puits, s'élève un cimetière, et, au milieu, la kouba-mausolée de Lalla-Meurdhia, femme marabout célèbre, qui vivait il y a une centaine d'années. Cette kouba n'a ni clôture ni gardien, mais un respect religieux la défend contre toute atteinte. Les murs en sont tapissés de mouchoirs aux couleurs vives, de riches soieries, de mousselines brodées; sur le sol sont alignés des vases renfermant

du blé, de l'orge, des denrées de toutes sortes; des objets plus précieux, pierreries, or, argent, passent même, d'après la tradition, pour y avoir été déposés par de riches pénitents ; mais il faut croire que ces généreux donateurs ont eu moins de confiance dans les pieux scrupules de leurs coreligionnaires, ou, tout au moins, qu'ils ont voulu leur épargner de trop vives tentations ; car ces objets précieux, nul ne les a jamais vus.

Le troisième jour, la mission ne fit qu'une courte étape de dix-huit kilomètres ; à onze heures et demie, elle faisait halte près de Hassi-Ould-Miloud, puits profond de six mètres, où elle trouvait en abondance une eau excellente. A mesure que la caravane avance, les dunes qui divisent le sol vont se multipliant. Parfois elles atteignent une hauteur de trente à quarante mètres, et semblent barrer la route de l'ouest.

En cet endroit, l'oued atteint une largeur qui dépasse sur certains points dix kilomètres. Cette circonstance paraît avoir induit en erreur le colonel Flatters : d'après lui, l'oued Igharghar se dirigerait plus loin dans l'est, et la route suivie par la mission laisserait la vallée à sa gauche. Il semble, au contraire, que cette vaste plaine, entre-coupée de dunes et de bas fonds, soit une grande sebka formée de la réunion de l'oued Igharghar et d'un de ses affluents, et plusieurs raisons me paraissent militer en faveur de cette opinion. D'une part, le long de la route suivie par la caravane, l'eau se rencontre fréquemment, à une faible profondeur, et révèle la présence d'une couche d'eau souterraine que l'on peut

croire continue ; d'autre part, si la vallée s'élargit près d'Hassi-Ould-Miloud, on la voit peu à peu se resserrer, et présenter de nouveau, sous le nom d'oued Cidah, les proportions ordinaires des vallées rencontrées jusque-là. Enfin, on ne peut tenir aucun compte des noms donnés aux oueds par les indigènes, qui désignent de dix manières différentes, à de faibles distances, des suites de dayas qui sont incontestablement les divers tronçons d'un oued unique.

Depuis son départ de Temacin, le colonel avait constamment suivi une route sud-est qui l'éloignait d'Ouargla; en quittant Ould-Miloud, le 22, il prit une direction sud-ouest, pour s'en rapprocher, décrivant ainsi un angle, dont Ould Miloud était le sommet, et dont les côtés aboutissaient, l'un à Temacin, l'autre à Ouargla.

Au lieu de laisser l'oued Igharghar à sa gauche, comme le colonel Flatters le pensait, le convoi l'avait laissé à sa droite ; car il le retrouvait bientôt sous la forme d'une dépression de plusieurs kilomètres de long, dont le sol pierreux a l'apparence du lit d'un fleuve. Il traversa cette dépression à l'endroit même où M. Duveyrier l'a décrite comme le lit desséché de l'oued Igharghar, et s'engagea sur un terrain formé de dépressions peu accentuées, plus larges et moins profondes, désignées dans le Sahara sous le nom générique de sahan. Passant en vue de plusieurs hautes dunes (Areg), il arriva, après une marche de vingt-huit kilomètres, au puits d'Hassi-Oussiah, où l'on trouva, à dix mètres du sol, une eau pure et abondante.

Le colonel s'était proposé d'aller camper, le 23, près d'Hassi-Rebeiah ; mais les chameaux fatigués n'étaient plus en état de continuer leur route, et force lui fut de dresser son camp à deux heures et demie, dans la plaine, non loin de Khechem-Rih. On n'y trouva pas d'eau, et il fallut avoir recours à la provision contenue dans les tonneaux.

Non loin de là, la caravane était passée près d'un ancien puits comblé depuis quarante ou cinquante ans. Il y a quelques années, un chambi, à ce que l'on raconte, entreprit de le réparer; mais il fut enseveli vivant par un éboulement, au milieu de son travail, et depuis nul ne recommença cette périlleuse tentative.

Elle avait aussi rencontré, sur sa gauche, une vallée qui paraît être l'ancien lit de l'oued Cidah, l'un des affluents de l'oued Igharghar, ou peut-être même un des petits bras du fleuve.

Le 24, la mission leva le camp à six heures du matin, et marcha dans la direction de Hassi-Rebeiah, où elle avait dû camper la veille. De tous les puits rencontrés depuis Temacin, Hassi-Rebeiah est le seul au bord duquel les indigènes aient exécuté quelques travaux; ces travaux consistent d'ailleurs en peu de chose, deux montants de maçonnerie reliés par une traverse. C'est là le maximum des commodités offertes au voyageur; il n'y a ni seau ni corde; c'est à lui de s'en procurer. Aussi le cavalier ne s'aventure-t-il jamais dans ces parages sans une longue corde, qui lui sert à descendre au fond du puits la settla dans laquelle il

puise l'eau pour lui-même et pour sa monture (1).

Le colonel, désireux de regagner le temps perdu la veille, dépassa le puits d'Hassi-Rebeiah, et ne fit halte que près de Hofrat-Chaouch, puits profond de 6 mètres 50, rempli d'une eau médiocre.

Le nom de Hofrat-Chaouch (le Trou du Chaouch) rappelle un événement que le colonel Flatters a raconté dans son journal de route, en faisant suivre son récit de curieuses observations, qu'on nous saura gré de reproduire ici :

« Il y a quelques centaines d'années, dit-il, Ouargla « payait, sinon un impôt, du moins une ghefara (droit « de pardon, de protection, — expression du Sud), au « bey de Tunis, qui envoyait chaque année un chaouch « pour le toucher en argent ou en nature. Une année « le chaouch arriva, toucha son argent à Ouargla, et « se remit en route pour retourner à Tunis. Le cheikh « des Chambaas, Bou-Rouba (l'ancêtre de la tribu, sui- « vant la tradition ; les Chambaas d'Ouargla sont dits « Bou-Rouba), courut après le chaouch, le rejoignit à « El Hofra, le tua et emporta l'argent. Le bey de Tunis, « trop loin pour venger cet affront, ne s'en préoccupa « guère, et Bou-Rouba par ce fait se substitua à lui « pour toucher la ghefara d'Ouargla. Les Chambaas « ont touché cette ghefara jusqu'à l'occupation fran- « çaise, et même quelque peu depuis. Ils la touchent « encore d'autre part, de Ghadamès, par exemple, qui

(1) Les Arabes utilisent souvent en pareil cas la corde en poil de chameau qu'ils portent enroulée autour des haïks qui recouvrent leur calotte de laine.



L'Agha et ses cavaliers viennent au-devant du colonel.

« leur donne à ce titre deux négresses par an; mais il « faut qu'ils aillent à Ghadamès chercher ce tribut, car « on ne le leur enverrait pas. Il est vrai qu'ils ne man- « quent guère d'y aller.

« Ce droit de ghefara est le droit de protection du « Sud. C'est en général le nomade qui le perçoit sur les « oasis. Il devient ainsi le patron des Ksouriens pour « la protection de leurs convois.

« Les Larba de Laghouat le percevaient dans l'ouest « sur Metlili et sur le Mzab; les Touareg le perçoivent « sur Ghat, Ghadamès, etc. L'administration française « l'a aboli en Algérie par une police efficace des routes. « Comme, d'ailleurs, tel percevait la ghefara des uns, « qui la payait aux autres, l'adoption du nouveau sys- « tème n'a pas soulevé une bien grande opposition.

« Hofrat-Chaouch est bien connu dans le pays par « suite d'une grande ghazia exécutée en 1826 par les « Touareg Azgars ou Azdjers contre les Chambaas. Il « y périt soixante Chambaas. Les Chambaas se vengè- « rent depuis en exécutant coutre les Azgars deux « ghazias un peu au nord de Ghat. Dans l'une de ces « deux ghazias, il périt quarante-huit Azgars, dans « l'autre cinquante-deux. Depuis dix ans environ, on « considère l'honneur comme sauf entre les deux tri- « bus, et Azgars et Chambaas vivent en bonne intelli- « gence.

« Cette levée des Azgars en 1826 avait, dit-on, pour « cause les intrigues d'un certain Molkhad, targui, qui, » étant allé à Ouargla avec cinq ou six chameaux, avait « prétendu, à tort, disaient les Chambaas, à raison,

« disaient les Azgars, avoir été molesté en route. Aussi, « des Chambaas étant allés peu après chez les Azgars « avaient été assez mal reçus : l'un d'eux ayant eu, en « outre, la malencontreuse chance d'avoir maille à « partir avec une femme, les Azgars s'étaient ameutés « contre lui et contre ses compagnons, et en avaient « tué deux ou trois. Là-dessus, ghezous (courses) des « Chambaas pour venger l'affront, meurtre de quelques « Azgars qui n'en pouvaient mais, et c'est en somme de « là que sortit toute la guerre.

« Cette guerre est heureusement finie ; et chez les « Touareg on dit que c'est aux Français et à leur fer- « meté qu'est dû cet heureux état de choses, les Cham- « baas étant devenus des gens plus calmes et plus « posés depuis qu'ils sont administrés régulièrement. »

Nous aurons l'occasion de revenir plus tard sur les sentiments et le caractère de ces deux peuples.

Le 25 février, le colonel Flatters quitta son campament d'Hofrat-Chaouch à six heures du matin, et se mit en route pour gagner Ouargla. La caravane passa près d'un point appelé Nza-Nasser, du nom d'un personnage important de la tribu des Mekhadma, qui y périt, vers 1830, assassiné par des maraudeurs, franchit les gara qui avoisinent Ouargla, traversa les dunes, et pénétra dans la plaine, où nous vînmes à sa rencontre avec l'agha et son goum.

IV

PRÉPARATIFS DE DÉPART POUR LE SUD

Dès le lendemain de son arrivée, la mission commença à s'occuper de l'organisation du convoi.

Cette organisation présentait de grandes difficultés qu'il est aisé de concevoir ; il fallait parer à un double danger, et résoudre un double problème. D'une part, sur le point de s'engager dans une région aride, privée d'eau, n'offrant aucune ressources, nous ne pouvions compter pour subsister pendant les cinq mois que devait durer l'expédition, que sur les vivres que nous emporterions ; mais d'autre part, il fallait aussi réduire à son minimum le nombre des chameaux qui devaient composer la caravane, de peur que les puits que nous pourrions rencontrer ne fussent, comme on était fondé à le craindre, à peine suffisamment abondants pour abreuver les animaux strictement nécessaires au trans-

port des vivres, des instruments, des armes et des marchandises.

Donc, emporter le plus de vivres qu'il serait possible, en même temps, réduire au plus strict nécessaire le nombre des chameaux de charge, ainsi se formulait la question qu'il s'agissait de trancher tout d'abord.

Le colonel se résolut à laisser à Ouargla tout ce qui ne lui parut pas d'une utilité absolue; c'est ainsi qu'il renonça à conserver l'appareil de soudage qu'il avait emporté, et dont le poids et le volume exigeaient l'emploi de plusieurs chameaux. Pendant l'excursion qu'il avait faite dans l'Est, les jours précédents, le colonel Flatters l'avait expérimenté, et les résultats obtenus étaient restés fort au-dessous de ce qu'il en avait espéré. Nous abandonnâmes aussi plusieurs chevaux qui semblaient peu en état de faire le service pénible que nous aurions à exiger d'eux, et la provision d'orge à emporter se trouva réduite d'autant.

Le bagage de la mission ainsi allégé, il fallait encore environ trois cents chameaux pour le transporter. L'achat de ces animaux fut confié aux soins d'une commission composée de MM. Masson, Le Chatelier et Cabaillot, auxquels furent adjoints le Khalifat Mohammed-ben-Bilcassem, et deux notables d'Ouargla.

On fit appel aux tribus de Chambaas qui fréquentent le voisinage de l'oasis, et, dès le vendredi 27 février, chacune d'elles arriva successivement, amenant ses bêtes. Les prétentions formulées par les vendeurs furent ce qu'elles devaient être dans de semblables circonstances; sentant la nécessité impérieuse qui s'im-

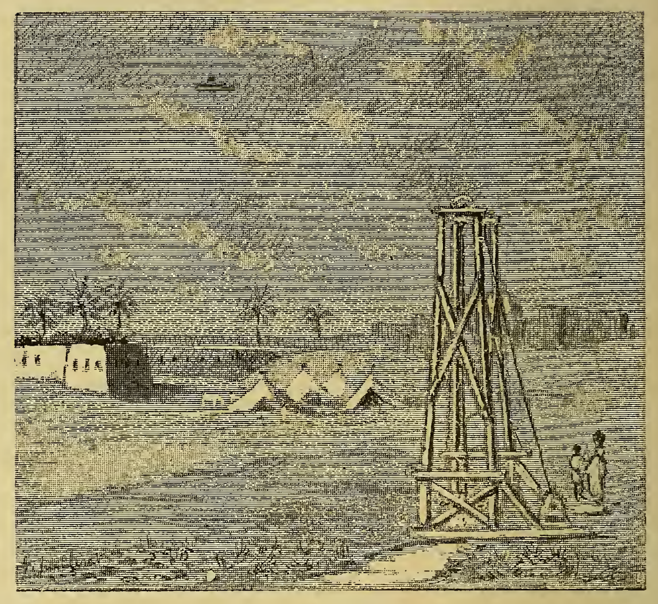
posait à nous, d'acquérir en peu de jours un nombre considérable de bêtes de somme, ils ne se firent pas scrupule d'abuser de cette situation. Pour arriver à fixer des prix à peu près équitables, il fallut adjoindre à la commission qui fonctionnait déjà, le caïd et deux membres de chacune des tribus avec lesquelles il s'agissait de traiter ; ainsi fut constituée une djemmaa, sorte de tribunal arbitral, chargée de se prononcer sur le mérite de l'offre et de la demande, et de déterminer les cours.

Aussitôt achetés, les chameaux étaient marqués au chiffre de la mission, et envoyés au pâturage sous la garde de bergers chambaas.

En même temps que de l'acquisition des chameaux, il fallut s'occuper aussi de celle des bâts, cordes et selles nécessaires pour l'arrimage des charges ; une partie de ce matériel dut être confectionnée pour les besoins de la mission, les approvisionnements existants s'étant trouvés insuffisants.

L'organisation de l'escorte présenta de graves difficultés. Toute la tribu des Chambaas, caïd en tête, vint offrir ses services. Armés de pied en cap, ils arrivaient convaincus que l'expédition projetée n'avait pour but que de diriger contre les Touareg une immense ghazia, et leurs vieilles rancunes se réveillant à l'idée du pillage, tous sollicitaient la faveur d'y prendre part. Nous eûmes les plus grandes peines à leur faire comprendre que la mission avait un tout autre objet, qu'il ne s'agissait pas de guerre ni de pillage, que la visite qu'elle se proposait de rendre aux Touareg était

tout amicale et pacifique, et que le colonel demandait,



Appareil de sondage pour le percement des puits artésiens.

non des soldats, mais seulement des guides et des sokhrars (1).

Présentée dans ces termes, la campagne où nous les

(1) Chaque groupe de 20 ou 25 chameaux est placé sous la conduite de quatre ou cinq sokhrars, qui courent perpétuellement de l'un à l'autre pour les exciter de la voix et du geste, leur prodiguant les paroles d'encouragement et les coups de bâton.

Leur service est extrêmement pénible ; sans leur vigilance perpétuelle, le chameau s'oublierait devant chaque touffe d'herbe, et ferait mille zigzags, sans avancer d'un pas.



La caravane en marche.

invitions à nous accompagner trouva auprès d'eux un accueil moins enthousiaste, et, s'ils ne nous refusèrent pas leur concours, du moins ne nous firent-ils pas grâce d'une foule d'objections qui traînèrent les négociations en longueur.

Les Chambaas vivent en bonne intelligence avec les Touareg Azdjer; mais il existe entre eux et les Touareg Hoggàr une hostilité sourde qui pouvait donner lieu à de graves incidents, et ils ne se souciaient guère d'aller s'aventurer sur le territoire de ces derniers, du moment où il était bien entendu que nous n'étions pas disposés à épouser leur querelle, et à rompre des lances à leur profit. Aussi prétendirent-ils nous accompagner seulement jusqu'à Ghat, sorte de port au milieu du désert, situé à quarante jours de marche d'Ouargla, se réservant de nous y quitter, si le passage de la mission chez les Touareg Hoggar leur paraissait trop périlleux.

Pour en finir avec toutes ces difficultés, le colonel déclara qu'il n'avait que faire des services de toute la tribu, qu'il lui suffisait de quarante chameliers à pied et de vingt cavaliers à mehara, et qu'il entendait les choisir individuellement parmi les hommes de bonne volonté, non seulement de la tribu des Chambaa, mais aussi de celles des Mekhadmas et des Beni-Thour.

En ne prenant pas dans le même soff (parti) tous les individus dont il avait besoin, le colonel Flatters obéissait à une pensée de prudence; à la vérité, de la part des Chambaa aucune trahison n'était à craindre; nous pouvions compter sur leur fidélité; mais il était possible qu'après nous avoir conduits jusqu'à Ghat, il leur

prît fantaisie, en revenant à Ouargla, d'opérer sur leur passage quelque ghazia, dont les conséquences eussent pu être des plus fâcheuses pour la mission; de plus, il pouvait aussi être à craindre que, le cas échéant, dans des circonstances critiques qui pouvaient se présenter, ils ne fussent assez forts pour nous obliger à subir leurs exigences, et à modifier nos projets, soit pour dévier de notre route, soit pour revenir sur nos pas. En recrutant à la fois son personnel parmi les Chambaa, les Mekhadma et les Beni-Thour, le colonel se mettait en garde contre ces éventualités; les rivalités qui existent entre ces tribus, sans être assez graves pour donner lieu à des désordres, devaient cependant empêcher qu'une entente pût s'établir entre les guides et les chameliers, en vue de nous dicter des conditions ou de nous imposer leurs volontés.

De même qu'ils avaient cherché à nous faire payer les chameaux de charge dont nous avions besoin beaucoup plus cher qu'ils ne valaient, les indigènes ne manquèrent pas d'élever, à propos de leur solde, des prétentions aussi inacceptables. Dix francs par jour leur paraissaient à peine suffisants, sans compter les vivres, avances d'entrée en campagne, etc. Le colonel décida que les chameliers recevraient deux francs, les cavaliers à mehari quatre francs, les vivres restant à leur charge (1); une avance de solde serait faite au

(1) Les vivres que le Bédouin emporte en pareil cas, quand il entreprend un long voyage, se composent uniquement de dattes et de couscouss.

Le couscouss est contenu dans une peau de bouc goudronnée où

moment du départ, mais chacun devrait justifier d'un approvisionnement de trois mois de vivres; le complément ne serait payé qu'au retour, avec ou sans gratifications.

Les indigènes furent un peu désappointés; ils avaient espéré une meilleure aubaine, et leur enthousiasme se refroidit; mais quelques présents distribués avec discernement firent intervenir l'influence des caïds et de quelques notables; ces propositions finirent par être acceptées, et le recrutement du personnel put s'achever sans trop de criailleries.

Le jeudi 4 mars, la caravane était complètement organisée et prête à partir; elle comprenait, outre les membres de la mission et les hommes que nous avions amenés de Biskra, trente hommes d'escorte, guides ou chefs chameliers, cinquante chameliers et deux cent cinquante chameaux avec leurs bâts; il en manquait encore une cinquantaine; mais le colonel, pressé de se mettre en route, chargea M. Le Chatelier de les réunir, et de les amener à Medjira, où nous allions le précéder; les vivres et la provision d'orge étaient au com-

il se conserve frais; les dattes sont enfermées dans un tellys, serrées autant que possible les unes contre les autres, de manière à former une masse compacte : grâce à cette précaution, les dattes ne se dessèchent pas et le sable ne peut pénétrer dans l'intérieur de cette sorte de gâteau.

Une peau de bouc pour le transport de l'eau pendant les marches complète le bagage ordinaire du Chambi.

25 kilogrammes de couscouss et 25 kilogrammes de dattes lui suffisent pour entreprendre dans le Sahara une excursion de deux mois; son menu n'est modifié que lorsqu'on vient à égorger un chameau qui ne peut suivre le convoi; ce jour-là, il y a festin.

plet, le bagage inutile confié à la garde de l'agha; rien ne nous retenait plus à Ouargla, et le départ fut fixé au lendemain.

Jusque-là, le programme dressé à Paris avait été observé avec une rigoureuse exactitude; et c'est à la date même que le colonel Flatters avait d'avance indiquée, que la mission commençait ses travaux.

Il est vrai que jusqu'alors tout avait pu être prévu et calculé; nous avions voyagé au milieu de contrées connues, fréquentées par les caravanes, plusieurs fois visitées par nos troupes, et parmi des populations habituées à reconnaître et à respecter la suzeraineté de la France; mais, désormais, bien des circonstances prévues et imprévues allaient influer sur les événements, bien des obstacles allaient obliger le colonel à modifier ses plans, bien des complications allaient surgir d'où pouvaient dépendre non seulement le succès de l'entreprise, mais l'existence même de la mission. Il ne s'agissait plus d'accomplir des instructions précises, d'exécuter un plan arrêté dans tous ses détails; il fallait être prêt à régler nos opérations suivant les circonstances, et, sans perdre de vue le but à atteindre, y tendre par les moyens qui nous seraient imposés ou conseillés par les événements.

Nous avons dit quelles difficultés le colonel avait eu à surmonter, pour rester maître de la direction de la caravane et résister aux prétentions des indigènes, qui ne consentaient à lui servir de guides qu'à la condition de le mener là où bon leur semblerait; ces velléités d'initiative, qui pouvaient se reproduire pendant la

marche, étaient un des plus grands dangers qui pouvaient menacer le succès de l'expédition; mais combien d'autres encore pouvaient compromettre son salut!

Nous allions nous engager dans les contrées les plus arides du globe, explorer des régions dont jamais le pied d'un Européen n'avait foulé le sol, et où les indigènes eux-mêmes ne s'aventurent pas sans danger. Quand nous aurons laissé Ouargla derrière nous, tous les liens qui nous rattachent au monde civilisé seront rompus; nous entrerons dans l'inconnu, dans le désert, le pays de la soif, le pays des légendes terribles, où tous les souvenirs se rattachent à quelque sinistre événement, où chaque pas en avant augmente le péril, où la présence de l'homme même est redoutable.



V

DÉPART D'OUARGLA — AIN TAIBA — LA DUNE — EL BIODH

A six kilomètres au sud d'Ouargla, sur les confins de l'oasis, s'élève le petit ksar de Rouissat. C'est vers Rouissat que la caravane se dirigea en quittant Ouargla. Toute la matinée avait été consacrée à l'organisation du convoi, au chargement des chameaux, à l'arrimage des bagages, et ce n'est qu'à deux heures de l'après-midi que nous pûmes nous mettre en route. Le colonel, prévoyant le trouble qui devait régner d'abord dans la marche du convoi, avait décidé de ne faire le premier jour qu'une très courte étape, destinée à servir d'épreuve, et à permettre aux vices de l'organisation de la caravane de se révéler. Bien lui en prit. Impossible de concevoir le désordre qui régna d'abord dans le convoi; à chaque pas, un certain nombre de chameaux dont le chargement était mal fait, après s'être débarrassés de



La ville de Rouissat.

leurs fardeaux, s'enfuyaient à toutes jambes, le cou allongé, les naseaux au vent ; il fallait courir après eux, les charger de nouveau, pour recommencer aussitôt sur un autre point de la colonne. Tout cela se passait au milieu des cris, dans un tumulte inexprimable ; il semblait que la caravane ne dût jamais pouvoir venir à bout des difficultés matérielles de son organisation ; heureusement il n'en fut rien, et, dès le lendemain, toutes les défectuosités que nous avions reconnues pendant cette première étape étaient corrigées, et le convoi présentait l'aspect le plus régulier (1).

Nous dressâmes nos tentes à Rouissat, près du ksar, en compagnie de l'agha d'Ouargla, qui nous avait escortés et partagea notre campement.

Le lendemain matin, à six heures et demie, la caravane, à laquelle, cette fois, il avait suffi de trois quarts d'heure pour s'organiser, se remettait en marche dans la direction du sud. Nous laissons derrière nous les derniers palmiers de l'oasis, et nous avançons dans une

(1) Les Bédouins n'ont pas l'habitude de charger des caisses ; ils considèrent, non sans raison, les caisses comme poids mort, et se contentent d'envelopper dans les tellys les bagages qu'ils transportent.

Les tellys, accouplés en forme de besace, se placent facilement sur le dos des chameaux ; mais les caisses ont besoin d'un arrimage plus compliqué, que l'insuffisance du bât rend assez difficile, et il faut aux sokhrars un certain apprentissage pour qu'ils arrivent à les charger solidement.

Pour que le chargement se fasse bien, il faut placer les caisses dans les tellys et les accoupler à l'avance au moyen de cordes ; puis, le chameau couché, quatre hommes saisissent les caisses et n'ont plus qu'à les placer sur le dos de l'animal, qui se relève tout chargé.

plaine sablonneuse, sans végétation, qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la sebka ; à notre droite s'allonge le lit desséché de l'oued Mya, et derrière, à deux kilomètres du chemin que nous suivons, séparée de la plaine par le lit de l'oued Mya, la masse épaisse du Djebel Krima, large montagne isolée qui s'élève à pic à une hauteur de soixante-quinze mètres environ, sur une longueur de cinq ou six cents mètres, et témoigne des immenses phénomènes d'érosion dont les eaux diluviennes ont été la cause. Au milieu de ce bloc de calcaire, existe un puits profond, qui traverse toute la montagne et dont le fond atteint près de dix mètres au-dessous du niveau du sol de la plaine.

Jadis les tribus dissidentes chassées d'Ouargla vinrent chercher un refuge sur le sommet de la gara Krima, où elles creusèrent ce puits, et tentèrent de s'y établir ; mais un jour leur retraite fut enlevée d'assaut par les Chambaa, et, après un affreux massacre, ce qui échappa aux coups de l'ennemi s'enfuit à travers le désert jusque dans le Mzab, où ils se sont établis.

Dans le lointain, en arrière du Krima, on aperçoit les contours de la gara El Abad et du gour Keriem, qui s'étendent suivant une ligne presque parallèle à celle que nous parcourons.

Le sol, formé de reg, sable très ferme, et de gravier semé de petits cailloux diversement colorés, se couvre peu à peu de végétation ; ce sont d'abord quelques rares touffes de guédem ; puis le damran, l'alenda, le drinn apparaissent à partir d'El Hadeb.

La plaine présente l'aspect d'une succession de cu-

vettes peu profondes, communiquant entre elles par des sortes de fentes pratiquées dans l'épaisseur des arêtes qui en forment le seuil; c'est sous le nom d'oued Ouargla que les indigènes la désignent en cet endroit. A ce sujet, le colonel Flatters, dans son journal de route, fait observer qu'ici le mot oued perd sa signification ordinaire, qu'il n'a plus le sens usuel de thalweg, et ne peut être considéré que comme un idiotisme de la langue des indigènes d'Ouargla. On peut, à mon avis, trouver, dans la constitution topographique des lieux, une autre explication plus scientifique. Cette succession de fonds, séparés les uns des autres par de longues lignes de dunes qui se rejoignent vers l'est, et constituent de vastes cirques, me semblent avoir été les vallées, au fond desquelles coulaient les affluents de l'oued Mya, avant de se jeter dans la rivière, qui suivait à notre droite un cours perpendiculaire à leurs axes; à l'époque quaternaire, les révolutions climatériques dont toute cette région a été le théâtre, ont presque complètement transformé la configuration physique du sol, et n'ont laissé subsister que des mouvements de terrain presque insensibles, en partie nivelés par les eaux torrentielles qui l'ont submergé. Les cuvettes vaguement dessinées qui se succèdent devant nous, ne sont peut-être que les thalwegs d'anciens oueds aujourd'hui disparus, qui durent jadis alimenter le cours de l'oued Mya.

Après une halte dans une de ces dunes, la caravane atteignait à deux heures le puits d'Hassi Terfaïa, où le camp fut dressé pour la nuit.

Hassi Terfaïa ne renferme plus d'eau; depuis sept ou huit ans, les Chambaa n'ont pas campé sur ses bords, et ne l'ont pas réparé, et il est aujourd'hui à moitié comblé ; c'est que, depuis sept ans, la pluie n'étant pas tombée en cet endroit, toute végétation en avait disparu, et les chameaux ne pouvaient y trouver leur nourriture ; cette année, par bonheur, il a plu, et une riche végétation de graminées couvre les environs du puits.

Près du camp, se dressent le gour Mekhadma et la gara Terfaïa, séparés par une sorte de brèche, à travers laquelle le convoi vient de défiler. Ces hauteurs affectent la forme d'une tente, ou d'une marmite à cuire le couscouss (keskès), dont les indigènes leur ont donné le nom ; la croûte supérieure, formée de matières calcaires, a seule résisté aux violences de l'inondation et aux efforts du temps ; le reste, plus friable, s'est émietté peu à peu, se creusant sous la roche en forme de cônes tronqués, tandis que sur la crête repose, comme une sorte d'entablement, la masse solide, qui représente assez exactement, mais avec des proportions plus vastes, le champignon d'une immense tente.

Le dimanche 7 mars, à six heures et demie, la caravane reprenait sa marche, et se dirigeait sur Teniet Zmila.

Au sortir de l'oued Terfaïa, nous rencontrons un nouveau cirque, appelé oued Zmila, qui se prolonge vers le sud-ouest sous le nom de Haïch bou Rouba, et est coupé par la longue dune de Bou Rahla. Cette dune offre cet aspect particulier que les indigènes dé-

signent sous le nom caractéristique de siouf (*sif*, lame de sabre); terminée par une arête vive, elle présente de chaque côté une surface abrupte, sur laquelle chevaux et chameaux sont obligés de se laisser glisser; il fut assez difficile de les y décider; arrivés sur la crête, ils s'arrêtaient hésitants, inquiets, et il fallut employer le fouet et l'éperon pour les déterminer à s'aventurer sur la pente raide du talus; mais après quelques expériences, ils se familiarisèrent avec cette manœuvre, et en prirent bravement leur parti. Inutile de dire que la marche au milieu de ces siouf était des plus pénibles et des plus lentes.

En 1851, le chérif Mohammed-ben-Abdallah campa dans ces parages, au fond d'une dépression qui se creuse à l'est du col de Teniet Zmila, lorsqu'il se rendit à Rouissat pour y prêcher la guerre sainte; c'est là qu'il fut rejoint par son lieutenant et son confident Ben-Amra.

L'oued Terfaïa franchi, nous traversons l'Haïeh-bou-Rouba, où nous faisons halte; puis, laissant à notre droite la gara isolée de Nekhbiba, qui se dresse à l'horizon, nous marchons vers le gour Hadj-Ikhenoukhen, ainsi appelé du nom d'un chef des Touareg Azdjer, qui y campa, en 1860, au retour d'un voyage à Ouargla. De là, nous passons, entre deux larges dépressions du sol, sur une hauteur qui sert en quelque sorte de pont dans la plaine; c'est le pont de Keber-el-Larbi; un indigène du nom de Ben-el-Larbi y mourut, il y a une vingtaine d'années, et y fut enterré. C'est ce souvenir que rappellent aux voyageurs les mots Keber-el-Larbi (tombeau de Ben-el-Larbi.)

A l'extrémité du pont, le convoi rencontre une pente assez raide, le gantara Smihri, de l'autre côté duquel, par un chemin difficile, à travers des ravins tortueux au fond pierreux, il débouche dans l'oued Smihri, où les tentes sont dressées..

Depuis la veille, le ciel était couvert, le vent froid, et la pluie se mit à tomber avec une grande violence. Cette circonstance décida le colonel à séjourner là le lendemain, pour laisser à M. Le Chatelier le temps de nous rejoindre, et faire quelques observations.

La journée du 8 fut employée à reconnaître les environs, et à faire le levé de la plaine et des dunes qui l'enferment. Les gara qui s'étendent à l'est portent le nom de Mogtela (massacre), en mémoire du combat sanglant livré en cet endroit, en 1865, par un goum d'Ouled-Zekri, commandé par Ali-Bey, aux Chambaa insurgés, au retour d'une ghazia opérée sur Medjira. Nous signalâmes aussi quelques autres points notables, et le colonel recueillit des indigènes des renseignements intéressants qui furent consignés sur le journal de route.

Le mardi, 9 mars, nous partons de Smihri. La pluie a cessé de tomber, rafraîchissant l'atmosphère et ravivant la végétation; les Chambaa s'en réjouissent et en font honneur au colonel, qui porte, disent-ils, *des éperons verts,* expression flatteuse qui signifie que la présence du colonel fait naître la verdure sur ses pas.

L'oued Smihri communique, par une pente douce, franchissant un large plateau sablonneux, avec de pe-

tites plaines coupées de gara, qui grandissent peu à peu, à mesure que nous avançons; l'aspect du pays devient de plus en plus confus; aux plateaux succèdent les vallées; les mouvements du sol s'accentuent et se multiplient. Enfin, à onze heures, après avoir



Une dune.

parcouru 15 kilomètres, la caravane arrive au puits de Medjira. Nous y trouvons en abondance une eau assez bonne, qui nous permet de renouveler notre provision, et de faire boire les chameaux.

Nous séjournâmes à El Medjira le lendemain, 10 mars, et fîmes dans les environs du camp des observations

topographiques. Dans la journée, M. Le Chatelier arriva avec les chameaux qu'il amenait d'Ouargla ; ces animaux étaient fatigués, et avaient besoin de se refaire, comme s'étaient refaits pendant la route, dans les pâturages que nous avions rencontrés, ceux qui nous avaient accompagnés. Aussi le colonel décida-t-il que nous prolongerions de 24 heures notre séjour.

Le puits de Djéribia, que nous devons rencontrer, est comblé depuis plusieurs années ; nous allons avoir à faire cinq jours de marche sans eau, et il est prudent de donner à notre caravane le temps de se préparer aux fatigues qui l'attendent. Ce séjour nous permettra, d'ailleurs, de compléter nos observations, et de pousser autour du camp de nouvelles reconnaissances.

A Medjira, le colonel Flatters reçoit la visite de Si Ben-Ahmed-bou-Cheikh, ex-caïd des Chambaa ben Rouba, qui est campé à une cinquantaine de kilomètres de là. Se souvenant des anciennes relations qu'il a entretenues avec le colonel, alors que celui-ci occupait le poste de commandant supérieur du cercle de Laghouat, il vient lui recommander plusieurs de ses parents qui font partie de l'escorte ; en échange, il lui laisse des lettres de recommandation auprès de plusieurs chefs des Touareg Ifoghas avec lesquels il est en rapports. Il lui donne, en outre, d'utiles renseignements sur les populations du Sud.

Nous levâmes le camp le vendredi 12 mars, à six heures et demie. Traversant de nouveau de petites dunes que séparent des fonds pierreux peu accentués, nous passons à quelque distance des deux puits de

Hassi Malah, en ce moment en partie comblés. Autour de ces puits sont enterrés huit ou dix chameaux dont les jambes, encore couvertes de la peau, émergent çà et là du sable. Ils ont été laissés en cet endroit, en 1878, par des Touareg qui les avaient ghaziés sur la tribu des Ouled-Saïah de Tougourt. Les Touareg les emmenèrent à marche forcée tout le long de l'oued Igharghar, jusqu'au delà d'Aïn Taïba; mais ils furent rejoints par leurs ennemis, qui s'étaient mis à leur poursuite avec l'aide de quelques Chambaa, et, après un combat meurtrier, ils durent abandonner leur butin. Au retour de cette expédition, les Ouled-Saïah perdirent un grand nombre de chameaux, qui succombèrent à la fatigue, et dont les cadavres abandonnés sans sépulture, suivant l'usage des indigènes, ont été recouverts en partie par le sable.

Nous approchons de la grande dune; les masses de sable grandissent et s'enchevêtrent en un labyrinthe compliqué, au travers duquel nous suivons plusieurs oueds peu importants, qui nous conduisent au puits de Djéribia. Ce puits, depuis longtemps à sec, mort, comme disent les Arabes, tire son nom de cette circonstance, que les indigènes qui l'ont ouvert n'ayant pas à leur disposition de mouton pour l'immoler, comme c'est la coutume, à l'apparition de l'eau, se contentèrent de couper le cou à une petite gerboise (djeribia).

A notre gauche, s'élèvent les hautes dunes qui nous cachent l'horizon, tandis que devant nous et vers l'ouest, le sol, couvert de petits mamelons de 30 à 35 mètres de hauteur, présente, quand on le regarde du

haut d'une gara, l'aspect d'une immense plaine.

Le 13, nous continuons notre route vers le Sud ; les accidents de terrain, toujours nombreux, ne portent plus pour la plupart de noms distinctifs. Les caravanes traversent ce pays, mais comme il ne possède aucun puits, elles n'y séjournent jamais. Le 14, nous franchissons une longue chaîne de dunes, dite Hassel Danoun, large d'environ 6 kilomètres, très mouvementée et d'aspect irrégulier; puis, nous descendons dans la plaine de Feidj Damran, où nous campons.

Le 15, nous parcourons 30 kilomètres pour atteindre Teniet el Oudje, à l'entrée de la grande dune, où nous pénétrerons demain.

Aïn Taïba, où nous faisons halte le 16, est située dans la dune, au milieu d'une sorte de cuvette entourée de hauts gours.

C'est une large mare circulaire, de 100 mètres de diamètre, au fond d'une sorte d'entonnoir de 15 mètres de hauteur ; sur les parois du puits croît une épaisse végétation de roseaux, à laquelle il fallut mettre le feu, pour parvenir au bord de l'eau. La mare est infectée d'une foule de débris organiques en décomposition, qui répandent le soir dans l'air des odeurs méphitiques. Pour abreuver les chameaux et remplir les tonnelets, on est obligé de creuser tout autour du puits de petits puisards, qui ne tardent pas à se remplir d'une eau qui n'est pas trop mauvaise au goût, mais ne laisse pas d'exhaler aussi une odeur peu appétissante (1). Mais nous n'avons pas le choix, et jusqu'à

(1) La mare d'Aïn Taïba est formée par un défoncement naturel

El Biodh, il faut nous résigner à n'en pas boire d'autre.

Cette mauvaise qualité de l'eau d'Aïn Taïba tient à ce que les chameaux, arrivant en cet endroit après quatre ou cinq jours de marche, et se précipitant avidemment vers la mare, si l'on n'y prend garde, glissent sur le sol mouvant qui l'entoure, et sont entraînés jusqu'au fond. Les Arabes continuent leur route, sans se soucier d'en retirer les cadavres, qui y pourrissent et s'y décomposent.

Justement, il y a peu de temps, nous dit-on, les Touareg sont passés par ici emmenant cinq cents chameaux ghaziés sur les Chambaa, et une centaine de ces animaux se sont noyés ainsi dans la source.

Une autre circonstance contribue encore à donner à l'eau d'Aïn Taïba son odeur infecte et son goût âcre : chaque caravane, à son tour, pour atteindre le niveau de la mare, est obligée de mettre le feu à la ceinture épaisse de roseaux qui l'entoure : les cendres tombent, et vont s'ajouter aux débris organiques qui empoisonnent le puits.

A deux cents mètres environ du puits d'Aïn Taïba,

du sol qui atteint la couche d'eau souterraine, qui glisse sur la roche à travers un lit de gravier.

Au fond de l'entonnoir, sur les berges de la mare, on creuse des puisards au sud, c'est-à-dire du côté où la couche d'eau descend, avant de pénétrer dans le puits ; si on les creusait au nord, on ne recueillerait que les infiltrations de la mare chargées de matières en décomposition ; encore, au bout de peu de temps, ces puisards, se mettant en communication avec la mare, se remplissent-ils à leur tour de son eau empoisonnée, et doivent-ils être abandonnés aussi.

existe un vaste entonnoir semblable au premier, mais depuis longtemps à sec, et en partie comblé par le sable. Les indigènes racontent à ce sujet une légende qui mérite d'être rapportée.

Jadis, il n'y avait en cet endroit qu'un seul puits, où l'eau se trouvait en abondance. Près du puits, un Chambi s'était installé pour faire paître ses chameaux, avec sa femme et ses enfants. Un jour, un marabout, revenant de la Mecque, épuisé de fatigue et de besoin, vint se présenter à la porte de sa tente, et lui demanda l'hospitalité ; brutalement repoussé, le saint homme fut contraint de continuer son voyage, et s'éloigna, non sans appeler la colère céleste sur la tête de l'inhospitalier Chambi. Aussitôt, un ouragan terrible s'éleva, soulevant d'épais nuages de sable, et dispersant à travers le désert les chameaux du Chambi. Celui-ci s'élança à leur poursuite et chercha à les rallier ; mais, à son retour, il ne trouva plus, à l'endroit où s'élevait sa tente, qu'un gouffre profond qui s'était ouvert subitement, engloutissant sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possédait, et au fond duquel apparaissait une couche d'eau pure et tranquille. L'ancien puits était comblé par le sable (1).

Nous fîmes halte pendant deux jours pour donner du repos à nos hommes, faire des travaux topogra-

(1) Le fond du trou privé d'eau est de trois mètres plus élevé que la nappe d'eau de la mare voisine. Les deux entonnoirs sont identiques de forme ; c'est celle d'un cône tronqué de 40 mètres de profondeur, dont le fond en ellipse a 50 mètres de largeur sur 100 mètres de longueur.

Les Arabes appellent ces deux trous, les deux *yeux* d'Aïn Taïba.

Arrivée à la mare d'Aïn Taïba.

phiques, renouveler la provision d'eau, et abreuver les chameaux. Cette dernière opération exige une dépense de temps considérable, et pour éviter qu'elle ne s'accomplisse en désordre, il faut la surveiller avec grand soin. On creusa des tranchées et des puisards sur le talus intérieur du puits, et le travail commença; mais tous les chameliers accouraient ensemble, conduisant les bêtes dont ils avaient charge, et chacun d'eux voulait que ses chameaux fussent les premiers à boire. Il fallut calmer ce zèle intempestif, et organiser un tour de rôle. Pour éviter de froisser la susceptibilité très vive de nos bachamars (1), et ne donner lieu à aucune récrimination, le capitaine Masson imagina de les faire tirer à la courte paille pour déterminer le rang dans lequel chacun d'eux ferait boire ses animaux. Ce jeu les amusa beaucoup, et facilita la chose, chacun se résignant de bonne grâce à attendre le tour que le sort lui avait assigné. Pourtant, vers le soir, un Chambi, que la fortune n'avait pas favorisé, et qui était désigné pour n'abreuver ses chameaux que le lendemain, vint faire auprès de M. Masson une démarche pressante, pour obtenir la permission de les abreuver le soir

(1) Le bachamar est le chef de caravane; par extension, quand une caravane est quelque peu nombreuse, on donne ce nom aux chefs des groupes qui la composent.

Notre convoi comprenait une quinzaine de groupes de 20 à 25 chameaux, dont chacun était confié à la direction et à la surveillance de 4 ou 5 sokhrars placés sous l'autorité d'un bachamar.

En principe, le bachamar doit être responsable des charges transportées par le groupe qu'il commande; mais, en fait, on comprend combien cette responsabilité est le plus souvent illusoire.

même. « S'ils ne boivent pas ce soir, disait-il, ce sera pour moi une peine aussi profonde que si c'était mon propre père qui dût souffrir la soif jusqu'à demain. » Mais toute son éloquence ne lui servit de rien, et le capitaine ne voulut point faire en sa faveur un passe-droit qui aurait excité le mécontentement des autres bachamars.

Pendant notre séjour à Aïn Taïba, vint à passer un Chambi, parent d'un de nos guides, qui venait des environs d'Insalah, et nous donna des renseignements sur les dispositions du pays. Il raconta qu'aux environs d'Insalah on parlait beaucoup de notre expédition, qu'on nous croyait même déjà parvenus à El Biodh, mais que les conversations n'étaient accompagnées d'aucun commentaire de mauvais augure. La paix continuait à régner entre les Touareg Azdjer et Hoggar. Le bruit avait couru que les Ouled bou Sif de Tripoli se proposaient de diriger une expédition contre les Ouled-Bahamou, d'Insalah, en représailles d'une attaque du même genre dont ils auraient été victimes il y a deux ou trois ans; mais on était sur le point de s'entendre et de terminer ce différend à l'amiable. En somme, le pays était calme, et rien n'annonçait de mauvaises dispositions à l'égard de la mission.

Nous partîmes d'Aïn Taïba le 19 mars, et nous nous dirigeâmes vers El Biodh, par une marche de six jours à travers la dune dans les conditions les plus pénibles.

Ces six jours, qui marquent dans mes souvenirs comme une des périodes les plus dures du voyage, sont aussi peut-être ceux qui furent le moins signalés d'acci-

dents remarquables : un paysage uniforme, une chaleur écrasante, une marche difficile sur un terrain brûlant; le soir, halte au pied d'une haute colline de sable : tel est le tableau de notre route d'Aïn Taïba à El Biodh. Mais il n'est pas inutile d'expliquer en quelques mots au lecteur quelle est la constitution, l'aspect général du terrain que nous eûmes à parcourir, pour traverser le vaste espace que l'on désigne sous le nom de Grande-Dune.

La Grande-Dune n'est pas, comme on pourrait le croire, une immense colline de sable formant un large plateau; c'est un ensemble de hautes chaînes de dunes presque parallèles, dirigées d'une manière assez régulière du nord au sud, et séparées par de larges défilés pierreux, qui se raccordent les uns aux autres au moyen de baies obliques s'ouvrant dans l'épaisseur des dunes.

A notre gauche, vers l'est, s'étend une haute et large dune presque interrompue, que nous apercevons de temps en temps à travers les trouées percées dans les dunes inférieures, au milieu desquelles nous cheminons.

C'est derrière cette énorme barrière que l'Oued-Igharghar s'allonge à perte de vue, sous le nom de gassi de Mokhanza ; nous le retrouvâmes plus tard, à notre sortie de la dune ; mais ce n'est qu'au retour, que nous pûmes le reconnaître, et nous rendre exactement compte de son importance, au point de vue spécial que le genre des études techniques dont nous étions chargés nous invitait à le considérer. Nous aurons l'occasion d'en parler plus tard et d'expliquer au lecteur l'impor-

tance considérable que présente le cours de l'oued Igharghar, pour l'établissement d'un chemin de fer transsaharien.

Entre les diverses chaînes parallèles qui divisent la dune, le sol est plan, de la nature appelée *gassi* par les Arabes. On désigne sous ce nom un terrain solide, dont le fond calcaire est couvert le plus souvent de cailloux siliceux aux couleurs variées, à la forme arrondie, semblant avoir été roulés aux temps préhistoriques par d'immenses masses liquides; ces sortes de vallées, ou plutôt de lits pierreux, se développent devant nous à perte de vue, sur une largeur qui atteint parfois deux ou trois kilomètres.

Pas un arbre, pas une excroissance du sol abritant la moindre végétation, de place en place seulement, une légère couche de sable s'est fixée sur le sol, et s'est recouverte d'une courte graminée appelée nessi, qui constitue pour les chameaux et les chevaux eux-mêmes une nourriture excellente, mais malheureusement trop rare.

Nos sokhrars, malgré leur efforts, ne pouvaient nous rapporter qu'un combustible insuffisant pour faire cuire les aliments; aussi, dès notre arrivée au camp, installions-nous l'appareil Mouchot, qui nous rendait alors de réels services.

Ce qui rend particulièrement pénible la marche à travert les gassis, c'est le vent qui y règne avec une violence inouïe pendant la plus grande partie de la journée.

De neuf heures du matin à quatre heures du soir, l'ouragan ne cesse de souffler dans ces larges trouées

où rien ne l'arrête, transportant d'une dune sur l'autre d'épais nuages de sable, qui nous cachent le soleil et font comme une sorte de crépuscule. Le sable glisse, sans que rien l'y retienne, sur la nappe unie comme un miroir des cailloux arrondis qui garnissent le fond du gassi, et va au loin, franchissant les dunes qu'il rencontre, former de nouveaux monticules, qui deviendront un jour à leur tour de nouvelles dunes.

Au milieu de ce tourbillon de poussière, que le vent soulève en tous sens, le convoi n'avance que très péniblement. Hommes et bêtes, tout le monde souffre. Les chameaux et les chevaux, tournant la tête sous la tempête de sable qui les aveugle, s'arrêtent parfois comme suffoqués; tandis que, le visage couvert de nos burnous, les yeux à demi fermés, nous ne pouvons ouvrir la bouche sans que le sable y pénètre.

Lorsque nous faisons halte, au milieu de la journée, le camp présente l'aspect le plus étrange et le plus désolé qui se puisse imaginer; il semble que tout y soit mort, et comme pétrifié; les hommes, accroupis derrière les bagages, la tête couverte, n'ont plus d'autre préoccupation, d'autre besoin que de se mettre à l'abri du vent; les chevaux et les chameaux, couchés sur le sol enflammé, tournant le dos à la tempête, la tête repliée, n'ont plus la force d'aller au pâturage; tout est immobile et muet. Le sable, arrêté par ces obstacles inattendus, s'amoncelle rapidement, et recouvre le camp. Lorsque, vers le soir, la tempête se calme, il semble que tout revienne à une vie nouvelle; on se relève, on se secoue, les chameaux sortent du lit de sable

accumulé autour d'eux, et vont paître le drinn qui couvre les dunes voisines.

On devine que dans ces parages désolés, où l'existence du voyageur est à chaque pas menacée, bien des drames ignorés se sont accomplis. Le sable brûlant que le vent chasse avec violence, s'attache à tout ce qu'il rencontre, et si le cavalier n'a pris soin d'envelopper ses outres d'une épaisse couche de drinn, s'il les laisse reposer sur le sol sans les abriter suffisamment, l'eau, que le sable aspire et pompe en quelque sorte, s'infiltre à travers la peau de bouc où elle est renfermée, et s'évapore insensiblement. Combien de voyageurs ont ainsi péri, dont le sable de la dune a recouvert les os!

Les grandes dunes et les gassis sont parfaitement fixes; mais les dunes inférieures, sans cesse déplacées par le vent, modifient quelquefois les détails du paysage; nous en rencontrons une dont les Chambaa se rappellent avoir vu la formation dans leur jeunesse.

La route que nous suivons a dû jadis être sillonnée par de nombreuses caravanes; tout le long de notre chemin, nous rencontrons la trace du passage des chameaux, qui ont frayé au pied des dunes des sortes de sentiers appelés medjbed; nous signalons aussi quelques mesollah abandonnés qui semblent très anciens. Les mesollah sont des lignes tracées avec des cailloux sur le sol, et figurant le plan d'une mosquée, avec le mihrab à l'orient. C'est là que les caravanes faisaient halte pour dire la prière.

Dans cette région déshéritée, les animaux eux-mêmes ne sauraient subsister; pourtant nous rencontrons par-



Dans le Gassi. — Dès notre arrivée au camp nous installons l'appareil Mouchot.

fois quelques gazelles dont la chair n'est pas à dédaigner, surtout pour qui en est réduit à vivre de conserves. Mais les hôtes ordinaires de cette région, ce sont les scorpions, qu'on y rencontre à chaque pas. Leur piqûre est douloureuse, mais ne présente pas de danger sérieux. Lorsqu'un de nos sokhrars avait été piqué, il venait se faire panser par M. le Dr Guiard, et au bout de quelques heures, il n'y paraissait plus ; mais il arrivait que l'Arabe emportait pendant plusieurs jours dans les plis de son burnous le reptile qui l'avait blessé, et ne songeait à se délivrer de cet immonde voisinage qu'après avoir été piqué plusieurs fois.

Nous rencontrâmes aussi dans la dune deux de ces serpents, appelés par les indigènes zoreïl, qui jouissent, à ce que racontent nos guides, d'une force de projection prodigieuse. Le zoreïl, rien qu'en se jetant sur les animaux ou les hommes, pourrait, à ce qu'ils prétendent, leur faire de graves blessures par la seule force de son élan. Nous n'avons pu vérifier cette assertion, qui mériterait cependant d'être contrôlée, car les dimensions très modestes du corps du zoreïl permettent de mettre en doute la réalité des récits dont il est le héros. On le dit aussi très venimeux, mais sa mâchoire est dépourvue de crochets.

Après avoir suivi dans toute sa longueur le gassi de Feidj Beïda, le convoi pénétra, par une sorte de défilé ouvert obliquement à travers la dune de gauche, entrecoupée de siouf et de seuils peu élevés, dans un nouveau gassi, appelé Feidj Ghessal, qui s'étend parallèlement au premier, et se rapproche de l'immense gassi de

Mokhanza, que nous aurons à traverser pour arriver à El Biodh, puis dans celui d'El Adham.

Le gassi d'El Adham tire son nom d'un amas d'ossements provenant de chameaux qui y périrent en 1849. Ces animaux, au nombre de 500 environ, avaient été ghaziés par les Touareg, sous la conduite de Cheikh Othman, sur les Chambaa campés à Medjira. Ceux-ci s'étant mis à la poursuite de leurs ennemis, les Touareg en durent abandonner dans le gassi un grand nombre qui périrent de soif et de fatigue ; quelques jours plus tard, rejoints à El Izy, non loin de Ghat, ils subirent eux-mêmes un grave échec, et tout le reste de leur butin leur fut repris.

Enfin, le 24 mars, passant un sol à fond de gassi, où se trouvent de place en place d'énormes amas de pierres noires, qui ressemblent à des masses de charbon de terre ou à des minerais de fer, nous arrivons au pied de la grande dune qui borde le gassi de Mokhanza.

Cette dune, qui mesure dans son épaisseur 4 ou 5 kilomètres, et, sous la couche de sable qui la recouvre, présente tous les caractères d'un massif montagneux ordinaire, s'élève à plus de cent vingt mètres du niveau du sol, par une pente assez douce, du côté par lequel nous l'abordons, mais abrupte du côté du gassi de Mokhanza.

Nous parvînmes sans trop d'efforts au sommet du plateau, et le coupâmes obliquement à travers un véritable dédale de siouf, couverts d'une végétation assez forte, et atteignîmes le bord opposé qui surplombe le gassi.

Ce gassi, comme nous venons de le dire, n'est autre

chose que le lit immense de l'oued Igharghar, que nous avons quitté depuis Temacin, et dont nous avons été obligés de nous éloigner, pour suivre la route des caravanes, où se trouvent les seuls points d'eau connus dans ces parages. Du haut de la dune où nous le contemplons, le gassi de Mokhanza nous apparaît plus accidenté que les gassis secondaires par lesquels nous venons de passer; il présente à l'œil une teinte sombre, mouchetée çà et là de taches blanches ou bleuâtres; les mouvements du sol, pour être plus nombreux que dans le Feidj Beïda ou le Feidj Ghessal, se bornent cependant à quelques soulèvements peu importants, qui ne suffisent pas à rompre la monotonie de ce paysage désolé. Rien n'est plus triste, rien ne fait éprouver plus vivement l'impression de la solitude et de l'immensité.

La descente s'opéra très difficilement par un étroit sentier à mi-coteau surplombant la plaine, presqu'à pic, où les chameaux, obligés de marcher un à un, glissaient et trébuchaient à chaque pas, et semblaient près de rouler jusqu'en bas, en dépit des efforts de leurs conducteurs.

Pendant que cette descente pleine de lenteur s'effectuait, le docteur Guiard et moi, qui avions pris les devants, étions arrivés au pied de la dune, et venions de descendre de cheval, quand nous nous aperçûmes que le terrain rocheux sur lequel nous nous trouvions était couvert de vipères; presque sous chaque pierre, nous découvrions plusieurs de ces immondes reptiles, qui, roulés en spirale, dormaient profondément, engourdis par la chaleur torride qui régnait alors; nous fîmes

ainsi la capture de deux vipères à cornes, dont l'une, qui paraissait appartenir à une variété nouvelle, fut jugée digne de prendre place dans la collection du docteur.

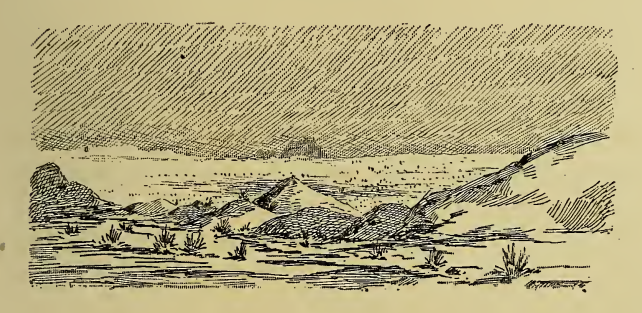
Enfin, parvenu dans la plaine, le convoi put se reformer, et reprendre sa marche à travers un immense cirque, où vient se perdre le gassi de Mokhanza, et où s'accomplit la transition entre l'Erg, que nous quittons, et le Hamada, où nous allons entrer.

Le fond de cette plaine est sablonneux, couvert d'une abondante végétation de belbel, de damran, de hadjerem, de baguel et de tamarin; de place en place, s'élèvent de petits monticules au sommet desquels croissent d'épaisses touffes de tamarin, tandis que la partie inférieure de ces *touba* (piédestaux), rongée par la pluie et le vent, se désagrège peu à peu.

Traversant en biais la plaine, nous continuons notre route vers El Biodh, qui se trouve à une douzaine de kilomètres de la dune, non sans une vive satisfaction; car, si saumâtre qu'elle puisse être, l'eau de ses puits ne manquera pas d'être bien accueillie par les chameaux, qui en sont privés depuis six jours, et nous-mêmes nous ne sommes pas fâchés de voir se renouveler la provision d'eau fétide, dont nous sommes obligés de nous contenter depuis Aïn Taïba (1).

(1) L'eau que nous avions prise à Aïn Taïba, et que nous transportions dans les tonnelets était devenue tellement fétide et nauséabonde, au bout de deux ou trois jours, que lorsqu'on soulevait la bonde du tonnelet pour la verser dans les gamelles, on reculait instinctivement. Les chevaux, malgré leur soif ardente, la refusaient

Chemin faisant, nous franchissons une petite sebka renfermant une maigre végétation ; à notre approche un lièvre s'enfuit, attestant par sa présence que nous allons entrer dans une région moins déshéritée ; enfin, à cinq heures du soir, nous atteignons El Biodh, et dressons les tentes. Il y avait douze heures que nous étions en route, par une température intolérable, et nous étions tous exténués de fatigue.



Le Hamada.

El Biodh est une sorte de dépression sablonneuse, allongée en forme d'ellipse sur 100 mètres de long et 30 mètres de large, au pied d'un talus de sable très raide qui regarde le sud ; au fond de cette dépression, produit d'une sorte de défoncement naturel du terrain, sont creusés de nombreux puisards ensablés, autour desquels poussent un peu de hade et quelques touffes d'une plante verte, la bothima, que nous rencontrons

presque, et nous, nous étions obligés pour l'absorber de la faire bouillir au préalable avec du thé.

là pour la première fois. L'eau coule à moins d'un mètre du sol, et ne tarde pas à remplir les cavités que l'on creuse de place en place.

Après la marche difficile que le convoi venait de faire, deux jours de halte auprès d'El Biodh parurent nécessaires au colonel. Il fallait creuser les puisards, abreuver les trois cents chameaux de la caravane, réparer le matériel, qui avait passablement souffert, nettoyer et remplir les tonnelets, enfin donner quelque repos à nos bêtes, qui ne devaient trouver les jours suivants que de très maigres pâturages.

L'eau d'El Biodh est claire, mais saumâtre et amère; elle contient une quantité considérable de sels, qui lui donnent des propriétés purgatives dont tous, hommes et bêtes, subissent l'influence. Par endroits, elle semble moins salée, là où ne se trouvent pas enterrés des débris végétaux; et il semble que les jonchées de drinn que les voyageurs indigènes ont l'habitude de disposer autour des puisards, pour empêcher l'éboulement des terres, et qu'ils négligent de faire disparaître ensuite, ne contribuent pas peu à donner à l'eau d'El Biodh, en se décomposant, cette saveur désagréable et ces propriétés laxatives dont nous venons de parler.

A une demi-lieue de notre camp, derrière une barrière de siouf qui la cache à nos yeux, existe une autre dépression du même genre, aux bords de laquelle poussent quelques maigres palmiers; mais on campe de préférence à l'endroit où nous sommes, à cause du voisinage des pâturages de la sebka.

Les Touareg Ifoghas prennent souvent auprès des

puits d'El Biodh leurs quartiers d'été ; mais, en ce moment, le pays est complètement désert ; des cavaliers à mehari, envoyés en reconnaissance dans les environs, reviennent sans avoir rencontré aucune trace récente de leur passage.

Cependant l'inquiétude commence à gagner nos sokhrars, que ne rassure pas complètement l'apparente tranquillité du pays ; ils savent qu'en pays targui, comme en pays arabe, le danger ne se montre que lorsqu'il est trop tard pour l'éviter, et que désormais il va falloir redoubler de vigilance.

Nous avions eu, l'avant-dernière nuit, une alerte assez vive, amenée par une circonstance des plus futiles, qui nous avait permis de constater les appréhensions qui commençaient à envahir notre monde.

Pendant l'étape, M. Rabourdin avait reconnu la situation exacte d'une dune, et placé au sommet de ce monticule une lanterne, qui devait, pendant la nuit, servir de point de repère pour ses observations astronomiques. Quand la nuit fut venue, nos Chambaa, qui ne l'avaient point vu faire, apercevant tout à coup une vive lueur à l'horizon, crurent à l'arrivée d'un parti de Touareg, et coururent aux armes. En un clin d'œil, tout le monde fut sur pieds, criant, gesticulant, se bousculant; les sokhrars se précipitèrent vers les caisses où étaient renfermés les fusils de chasse, car les fusils Gras leur inspiraient trop de crainte et de respect pour qu'ils cherchassent à s'en emparer, et ils se mettaient en devoir de défoncer les caisses, quand notre arrivée mit fin au tumulte.

Je ne sais trop si véritablement ils avaient cru à l'approche de l'ennemi ; je serais plutôt porté à supposer qu'ils saisissaient ce prétexte pour s'armer à nos dépens, pensant bien que nous ne voudrions pas leur enlever, après l'alerte passée, des armes qu'ils auraient prises pour la défense du convoi ; mais cette préoccupation même, qui les poussait à chercher l'occasion de nous contraindre à leur laisser prendre des armes, n'avait-elle pas pour cause l'inquiétude qu'ils éprouvaient, au moment de pénétrer sur le territoire des Azdjer ?



VI

D'EL BIODH AU LAC MENGHOUGH — LA VALLÉE DES IGHARGAREN — LES TOUAREG

Nous quittâmes El Biodh le samedi 27 mars.

Franchissant le massif de dunes qui s'étend au sud d'El Biodh, par une sorte de long corridor, et à travers les siouf mouvementés qui les divisent, nous laissons à notre droite le bouquet de palmiers qui nous a été signalé ; puis nous descendons dans un fond, où la masse blanchâtre des matières calcaires qui forment la base des gara de l'Ouest apparaît à nu, semblable à un mur de soutènement. A notre gauche, vient déboucher dans le fond de la sebka, qui depuis El Biodh s'élargit à nos pieds, une longue dépression qui semble le lit d'une ancienne rivière.

Non loin de là, la plaine se resserre entre les derniers caps qui forment l'extrémité de la dune, et une

ligne épaisse de mamelons rocheux, capricieusement découpés, derrière lesquels s'étend le Hamada.

Nous traversons ce col, et gravissant ces sortes de falaises, nous arrivons sur le plateau noirâtre et dénudé qui leur fait suite. Ici, la roche est presque complètement à découvert ; à peine, de place en place, quelques pierres jaunâtres tranchent-elles sur la couleur sombre du sol. Des crevasses nombreuses, des cailloux aux formes irrégulières, aux arêtes tranchantes, attestent le travail de dislocation qui s'accomplit. Le convoi n'avance qu'à grand'peine sur ce terrain difficile ; il nous faut mettre pied à terre et guider nos chevaux par la bride à travers les anfractuosités du roc, dans lesquelles ils trébuchent à chaque pas.

Plus loin, nous rencontrons une dépression de nature argileuse, où les dernières pluies ont laissé un peu d'eau, et nous nous engageons dans un ravin tortueux, appelé Safia (blanc), du nom d'une roche blanche qui en marque l'entrée. C'est dans un creux ouvert sur la rive occidentale de ce ravin que nous faisons halte pour la nuit.

La rencontre d'un peu d'eau dans le creux d'un rocher est un événement dans ces contrées ; c'est une joie inespérée, un secours inattendu, et qu'on ne saurait trop ménager ; mais comment faire entendre raison à des hommes qui marchent depuis plusieurs heures pieds nus sur le sol brûlant, à l'allure des chameaux qu'ils conduisent, sans avoir eu pour rafraîchir leur gosier desséché qu'une insuffisante ration d'eau saumâtre, salée et fétide ? Aussi, quand les hommes

aperçurent de loin, miroitant au milieu des herbes, le petit r'dir que les pluies avaient laissé au fond du ravin, ce fut le signal d'une véritable bousculade. Aussitôt sokhrars, bachamars, guides et cavaliers d'escorte de s'élancer tous ensemble vers l'endroit où brillait le bienfaisant liquide, suivis de leurs animaux auxquels la vue de l'eau rendait de nouvelles forces. Pour les arrêter, et les empêcher de gaspiller et de souiller le peu d'eau que contenait la mare, il fallut intervenir énergiquement et les menacer d'employer la force. Il y avait à peine de quoi remplir un tonnelet!

Pendant cette étape, M. le docteur Guiard avait eu l'occasion d'ajouter à sa collection quelques sujets intéressants; dans les buissons de retem qui bordent le ravin Safia, on trouva deux gros lézards, nommés dhob, l'un de couleur jaunâtre, l'autre bleu tacheté de blanc, avec une large tête et une forte queue en crémaillère.

Le lendemain, 28 mars, nous suivîmes d'abord le fond du ravin où nous avions campé la veille; à quelque distance, nous y rencontrâmes un r'dir contenant un peu d'eau fort pure, qui remplaça avec avantage une partie de celle que nous avions trouvée à El Biodh. Vers huit heures, quittant le lit du ravin, nous gravîmes le bord droit, et reprîmes notre route sur le plateau de hamada, au milieu duquel il circule, et trois heures après, nous arrivâmes sur la crête des escarpements qui bordent de ce côté le lit de l'oued Igharghar.

Jusqu'alors nous n'avions rencontré l'Igharghar qu'en terrain sablonneux, au milieu des dunes, et il

ne nous était apparu que sous la forme d'une large dépression, limitée sur ses deux rives par de hauts gours, qui descendent par une pente presqu'insensible jusqu'au niveau de son lit ; ici l'aspect est bien différent : ce n'est plus l'Igharghar des régions transformées par les bouleversements des âges préhistoriques ; c'est l'Igharghar de l'époque quaternaire, tel qu'il dut être jadis dans toute la longueur de son im-



Un groupe de palmiers à El Biodh.

mense cours, que nous avons sous les yeux ; et ce spectacle a quelque chose de grandiose et d'affreux à la fois qu'on ne saurait oublier. A nos pieds le roc, creusé à pic, forme une berge de plus de 60 mètres de profondeur ; devant nous s'étend le lit pierreux et poli du fleuve, où le soleil resplendit avec un éclat intolérable ; de l'autre côté, dans le lointain, se dessine la rive opposée, formée de roches noires, où l'ombre contraste violemment avec la lumière éclatante qui blanchit le

fond du thalweg. Tout ce paysage semble éclairé par la lumière électrique, tant les oppositions sont vives, les contrastes violents; tout y est ou complètement noir ou d'une blancheur resplendissante; à peine peut-on entrevoir les contours de la rive opposée; tout se fond dans la réfraction de la lumière crue que le lit brillant du fleuve réfléchit comme une glace. Pas un arbre, pas un brin d'herbe : des rochers et des cailloux. Au loin, à 40 kilomètres dans le sud, on aperçoit trois arbres gigantesques; ce sont trois gommiers, qui mesurent environ un mètre et demi de hauteur, et que le mirage grandit ainsi à nos yeux.

La descente s'opéra lentement au milieu des énormes roches qui forment la berge du fleuve; puis, franchissant l'oued, la caravane gagna la rive opposée qui put être gravie sans trop d'efforts, par une pente relativement douce ménagée dans un enfoncement du roc, et traversa le plateau rocheux qui la domine.

Dans le lit de l'oued Igharghar, nous trouvâmes des coquilles de l'époque quaternaire et des débris de lave de couleur grise ou noire (1).

Le colonel eût été bien aise de pouvoir suivre, pendant quelque temps au moins, le lit du fleuve, et le reconnaître d'une manière aussi exacte que possible; mais des considérations graves l'en empêchèrent.

Depuis notre sortie de l'Erg, nous sommes sur le ter-

(1) Les Touâreg utilisent cette lave comme combustible, après l'avoir imprégnée de matières grasses. Ce fait raconté et défiguré avait fait croire à l'existence de mines de charbon de terre sur leurs territoires.

ritoire fréquenté par les Touareg, et nous n'en avons encore aperçu aucun. Or, il est important d'avoir avec eux une entrevue, et de savoir dans quelles conditions la mission peut continuer son œuvre. Le plus urgent, pour le moment, c'est de s'aboucher avec les Touareg et de négocier avec eux pour obtenir le libre passage à travers leur territoire; on nous dit qu'ils sont peut-être à Temassinin; c'est là qu'il faut nous rendre d'abord.

Le plateau du versant occidental de l'oued Igharghar est formé de pierres brunes, fendues profondément, recouvertes de distance en distance de gros fragments de calcaire gris, et revêtues en certains endroits d'efflorescences salines; nous le franchîmes difficilement, au milieu de ces obstacles, où le pied des chameaux et des chevaux trébuche à chaque instant.

Au delà du plateau, le sol s'abaisse insensiblement vers une grande dépression sablonneuse, entourée de gours formés de marne et de pierre calcaire, et sillonnée de petits mamelons de sable blanchâtre, au pied desquels nous établissons notre campement.

Cette étape de 35 kilomètres que nous venons de faire nous a montré le désert sous les divers aspects qu'il présente dans cette région. C'est d'abord la dune, avec ses chaînes de hautes collines sablonneuses, ses siouf et ses dépressions, couverts de végétation; puis le Kamada, au terrain rocheux, aride, dénudé, couvert de débris calcaires et couturé de crevasses; puis le gassi de l'Igharghar, dont les cailloux polis sont comme soudés les uns aux autres et forment une véritable



Oasis de Temassinin.

mosaïque. Cette diversité d'aspects résulte de ce que nous sommes arrivés à la limite où la dune s'arrête, et fait place au hamada.

De l'examen géologique de ces différentes natures de sol, on peut conclure que la dune est le produit de la désagrégation du roc des hamada, et que le hamada est le véritable élément qui donnait jadis à toute la région son caractère primitif. Insensiblement la roche se désagrège, se détache en blocs distincts, qui peu à peu s'effritent en poussière, et vont grossir les sables de l'Erg. Il s'accomplit là une révolution lente, mais continue, dont la région que nous venons de parcourir est le théâtre.

Profitant des dernières heures du jour, j'allai pousser une reconnaissance dans le gassi où nous étions campés ; j'aperçus dans la plaine de hauts monticules isolés de gypse rouge ou vert, capricieusement découpés, qui semblent en voie de désagrégation ; au pied d'un de ces monticules, je trouvai quelques débris fossiles d'animaux aquatiques, auxquels M. Roche fit le meilleur accueil.

Le lendemain, 29 mars, nous continuâmes notre route dans le gassi, laissant à notre gauche le plateau de hamada, que nous avions traversé la veille, s'enfoncer à perte de vue à l'horizon. Au sortir du gassi, nous retrouvâmes un terrain pierreux, s'abaissant peu à peu en gradins, que font communiquer de nombreux ravins ouverts dans le roc, et connus sous le nom de Chaab ez zaouïa (ravins de la zaouïa). Arrivés au pied de ces gradins, un fond de reg et de sable, où se montre une

abondante végétation, dit El Djoua, nous conduisit à travers une ligne peu élevée de gara, jusqu'à la petite oasis de Temassinin, où nous arrivâmes vers deux heures.

Nous ne sommes plus dans l'Oued-Rhir, et l'oasis de Temassinin ne ressemble que de bien loin à celles que nous avons décrites. Deux cents palmiers environ, une kouba, un puits artésien, une maison qui sert d'abri au gardien de la kouba : voilà Temassinin. La kouba, tombeau du marabout Sidi Moussa, est, comme les autres monuments de ce genre, encombrée par les objets divers que la piété des fidèles y a accumulés, et que leur respect y conserve ; près de là, s'élève une petite construction carrée, à bastions de terre, autour de laquelle le gardien de la zaouïa cultive quelques carrés d'orge et quelques plants d'oignons.

Ce gardien, Sliman-ben-Abderhaman, est un hartani (nègre sang mêlé, libre, né hors du Soudan), qui s'est établi là depuis une dizaine d'années, et vit en ermite, avec sa femme et ses cinq enfants, du produit de la culture et des libéralités des voyageurs.

Il cultive pour le compte des Touareg Ifoghas, dont il n'est que le métayer, et auxquels il devrait les trois quarts des produits du sol de la zaouïa ; mais il est probable qu'ils ne se montrent ni très exacts ni très rigoureux dans la perception de leurs prestations. Il va sans dire que notre arrivée fut accueillie avec joie par ce brave homme, qui fonda, aussitôt qu'il nous vit, sur notre générosité, des espérances superbes ; il ne manqua pas, du reste, de venir crier misère auprès du co-

lonel, auquel il raconta que des pillards du Gourara, au retour d'une expédition infructueuse sur Ghadamès, n'avaient pas craint de le rançonner, lui, le serviteur de Dieu, le gardien de la Kouba, et de lui voler des dattes et des moutons ; que jamais une caravane ne passait auprès de l'oasis, sans lui laisser sa part du mouton ou du chameau qu'il est d'usage d'immoler en l'honneur du marabout, et que nous ne pouvions moins faire. On lui donna un chameau, quelques effets pour lui et pour sa famille, des outils et quelque argent.

Nous étions venus à Temassinin, pour y chercher les Touareg, et renouveler nos provisions d'eau. Les Touareg n'y étaient pas, et campaient même à une assez grande distance. Un Chambi de l'escorte, Sghir-ben-Cheikh, avait épousé une femme de la tribu des Ifoghas, sur le territoire desquels nous étions, et connaissait parfaitement le pays. Le colonel l'envoya en avant avec des lettres pour le chef de la tribu, Abd-el-Hakem, auprès duquel Si Maammar avait recommandé chaleureusement la mission, pour le vieil Hadj-Ikhenoukhen, et pour les chefs des Ouraghen et des Moghasaten.

La mission séjourna deux jours près de Temassinin, et nous fîmes dans le voisinage des reconnaissances, pendant que les chameaux s'abreuvaient et que nos tonnelets se remplissaient.

L'eau des puits de Temassinin est peu abondante, mais elle est saine et pure, et se trouve à une faible profondeur. D'après les renseignements que nous avions recueillis, nous ne devions plus désormais rester plus de trois jours sans trouver d'eau; mais, par mesure de

prudence, le colonel en fit recueillir pour sept jours.

Le jeudi, 1er avril, nous partîmes de Temassinin dans la direction du sud-sud-ouest. Nous nous engageâmes d'abord dans un massif de dunes traversé par un feidj, où la marche n'est entravée que par un petit nombre de siouf peu élevés ; de temps à autre apparaît un fond de sebka. Nous suivons cette longue dune, où croît une végétation assez épaisse de sfar, de halma et d'autres graminées. Le hamada s'élève à notre gauche sous la forme d'une longue bande de roche, s'étendant dans la direction du nord au sud ; la dune que nous côtoyons et dans laquelle nous ne tarderons pas à nous engager de nouveau, semble devoir constituer la ligne de partage des eaux entre le lit de l'oued Igharghar, qui s'étend à ses pieds de l'autre côté, vers l'ouest, et le feidj où nous sommes, qui va rejoindre, au nord de Temassinin, la vaste plaine d'où descend le gassi de Mokhanza. C'est une sorte d'île jetée au milieu du cours de l'Igharghar, et du sommet de laquelle descendent plusieurs affluents se jetant dans l'un et l'autre bras sous la forme de dépressions profondes.

Nous campâmes dans le feidj, à vingt kilomètres environ de notre point de départ, au milieu des dunes, qui ne permettent pas de saisir encore l'ensemble du système orographique auquel il se rattache, et masquent l'horizon de toutes parts.

Nous continuâmes notre route, le lendemain, dans le feidj, jusqu'à une distance d'environ 15 kilomètres ; arrivés là, nous obliquâmes vers notre droite, et entrâmes dans la dune. Ici la marche redevient difficile ; tantôt

nous traversons des creux profonds, tantôt nous avons à gravir de hauts talus, du sommet desquels nous ne tardons pas à apercevoir la crête noire du mont Khanfouza, qui se dresse devant nous.

Petit à petit, la dune s'abaisse, et nous nous trouvons, à la fin de l'étape, dans un large feidj, où nous campons.

Fatigués et affamés, nous allions, vers six heures, prendre notre repas du soir, quand tout à coup un vent violent s'élève du nord-ouest, soulevant des tourbillons de sable, et soudain une pluie d'orage terrible se met à tomber. La force de l'ouragan renversa les tentes, les tables, ensvelissant sous le sable tous les menus objets que nous avions extraits de nos cantines; accroupis sur les bords de notre tente, dont les piquets, fichés dans le sable friable, s'étaient à moitié déterrés à la première secousse, nous cherchâmes à lutter contre l'effort du vent; mais une bourrasque plus forte l'arracha du sol et la renversa sur notre dîner, que nous eûmes la douleur de voir disparaître entraîné par la pluie torrentielle qui continuait à nous inonder.

Ce furent, pendant une heure, un désordre inexprimable et une consternation générale.

Enfin, vers sept heures, l'orage se calma, le vent tomba, et nous pûmes nous occuper de réparer les dégâts; mais une foule d'objets avaient disparu que nous ne pûmes retrouver, soit que le sable les eût recouverts, soit que la pluie les eût entraînés au loin.

Le 3 avril, nous nous dirigeâmes vers le mont Khanfouza, que nous ne tardâmes pas à atteindre.

Le mont Khanfouza, qui se dresse à une hauteur de

deux cent trente mètres environ au-dessus du niveau du sol, est une colline isolée, formée de grès noir, profondément sillonnée de nombreux ravins formant des abris naturels où poussent quelques gommiers.

La teinte noire que présente sa surface est due à l'action du soleil; car, à l'intérieur, le grès est d'une couleur blanchâtre, légèrement teintée de rouge; dans les ravins, d'étroits sentiers frayés par les mouflons se dessinent le long des pentes les moins raides. Nous aperçûmes un de ces animaux; mais il disparut derrière les roches, et nous ne pûmes l'atteindre.

La caravane, longeant les contreforts de la montagne, poursuivit sa marche dans la dune, où elle fit halte vers une heure. Nous trouvâmes sur notre route des traces nombreuses attestant le passage des Touareg dans cette région; mais ces traces étaient déjà vieilles de deux mois environ. Les Touareg ne fréquentent guère ces parages en cette saison; ils résident plus volontiers vers le sud, dans la région des sources, et ce n'est qu'en continuant notre route vers Aïn Tebalbalet et Aïn el Hadjadj, que nous pouvons les rencontrer.

Cette étape fut très fructueuse pour M. Rabourdin, qui put ajouter à sa collection plusieurs vestiges de l'âge de pierre, haches et pointes de flèches.

Nous laissons enfin la dune derrière nous, le 7 avril, et passons dans un immense gassi qui s'allonge indéfiniment devant nous. Nous entrons dans la vallée des Ighargharen, que nous suivrons désormais jusqu'à la fin de notre voyage.

C'est une région relativement riante; comprise entre

une ligne de dunes à l'est, et une chaîne de mamelons de grès noir, à l'ouest, la vallée s'étend sur une largeur qui atteint parfois dix kilomètres. Le sol est formé de reg à gravier noirâtre, sur lequel des cuvettes d'argile forment, de distance en distance, des taches blanches. La végétation se transforme; peu à peu apparaissent les gommiers, d'abord peu élevés et en broussailles, puis sous la forme de véritables arbres.

A vingt kilomètres environ de notre point de départ, la chaîne de collines que nous longeons fait dans l'ouest un large coude, et dessine un vaste amphithéâtre à l'entrée duquel se trouve le puits de Tebalbalet.

La source d'Aïn Tebalbalet est abondante, et renferme une eau excellente qui coule à moins de deux mètres de profondeur. Le puits, d'un diamètre à peu près égal, est entièrement revêtu à l'intérieur d'une maçonnerie formée de moëllons de grès; tout alentour, la végétation se montre épaisse et vivace: nous y remarquons deux beaux palmiers et un magnifique gommier de plus de huit mètres de hauteur.

Non loin de là, quelques vestiges de constructions ruinées, quelques traces de culture indiquent que jadis des indigènes ont cherché à établir près du puits de Tebalbalet un lieu d'habitation sédentaire; mais plusieurs années consécutives de sécheresse ont sans doute découragé leurs efforts, et les ont obligés à renoncer à leur entreprise. Près de ces ruines, sur la pente de la montagne, s'élèvent deux tumuli coniques, formés de pierre amoncelées, au milieu d'une double enceinte de blocage figurant deux cercles concentriques;

les indigènes ignorent l'origine de ces tombeaux, et les noms des Touareg dont les corps reposent sous ces tumuli n'ont point été conservés dans leur mémoire; mais, quels qu'ils soient, leur dernière demeure est soigneusement entretenue et pieusement respectée.

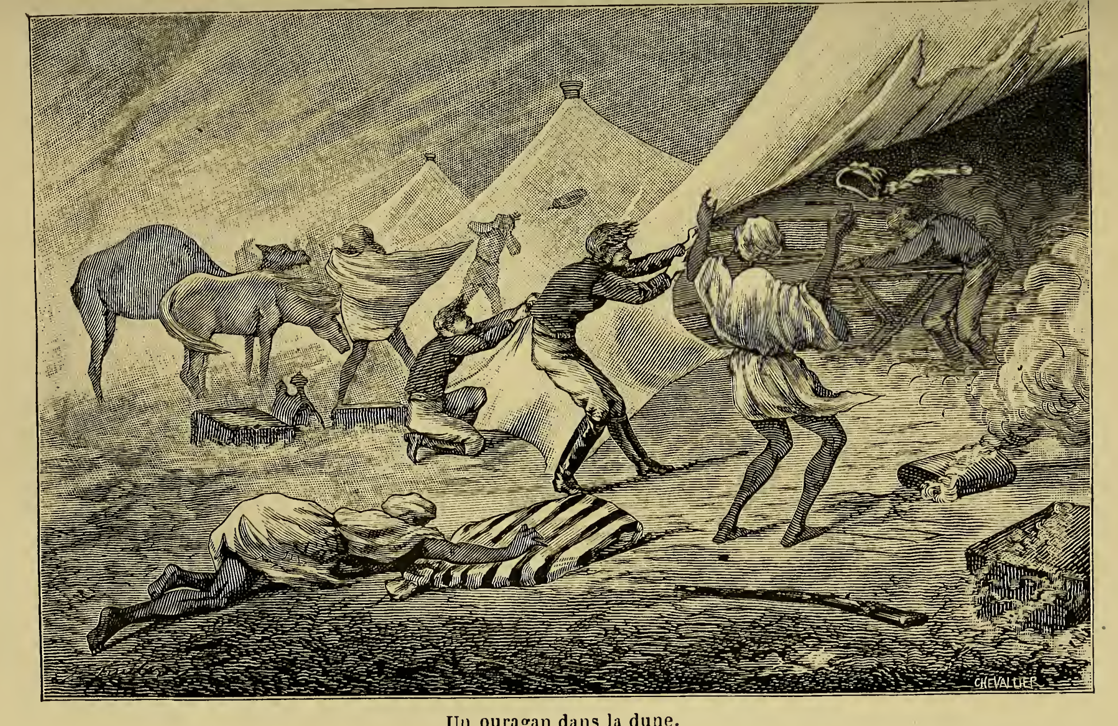
Vers le soir, le puits se trouva tari avant que les chameaux eussent été tous abreuvés; il fallut remettre au lendemain la fin de cette opération, qui retarda d'une heure notre départ (1).

Au sud d'Aïn Tabalbalet, la vallée des Ighargharen offre le spectacle d'une végétation florissante, abondante et vigoureuse; les gommiers se multiplient sur notre route, et donnent au paysage une physionomie pittoresque et agréable à laquelle nous ne sommes plus habitués.

Parfois descendent des montagnes voisines les ravins profonds creusés par les affluents de l'oued, qui pénètrent dans la vallée sous la forme de dépressions allongées, véritables dayas dont le fond, encore humide du séjour de l'eau des dernières pluies, est couvert d'une végétation verdoyante.

A coup sûr, la vallée des Ighargharen offre peu de ressources au voyageur; mais, quand on vient de tra-

(1) Il arrive souvent qu'une caravane nombreuse soit obligée de faire halte plusieurs jours pour s'abreuver à un puits. Un chameau qui n'a pas bu depuis trois ou quatre jours absorbe en moyenne 50 litres d'eau. Pour faire boire nos 300 chameaux, il fallait donc environ 15 mètres cubes d'eau, et bien des puits ne peuvent les fournir instantanément; il est souvent nécessaire de leur laisser le temps de se remplir de nouveau, quand on a épuisé la quantité qui s'y était accumulée.



Un ouragan dans la dune.

verser la région de l'Erg, région aride et désolée entre toutes, quand on a cheminé dans les gassi de la dune, sous une pluie de sable chassée par une tempête perpétuelle, quand on a franchi ces immenses espaces où l'eau ne se rencontre qu'à de rares intervalles, toujours saumâtre et fétide, on apprécie à sa juste valeur le changement qui s'accomplit à l'entrée de la vallée des Ighargharen. Les dangers que court la mission sont peut-être plus grands que jamais : l'attitude singulière des Touareg, leur silence évidemment calculé, l'étrange affectation d'ignorance ou d'insouciance avec laquelle ils nous laissent pénétrer sur leur territoire cachent sans doute quelque piège, et sont de nature à justifier les plus graves appréhensions ; mais, du moins, les conditions matérielles dans lesquelles s'accomplira désormais notre voyage ne sont-elles plus comparables à celles que nous avons subies jusqu'alors. Plus nous descendrons vers le sud, plus nous verrons s'aplanir devant nous les difficultés matérielles du voyage ; à chaque pas, nous assisterons à cette transformation merveilleuse qui s'accomplit entre les limites de la dune et les bords du Niger, de l'oasis de Temassinin aux immenses et splendides forêts du Soudan.

Nous ne saurions trop le répéter, toutes les difficultés d'une entreprise telle que celle de la mission, tous les dangers qui peuvent nous atteindre, toutes les souffrances qui nous assaillent ont pour unique cause la présence de la dune ; à elle seule, elle constitue le véritable obstacle qui s'oppose à la marche de la civilisation dans cette partie de l'Afrique, en formant une bar-

rière presque infranchissable qui laisse sans défense, sans ressources, sans relations et sans secours, le voyageur aventureux qui l'a franchie. La dune traversée, il ne peut plus attendre que de lui-même aucune aide, et se trouve abandonné à ses seules forces dans un pays inconnu et désert.

Tous les efforts doivent donc tendre d'abord à supprimer l'obstacle, en faisant passer une voie ferrée à travers la dune, sur cette route naturelle que l'oued Igharghar y a tracée. Le jour où un chemin de fer aura traversé l'Erg, et réunira la vallée des Igharghared à nos possessions algériennes, une colonne expéditionnaire opérera, dans les régions que la mission doit explorer, dans des conditions analogues à celles dans lesquelles opèrent les nombreuses expéditions qui, depuis quelques années, explorent le Sud-Oranais ; ce jour-là, rien n'arrêtera plus la marche dans le Sud, et la conquête du Soudan sera chose faite.

Nous partîmes d'Aïn Tebalbalet le lundi 5 avril, à sept heures et demie, et nous dirigeâmes vers le cap formé par l'extrémité de la dune qui ferme, du côté de l'est, le vaste cirque formé par l'élargissement de la vallée. Traversant le gassi en ligne droite, nous doublâmes le cap dont nous venons de parler, et allâmes camper à 27 kilomètres de notre point de départ, au pied de la dune, c'est-à-dire sur le côté oriental de l'oued.

En face de nous, s'allonge toujours la ligne noire des montagnes qui ferment la vallée vers l'ouest, et le Djebel Samani, qui les domine. Il fait une chaleur



La caravane longe les contreforts du mont Khanfousa.

torride, et le temps est d'une clarté parfaite, ce qui nous permet de constater l'exactitude des observations faites dans ces parages par M. Duveyrier, en ce qui touche les phénomènes de vision qui résultent de cette extraordinaire pureté de l'atmosphère : la vue s'étend si loin en tous sens, que l'estimation des distances en devient à peu près impossible. Le Djebel Samani, qui se dresse vis à vis du camp, semble tout proche, tant il se dessine avec netteté devant nos yeux : il est à 20 kilomètres de nous ; le gassi qui s'étend devant nous a plus de 10 kilomètres de largeur : il semble qu'il n'en ait pas plus de trois ou quatre.

En cet endroit, le cours de l'Igharghar semble se dédoubler ; la chaîne de montagnes qui nous fait face se perce profondément, et forme comme une île allongée comprise entre deux bras de l'oued, qui se réunissent plus loin dans le Sud ; le bras qui s'étend à l'ouest, de l'autre côté de la montagne, constituerait, au dire des indigènes, le véritable cours de l'oued Igharghar ; celui que nous longeons, moins large, est désigné sous le nom de Tanefokh.

Le lendemain, nous nous dirigeâmes obliquement, à travers le gassi, vers les contreforts de la montagne, pour la franchir et gagner Aïn el Hadjadj.

La veille, nous avions trouvé dans le voisinage du camp deux mehara, complètement harnachés, qui paissaient en liberté, sans entraves et sans gardiens. Cette circonstance assez singulière ne pouvait que nous confirmer dans une pensée que nous avions conçue, et que la connaissance du caractère arabe rendait très admis-

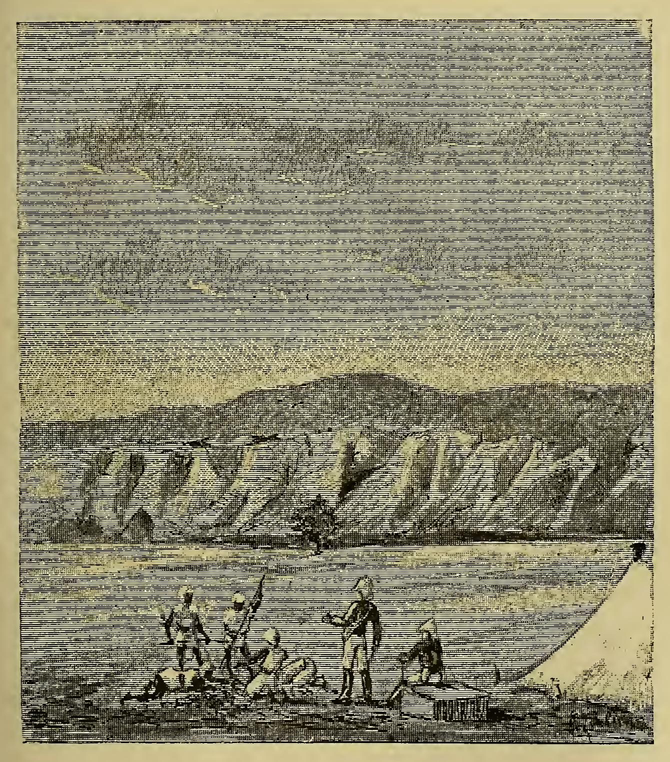
sible : que, sans nous en apercevoir, sans en avoir la preuve, sans qu'aucune trace vînt éveiller notre attention et justifier nos soupçons, nous devions être, de la part des Touareg, l'objet d'une surveillance étroite et perpétuelle; nous nous sentions épiés et suivis, sans qu'aucune circonstance eût encore trahi le secret de l'espionnage dont nous étions l'objet. La rencontre de ces deux chameaux allait sans doute nous donner la clef du mystère.

Avaient-ils été abandonnés à dessein sur notre passage, ou bien au contraire fallait-il attribuer à une négligence de nos surveillants l'oubli de ces animaux? J'ai toujours, quant à moi, hésité entre ces deux hypothèses.

Quoi qu'il en fût, il va sans dire que nous avions laissé ces mehara là où nous les avions trouvés, et n'avions fait que redoubler de vigilance.

Le 6, à quelques kilomètres de notre campement, nous nous trouvons enfin en présence de deux Touareg, les premiers que nous ayons rencontrés. C'est Aokha-ben-Chaoui, un des chefs les plus considérables de la tribu des Ifoghas, accompagné d'un de ses parents; il a rencontré par hasard, dit-il, notre envoyé Sghir, qui l'a informé de notre présence; et il vient nous demander si nous n'avons pas aperçu deux de ses chameaux qu'il a dû égarer dans le voisinage de la route que nous suivons. Le prétexte était assez heureusement choisi ; pourtant il était peu vraisemblable que deux mehara eussent été ainsi abandonnés tout harnachés et loin de tout campement. Le colonel

se garda bien, néanmoins, d'exprimer tout haut l'incrédulité qu'il éprouvait à l'égard du récit de notre



Nous sommes obligés de faire curer le puits d'Aïn el Hadjadj.

visiteur, et, pour lui donner une marque de ses excellentes dispositions, et une preuve de sa courtoisie, en-

voya lui-même chercher aux environs de Tebalbalet les deux vagabonds.

Aokha eût manqué à toutes les traditions de sa race, s'il se fût beaucoup avancé ; néanmoins, malgré sa réserve, il se montra animé des meilleures intentions à l'égard de la mission, et nous fit très bon accueil. Il donna au colonel des nouvelles de notre émissaire, qui poursuivait sa route vers Ilizi, d'où viendraient sans doute à notre rencontre, dès qu'ils seraient avisés de notre approche, les plus importants personnages d'entre les Touareg Ifoghas.

Mais, après avoir traité avec les Ifoghas, il nous faudra aussi établir des relations avec Ikhenoukhen, chef des Azdjer, et Ahitaghen, chef des Hoggar; or, le premier serait à Rhât, et le second fort loin dans le Sud-Est, et pour entrer en relations avec lui par correspondance, il faudrait attendre plus de trois semaines le retour d'un courrier; d'autre part, nos Chambaa préféreraient se diriger vers Rhât, et éviter le passage chez les Hoggar, avec lesquels ils entretiennent des relations moins amicales qu'avec les Azdjer; mais nous rendre à Rhât, c'est dévier de notre route, et peut-être perdre un temps précieux.

Après avoir passé au pied du Djebel Samani, et laissé à sa gauche deux mamelons de grès noir, appelés les Ticbaben (1), la mission atteignit une véritable forêt

(1) Les Ticbaben sont deux pitons rocheux accolés l'un à l'autre qui surgissent au-dessus de la dane ; ils ont résisté à la désagrégation, et ne se sont recouverts de sable que dans la partie inférieure de leurs pentes.

de tolh, puis une sorte de vallée couverte de végétation, à laquelle les Touareg ont donné le nom de Jardin, franchit le contrefort de la montagne par une sorte de coupure ravinée que forme l'oued Lemenou, et vint camper près d'Aïn el Hadjadj.

Aïn el Hadjadj (source des Pèlerins) doit son nom à cette circonstance, que les caravanes du Touât qui se rendent chaque année à la Mecque, l'ont choisie pour y faire halte. Le puits, de 4 mètres de profondeur, est revêtu en maçonnerie; mais nous le trouvâmes comblé, et il fallut le déblayer. L'eau en est excellente, mais peu abondante; à peine le puits produit-il cinq cents litres à l'heure; or la consommation d'un chameau est de soixante litres environ; l'opération devait donc exiger un assez long temps, surtout dans les conditions où nous nous trouvions, obligés que nous étions de curer le puits, d'en tirer le liquide seau à seau, et de le verser dans une sorte d'abreuvoir qu'il fallut creuser à côté. Le colonel résolut, en conséquence, de faire séjour le lendemain près d'El Hadjadj.

Une autre considération nous y retint plus longtemps que nous ne l'avions pensé.

Les renseignements donnés au colonel par le Targui Aokha l'avaient jeté dans une perplexité facile à comprendre. Aokha, qui passa auprès de nous, à Aïn el Hadjadj, la journée du 7 avril, confirma ses premières déclarations, desquelles il paraissait résulter que le passage vers Rhât ne présenterait pas de grandes difficultés, mais qu'il était imprudent de tenter ce passage au sud par Tahohayt et Aghellach, sans

avoir, au préalable, conclu un traité avec les tribus. Aokha, pour sa part, était prêt à nous aider de son influence; mais il ne fallait pas faire beaucoup de fond sur l'autorité qu'il pouvait exercer, et il était nécessaire d'attendre, avant d'aller plus loin, le retour de Sghir. Il semblait désireux de nous voir suivre de préférence la route de Rhât, et lorsqu'il prit congé de nous, le matin du 8 avril, il y engagea le colonel avec insistance. En nous quittant, il nous promit de revenir bientôt avec les autres chefs des Ifoghas, que notre ambassadeur avait dû aller rejoindre dans leurs lointains campements du Sud, et nous invita à reprendre notre route dans la direction de Rhât, en attendant qu'il revînt.

La situation devenait de plus en plus tendue. Si nous nous écartions de notre itinéraire, et nous dirigions ainsi, par un crochet dans l'est, vers Rhât, n'était-il pas à craindre que les Hoggar ne considérassent cette manœuvre comme un signe d'hésitation et de faiblesse, et n'en prissent avantage par la suite. D'autre part, tenter le passage sans être entrés en pourparlers avec eux eût été de la dernière imprudence; nos Chambaa semblaient peu disposés à courir cette aventure, et des défections étaient à craindre. Un troisième parti s'offrait au colonel: rester à El Hadjadj jusqu'au retour de Sghir, et attendre là des nouvelles d'après lesquelles il pourrait se décider en connaissance de cause pour l'une ou l'autre des deux routes entre lesquelles il allait falloir choisir; mais ce parti encore était gros d'inconvénients : un trop long séjour à El Hadjadj

allait donner lieu à des commentaires qu'il fallait éviter le plus possible, et ébranler tout au moins la confiance de notre monde.

Le colonel s'arrêta à un moyen terme, sorte de transaction entre la marche sur Rhât et le séjour à El Hadjadj. Il résolut de conserver son campement jusqu'au 11 avril, et si d'ici là les Touareg n'avaient pas donné signe de vie, de se diriger vers Rhât par la route ordinaire des caravanes, sauf à aviser ultérieurement à reprendre sa route vers l'ouest, si le passage nous était livré.

Toutes ces difficultés, ces embarras diplomatiques, étaient inévitables, étant donnés l'origine et la composition de la mission, où se mêlaient l'élément civil et le militaire, tous d'eux d'ailleurs également dévoués au succès de l'entreprise, et respectueux de l'autorité du chef de l'expédition, et le caractère pacifique de notre voyage. Là où une colonne armée eût passé sans coup férir, protégée par la seule apparence de sa force et l'audace même de sa marche, nous nous trouvions arrêtés par des considérations politiques de toute nature, que nous ne pouvions négliger, sous peine de faire perdre à l'expédition le caractère que les instructions ministérielles lui avaient imposé, non sans raison, et de compromettre son œuvre.

Dans les circonstances où nous trouvions placés, tout était dangereux, même la route de Rhât qui semblait encore la plus sûre et qu'il allait falloir suivre, si la situation ne se modifiait promptement. D'après les renseignements que le colonel Flatters put recueillir alors, Rhât

renfermerait une véritable garnison turque, formée de troupes régulières, envoyées mystérieusement de Tripoli pour faire acte de prise de possession, et nous pouvions nous trouver arrêtés par des complications d'autant plus redoutables, que l'occupation de Rhât n'ayant point été signalée au colonel, il allait se trouver sans instructions pour régler son attitude. Ce n'était point là une des moindres raisons qui lui inspiraient une grande répugnance à prendre cette direction, avant d'avoir reconnu l'impossibilité de faire autrement.

Nous passâmes encore deux jours à Aïn el Hadjadj, et les employâmes à renouveler la provision d'eau, reconnaître le voisinage et aussi faire la chasse aux gazelles et aux antilopes, qui se rencontrent en grand nombre dans cette région ; nous aperçûmes même une troupe d'une quinzaine d'onagres, mais à une trop grande distance pour que nous pûssions les poursuivre.

Le 11 avril, Sghir n'était pas encore de retour, et, comme il avait été décidé, nous levâmes le camp et continuâmes notre chemin. Nous le fîmes d'autant plus volontiers que tout nous paraissait préférable à l'inaction forcée dans laquelle nous avaient retenus les événements. Nos Sokrars et nos guides, qui vivaient en bonne intelligence pendant la marche, ne cessaient de se quereller dès qu'une halte prolongée leur en laissait le loisir, et il nous fallait intervenir à chaque instant pour rétablir l'ordre parmi nos hommes; les habitudes régulières qu'ils avaient contractées depuis le départ se relâchaient dans le repos, et nous nous en aperçûmes

bien, lorsque la caravane dut se réformer pour le départ.

Rien n'est plus malsain qne le repos pour une troupe comme celle-là; dans l'inaction, le moral s'affaiblit en même temps que la discipline se perd. Réunis pendant des journées entières sous l'abri insuffisant de tentes où la température s'élève parfois jusqu'à 65°, les indigènes, à peu près inoccupés, passent leur temps à échanger leurs idées, qui prennent, en s'exprimant, une consistance croissante : regrets des douars qu'on a abandonnés pour nous suivre, des femmes et des enfants qu'on a hâte de revoir, craintes des dangers auxquels on s'est exposé, etc... Brochant sur le tout, les plus vieux racontent des légendes terribles, qui achèvent de troubler les courages de leurs trop crédules auditeurs, lesquels, n'étant pas comme nous soutenus par la perspective du but à atteindre, se prennent à regretter de nous avoir accompagnés, et ne se mettent plus en route qu'avec répugnance.

Nous continuons à descendre le gassi dans lequel nous nous étions engagés avant d'arriver à El Hadjadj, et pénétrons bientôt dans un fouillis de gara peu élevés et de formation récente qui nous barrent la route. Ces dunes, d'ailleurs, au dire de nos guides, ne seraient pas absolument fixes; lorsque de grandes pluies sont tombées et que l'Igharghar coule, il les emporte dans son cours, et elles se reforment ensuite peu à peu au gré du vent. Au sortir de ces parages nous pénétrons de nouveau dans la vallée, en doublant un cap de rochers qui se relie à la chaîne principale des montagnes de l'oued Igharghar, et s'élève à l'entrée d'une large coupure qui

représente le confluent de l'oued Samon. Ce fut en cet endroit que le convoi s'arrêta.

Le confluent de l'oued Samon forme une vaste daya couverte de pâturages excellents; l'herbe croît à l'abri d'une véritable forêt de tamarins d'une vigueur remarquable.

Vers le soir, la température qui, depuis trois ou quatre jours, était devenue véritablement accablante, s'adoucit sensiblement; l'air, chargé d'électricité, devint plus léger, et nous pûmes prendre cette nuit-là un repos que l'état de l'atmosphère ne nous avait pas permis de trouver les jours précédents.

Le lendemain, 12 avril, nous poursuivîmes notre route, dans la même direction, le long de la vallée.

L'aspect qu'elle offre en cet endroit devient plus confus; le lit de l'Igharghar ne présente plus l'apparence d'un oued uni et continu; ce n'est plus qu'une succession de dayas, de larges cuvettes verdoyantes, véritables prairies séparées les unes des autres par des seuils formés à la fois par des caps de sable descendus de la dune de l'Est et des chaînons détachés de la montagne; la montagne elle-même s'est modifiée : au lieu d'une chaîne continue, représentant un système régulier, elle n'est plus qu'une réunion de mamelons rocheux séparés les uns des autres par des ravins profonds.

A l'extrémité d'une des vastes prairies qui partagent la vallée, nous traversons un seuil de pierres noirâtres désigné sous le nom de gara de Naughar, à cause des trous nombreux couverts de longues dalles de pierre que les indigènes y ont creusés, pour servir d'abris



Chasse à l'Onagre près des monts Ticbaben.

pendant l'été aux jeunes chevreaux qui paissent en cet endroit, sous la garde d'un berger targui.

Tout le long de notre route, dans les parties rocheuses du chemin que nous suivons, se rencontrent presqu'à chaque pas des tombeaux, protégés contre la violence des eaux par une double rangée circulaire de pierres noires, comme ceux que nous avons déjà remarqués près de Tebalbalet. Nous passâmes près d'un cimetière targui, appelé Tharker Neraba, et fîmes halte dans une large daya couverte d'une herbe épaisse.

Près de Tharker Neraba, nous avions été rejoints par trois Ifoghas, une femme et deux hommes, qui faisaient paître leurs troupeaux dans le voisinage. Le berger que nous avions rencontré le matin nous les avait amenés. Tout d'abord leur premier mouvement fut de prendre la fuite; la femme surtout paraissait se soucier assez peu d'entrer en relations avec nous; mais quelques menus cadeaux les eurent bien vite apprivoisés, et ils retrouvèrent tout leur aplomb pour nous vendre fort cher quelques morceaux de chair d'antilope boucanée qui constituaient d'ailleurs un plat détestable.

Vers cinq heures du soir, enfin, les sentinelles signalèrent l'approche des Touareg.

Sous la conduite de Sghir, une députation des principaux chefs Ifoghas, à la tête desquels marchaient Abdelhakem, Ahendeboul, Mohamed-Dada et Aïssa-ould-Oggou, et notre ami Aokha-ben-Chaoui, trente personnes environ, dont vingt notables, s'avancent au loin. Ils s'arrêtent à quelque distance du camp, pour réparer le désordre de leur toilette et se revêtir de leurs costumes

et de leurs armes d'apparat; puis se dirigent au galop de leurs mehara vers notre camp.

A la nouvelle de leur approche, nos Chambaa se sont empressés, eux aussi, de se parer de leurs plus riches vêtements, et se sont disposés à les recevoir avec honneur.

Les Touareg sont de haute taille, vigoureux, souples, d'allure énergique. Ils portent pour tout vêtement un pantalon et une blouse de cotonnade rouge ou bleue serrée à la taille; sur leur poitrine est une sorte d'écharpe blanche, recouverte d'un large baudrier de cuir rouge supportant une cartouchière de même matière; leur tête est coiffée d'une chechia, entourée d'une bande d'étoffe sombre qui recouvre le front, tandis que le bas du visage est caché sous un voile noir, qui ne permet d'apercevoir que leurs yeux. Tous sont armés d'une longue lance en fer barbelé, qui ne les quitte jamais, d'un poignard de bras et d'un sabre à deux mains; le long de leur selle, pend un fusil double et un bouclier en cuir d'antilope.

Ainsi équipés, montés sur leurs mehara, qu'ils dirigent avec une facilité et une sûreté remarquables, ils ont l'air véritablement imposants, et rappellent les chevaliers errants du moyen âge; leur aspect d'ailleurs n'est rien moins que rassurant, et lorsqu'on les a vus, on comprend le respect mêlé de crainte qu'ils inspirent à leurs amis les Chambaa, et les légendes dont ils sont les héros. Au dire de nos gens, un Targui, d'un seul coup de son sabre, coupe en deux dans toute leur hauteur un cavalier et sa monture; il peut rester, dit-on, cinq

jours sans boire, quand le plus déterminé Chambaa ne peut endurer la soif plus de trois jours.

Le chameau est digne de son cavalier ; plus petit et plus fin de formes que les mehara de nos guides, celui du Targui est aussi plus nerveux, plus souple, plus intelligent et plus docile. Grâce à lui, le Targui franchit avec une rapidité vraiment surprenante les immenses espaces de son territoire, pour aller attaquer une caravane, surprendre l'ennemi dans son campement, ou chercher à Tripoli les objets dont il a besoin.

Lorsque le miad fit halte pour se mettre en état de paraître devant nous, le colonel s'empressa de lui dépêcher nos quatre cavaliers, accompagnés de Si Abd-El-Kader, le marabout des Tidjani, et de Mahomed-ben-Mansour, le personnage le plus considérable d'entre nos Chambaa, pour leur souhaiter la bienvenue. Au bout d'une heure, nos visiteurs étaient prêts, et nous nous rendîmes tous en grand équipage à leur rencontre.

L'entrevue fut des plus courtoises ; le mokhadem du cheik des Ifoghas, au nom de son maître, nous transmit les compliments d'usage, et nous assura des bonnes dispositions de la tribu ; les notables des Mogasaten, qui formaient un groupe à part, nous exprimèrent les mêmes sentiments par la bouche d'un de leurs principaux chefs ; à chacun de ces deux discours le colonel répondit par une petite allocution, qui fut fort bien accueillie, et le cérémonial obligé ayant ainsi suivi son cours, tout le monde mit pied à terre, et des groupes animés ne tardèrent pas à se former entre nos hôtes et les Chambaa de la caravane.

Deux tentes furent dressées à quelque distance de notre camp, l'une pour les Ifoghas, l'autre pour les Mogasaten, et on leur servit une abondante diffa de couscouss et de chameau, à laquelle ils firent honneur avec leur voracité ordinaire.

Le colonel eût bien voulu aborder le jour même les négociations; mais les usages ne le permettaient pas. Il fallut remettre au lendemain les affaires sérieuses, et consacrer exclusivement aux devoirs de l'hospitalité cette première entrevue. Néanmoins, l'attitude amicale des Touareg, l'empressement avec lequel ils avaient accepté notre hospitalité, pouvaient passer pour d'heureux présages, et nous nous endormîmes pleins d'espoir.

Cependant on s'observait de part et d'autre; rien n'est moins probant que les protestations d'amitié d'un Targui, et bien fou serait celui qui s'abandonnerait sans réserve à leur loyauté.

Un incident, peu important en apparence, mais qui, en réalité, ne pouvait être l'effet d'un pur hasard, nous avait mis sur nos gardes, et, tout en prodiguant à nos hôtes des marques d'estime et de confiance, nous prîmes, comme à l'ordinaire, des précautions pour mettre le camp à l'abri de toute surprise.

Voici ce qui s'était passé :

Les bergers que nous avions rencontrés le matin nous avaient assuré qu'à quelque distance se trouvait un r'dir assez profond, où nos chevaux, qui souffraient beaucoup de la soif, trouveraient assez d'eau pour se désaltérer. L'occasion n'était pas à négliger; et, à peine

arrivés à l'étape, nous fîmes partir nos chevaux, sous la conduite de nos ordonnances, dans la direction qui nous avait été indiquée, à la reeherche de cette mare; ils revinrent après plusieurs heures d'une marche pénible, exténués, fourbus, n'ayant rien trouvé.

C'est pendant l'absence de nos chevaux et de nos ordonnances que le miad s'était présenté devant nous, comme par hasard; or, si l'on songe que nos ordonnances constituaient, en somme, presque toutes les forces militaires de la mission, et que, d'autre part, les mehara des Touareg ont une peur terrible des chevaux, qu'ils ne connaissent pas, et fuient le plus souvent à leur approche, on peut se demander si nous n'avions pas été dupes d'une ruse imaginée par les Touareg pour éloigner à la fois et d'un seul coup et nos chevaux et nos hommes, en vue de tenter de nous enlever, si l'occasion s'en présentait; s'ils ne cherchèrent pas à le faire alors, je ne serais pas éloigné de croire que ce n'est pas l'envie qui leur en manquait, et que sans doute ils n'osèrent pas engager une lutte qui leur paraissait inégale.

Les récits de nos Chambaa, empreints d'une exagération tout orientale, ne contribuèrent pas peu, j'imagine, à les faire renoncer, au moins provisoirement, à toute tentative de ce genre; la supériorité de nos armes, qui, au dire de nos hommes, nous permettaient d'atteindre les Touareg au fond de leurs retraites du Sud, sans sortir de notre campement, la forme mystérieuse des divers engins que nous transportions, leur destination inconnue, tout cela avait vivement frappé l'imagi-

nation de nos Sokhrars, qui ne considéraient pas sans quelque respectueuse inquiétude, et nos fusils Gras, et nos appareils de sondage, qu'ils prenaient pour des canons d'une force et d'une portée prodigieuse, et nos instruments, et jusqu'à nos marmites Mouchot (1), où

(1) Les Chambaa, profondément intrigués par notre appareil Mouchot, affectèrent vis-à-vis des Touareg des airs de supériorité d'un comique achevé, en le leur exhibant. « Regardez, disaient-ils, les choses extraordinaires que nous possédons. Nous faisons bouillir de l'eau sans feu, nous autres ; essayez donc d'en faire autant ! »

En fait, les Chambaa ne se rendaient pas plus compte du phénomène que les Touareg eux-mêmes, cela va sans dire, et nous assistions souvent à des scènes des plus drôles dont il était la cause. Un vieux bachamar, profondément sceptique, nous donnait chaque jour le spectacle invariable de ses efforts pour percer le mystère qui s'accomplissait dans cette marmite infernale. Lorsque l'appareil était disposé, et que nous étions rentrés sous nos tentes, il s'approchait de la caisse, sur le couvercle de laquelle était placée la marmite, regardait dessous avec défiance s'il n'y avait pas de feu, et, n'en trouvant pas, convaincu que l'eau ne pouvait bouillir, finissait par tremper son doigt dans la marmite ; il l'en retirait échaudé, et s'en allait en levant les bras, dépité de ne pouvoir deviner le mot de l'énigme ; toutes ses idées étaient à l'envers ; le monde lui paraissait retourné ; je suis sûr qu'il en rêvait toute la nuit et y songeait encore tous le long de la route ; et sans doute, chaque jour, ses réflexions lui démontraient l'impossibilité du phénomène, car chaque jour il recommençait sa petite expérience.

Nous ne pouvons citer l'appareil Mouchot sans parler des services qu'il nous rendit pendant tout notre voyage, et sans rappeler au lecteur en quoi il consiste.

On sait qu'il se compose d'un réflecteur, de la forme d'un paraboloïde de révolution, au foyer duquel se place une marmite cylindrique, dans l'axe de l'appareil. On oriente le réflecteur normalement aux rayons [du soleil, de manière à ce que tous les rayons tombant parallèlement sur la surface du réflecteur se réfléchissent sur la marmite, laquelle est égale à peu près au dixième de celle du réflecteur et reçoit par conséquent sur chacune des parties at-



Entrevue de la Mission avec les chefs Touareg.

l'eau bouillait sans feu; et ils firent part aux Touareg des suppositions de toute sorte qu'ils avaient faites entre eux, pendant les haltes, au sujet de ces divers engins.

Leurs récits firent sur l'esprit de nos hôtes une assez grande impression pour qu'ils vinssent solliciter le colonel de leur donner le spectacle de l'usage de nos armes, et de leur en faire admirer la puissance et la précision. Le colonel me chargea de leur donner cette satisfaction; je pris un fusil Gras et quelques cartouches, et commençai le feu à cent mètres; les Touareg se

teintes par les rayons réfléchis dix fois plus de chaleur que chacune des parties égales de la surface du réflecteur.

La marmite de notre appareil contenait environ dix litres; dans l'après-midi, en cinq minutes son contenu était en ébullition; pour faire rôtir un morceau de viande, il suffisait de substituer un cylindre de verre à la marmite métallique. Le tout pesait à peine cinquante kilogrammes, et se démontait avec la plus grande facilité.

Dès que nous arrivions à l'étape, on installait l'appareil, et pendant les heures accablantes où la chaleur nous réduisait à l'inaction, pendant les moments où la violence du vent ne permettait pas d'allumer du feu, grâce à lui, sans efforts et sans retards, nous pouvions, avant de la boire, faire bouillir l'eau saumâtre et fétide que nous transportions dans nos tonnelets.

Dans ces régions ingrates, privées de combustible, on devine quels immenses services l'appareil Mouchot est appelé à rendre pour le fonctionnement des machines, soit par l'air comprimé, soit par l'électricité, le jour où cette force pourra être utilisée facilement en mécanique.

C'est surtout en Afrique, dans le pays du soleil par excellence, que l'appareil Mouchot est susceptible de recevoir de nombreuses applications pratiques, d'autant plus aisément que le soleil seul fera tous les frais de la production du calorique, et qu'il n'y a qu'à augmenter les proportions du réflecteur pour en augmenter la puissance.

mirent à rire; quel est le fusil qui ne porte pas à cent mètres? Je reculai de cent mètres, puis de cent mètres encore, enfin de cent mètres en cent mètres j'arrivai à mille mètres du but. A cette distance, la caisse à biscuits qui me servait de cible, toute disloquée, était à peine visible; mais j'avais soigneusement compté mes pas, et mon tir conserva une précision parfaite. Les Touareg ne riaient plus; leur mine s'allongeait, et derrière leurs manifestations d'enthousiaste admiration, on sentait chez eux quelque dépit et une certaine inquiétude; il était certain qu'ils eussent préféré nous trouver moins bien armés. Leur préoccupation s'accroissait de ce qu'ils n'avaient pu se rendre compte de la manière dont mon arme se chargeait; tout en reculant, je substituais une cartouche neuve à celle que je venais de brûler, sans laisser apercevoir mes mouvements, et comme ils ne connaissaient pas les armes qui se chargent par la culasse, ils se persuadèrent que nos fusils avaient la propriété de servir indéfiniment, sans se recharger jamais.

Cette petite exhibition de nos forces produisit sur leur moral un excellent effet, et j'eus plusieurs fois, par la suite, l'occasion de le reconnaître; c'est ainsi que je vis plusieurs d'entr'eux ramasser, pour les conserver à titre de fétiches, les douilles vides des cartouches que j'avais brûlées, et bien des fois je surpris les regards singuliers avec lesquels ils considéraient nos fusils.

Le 13 avril, nous partîmes en compagnie du miad qui qui ne cessa pas cependant de faire bande à part, et

allâmes camper, à quatre lieues de notre point de départ, dans la daya de Tibabiti, près d'un r'dir où nous trouvâmes de l'eau en assez grande abondance. Nous avons laissé sur notre droite l'oued Djeran, large vallée qui vient du sud se réunir au thalweg de l'Igharghar, et, franchissant par le col de Tidat un massif montagneux qui nous ferme la route, nous nous sommes engagés dans l'oued Aguit, qui vient déboucher dans le grand gassi de Tibabati (1).

Le camp établi sur les bord du r'dir, les pourparlers s'engagèrent entre le colonel et les Touareg du miad. Les lettres du marabout de Temacin, les assurances pacifiques des Chambaa, l'accueil que nous leur avons fait, les protestations du colonel leur ont inspiré confiance, et leurs dispositions paraissent excellentes. Mais, si chacun d'eux est ardent à vanter son influence, pour tirer de sa bonne volonté le meilleur parti possible, et donner à son concours un prix considérable, il n'en est pas de même quand il s'agit de prendre un engagement quelconque.

Pour recevoir des cadeaux, ils sont tous de grands personnages, exerçant une autorité considérable, disposant d'une influence immense; mais, pour rendre les services qu'on peut attendre d'eux, ils sont beaucoup moins sûrs d'eux-mêmes. Ils n'ont pas mandat de

(1) Quand les chameaux eurent bu au r'dir de Tibabiti, celui-ci se trouva complètement à sec.

Le *r'dir* est une petite cuvette à fond argileux où l'eau de pluie peut séjourner quelque temps avant de s'absorber dans le sol.

Les *rosfa* et les *mechera* sont des r'dirs formés dans le lit des oueds.

parler au nom des autres; ils ne peuvent s'engager que pour eux et leurs tribus, encore ne promettent-ils d'une manière absolue qu'en ce qui les concerne personnellement; mais il faut qu'ils en réfèrent aux autres chefs Adjer, notamment à Hadj-Ikhenoukhen, sans lequel ils ne peuvent rien conclure.

Enfin, après s'être concertés ensemble, ils se décidèrent à formuler des propositions explicites : le passage nous est ouvert, comme à des amis, et sans rétribution; néanmoins, nous aurons, bien entendu, à satisfaire aux usages du pays, et suivant que nos cadeaux auront été plus ou moins dignes de nous et de nos hôtes, nous trouverons de leur part un concours plus ou moins dévoué. Il ne restait plus qu'à débattre le prix de notre passage. Cinq mille francs et un fusil de chasse pour chacun des trente membres de l'ambassade leur paraissaient un cadeau convenable; il fallut marchander, et l'on tomba enfin d'accord, après de longs pourparlers; notre générosité fut définitivement taxée à trois mille francs et huit fusils, qui furent immédiatement payés et partagés entre les Touareg; mais, par un article additionnel secret du traité, il fut entendu que les quatre ou cinq principaux d'entre eux recevraient un cadeau supplémentaire, pour prix des services qu'ils s'engageaient à nous rendre.

En échange de nos sacrifices, nous aurons des guides ifoghas, au prix de cinq francs par jour, et des sokhrars, au prix de deux francs, qui nous accompagneront dans le Sud. En attendant qu'ils aient fait leurs provisions, nous irons camper près du lac

Menghough, où nous recevrons vraisemblablement la réponse d'Ikhenouken aux lettres qui lui ont été adressées.

Les négociations ainsi terminées, rien ne retenait plus auprès de nous les ambassadeurs; mais ils n'étaient pas pressés de nous quitter, et quelques-uns seulement prirent congé de nous pour regagner leurs campements. Le plus grand nombre resta dans notre camp, pour tirer encore de nous pied ou aile, et, faute de mieux, se faire héberger à nos frais le plus long temps possible. Ce qu'ils mangèrent en quelques jours est véritablement effrayant; jamais je n'avais soupçonné qu'un estomac humain pût engloutir les quantités de couscouss qu'ils absorbèrent pendant leur séjour parmi nous (1).

Sur la recommandation du colonel, et pour ajouter à l'effet produit sur le moral de nos compagnons par la petite expérience de tir que nous leur avions montrée la veille, M. Le Chatelier et moi, pendant toute la durée de l'étape, les fîmes assister à une séance d'équitation à laquelle ils prirent plus d'intérêt que de plaisir.

(1) Chaque jour, on tuait pour eux un de nos plus beaux chameaux qu'ils dévoraient jusqu'aux os. Il fallait en outre leur donner par tête une quantité de couscouss égale à celle que les dix membres de la Mission consommaient en un jour. Une provision de cent jours de couscouss disparut en quelques repas dans leurs insatiables estomacs.

Cependant les Touareg sont ordinairement sobres, et ne vivent habituellement que de laitage; mais on voit qu'à l'occasion, et quand il ne leur en coûte rien, ils savent se rattraper de leurs jeûnes forcés.

Dès qu'une gazelle venait à paraître, nous nous lancions à sa poursuite, prenant soin de passer au grand galop de nos chevaux au milieu de leurs mehara, qui aussitôt se cabraient, tremblaient de tous leurs membres, ou s'enfuyaient à toutes jambes dans toutes les directions. Nous laissions l'ordre se rétablir, et riant sous cape, nous reprenions un instant après notre course folle, qui jetait la terreur parmi leurs montures.

Ils finirent par s'adresser au colonel, et le prièrent d'empêcher que les chevaux ne se rapprochassent de leurs mehara; bien entendu, leur requête fut agréée avec force excuses; nous avions voulu seulement leur faire comprendre la supériorité que nos chevaux nous assuraient, et il nous suffisait que la leçon eût profité.

Nous passâmes à Tibabiti la journée du 14, et levâmes le camp le lendemain matin, nous dirigeant vers le lac Menghough.

C'est aux environs de Tibabiti que la vallée des Ighargharen semble prendre fin; au delà, comme faisant suite à l'oued Igharghar, s'étend le lit tortueux de l'oued Tidjoudjelt, qui se dirige vers le sud-est, entre la montagne et la dune.

La caravane, laissant à sa gauche l'oued, qui serpente entre des berges surmontées d'une haute et épaisse végétation, au milieu de laquelle il disparaît, suivit au sommet du plateau les contours de la vallée. Le fleuve avait coulé peu de temps auparavant, et de place en place, dans les dépressions de son lit, séjournait encore un peu d'eau.

Cette première étape dans la vallée de l'oued Tidjoud-

R'dir de Tibabiti.

jelt nous fit voir le piç de Tigaratin, qui se dresse à l'horizon derrière les contreforts de la montagne, et présente l'aspect d'une immense table ronde supportée par un pied tronc-conique; puis, une haute colline arrondie en forme de mamelon appelée Tanelagh.

Chemin faisant, nous franchissons divers caps poussés en travers du cours de l'oued, tantôt par la dune qui borde notre gauche, tantôt par la montagne qui court de l'autre côté du fleuve; à l'entrée d'un des cols par lesquels nous pénétrons à travers ces caps, nous rencontrons les traces d'un campement abandonné, où se trouvent encore plusieurs de ces lits de branchages élevés à quelque distance du sol, que les indigènes ont l'habitude de construire, lorsqu'ils campent dans ces parages, pour éviter la morsure des vipères, extraordinairement nombreuses dans la dune. Ce campement est précisément celui de la famille d'Abdelhakem, avec laquelle Sghir, notre compagnon, y a passé l'hiver précédent. Plus loin, dans un de ces caps pierreux qui se détachent des contreforts de l'oued, nous passons près d'un cimetière, non loin duquel une petite enceinte circulaire de pierres marque l'endroit où le vieil Hadj-Ikhenoukhen fit un jour, avec son mehari, une chute grave.

Enfin, au sortir d'un défilé ouvert dans un de ces monticules rocheux, nous entrons dans la prairie de Tehentlemoun, où nous nous arrêtons.

Cette prairie, toute couverte de plantes fourragères, de tamarins et de gommiers en pleine vigueur, est une immense daya, produite par l'élargissement subit du lit de

l'oued Tidjoudjelt et l'abaissement des berges du thalweg, qui cependant reste encore assez clairement dessiné.

Chemin faisant, je m'étais engagé seul dans le fond



Type de Touareg.

du lit du fleuve, pour en lever le tracé, et je suivais lentement une sorte de ravin très étroit bordé de part et d'autre par un bois assez touffu, quand tout à coup j'entendis derrière moi un bruit confus, et me trouvai

subitement entouré d'un troupeau de gazelles qui se pressaient les unes contre les autres, jusque sur la croupe de mon cheval. Ces animaux, à l'approche du convoi qui s'avançait plus haut dans la plaine, s'étaient enfuis épouvantés sous le feuillage du petit bois qui bordait le talus du ravin, et, emportés par leur élan, étaient venus se précipiter dans le chemin creux que je suivais, à l'endroit même où je me trouvais, leur barrant le chemin.

Les plus proches cherchèrent à reculer, mais poussés eux-mêmes par les derniers arrivants, ils ne pouvaient faire un pas dans un sens ni dans l'autre; je saisis les deux révolvers que je portais à ma ceinture, et me mis en devoir d'en abattre quelques-uns, dont la chair excellente devait être bien accueillie par notre cuisinier ; mais de mes douze cartouches, dix ratèrent, et je ne pus abattre que deux gazelles parmi le troupeau que j'avais en quelque sorte sous la main.

Chaque jour, j'avais pris soin de faire nettoyer mes armes qui s'emplissaient de sable au bout de quelques heures, mais sans croire nécessaire de faire changer les cartouches, qui, peu à peu, par l'effet des différentes influences atmosphériques, s'étaient avariées.

La leçon me profita, et profita également à mes compagnons; dès lors, nous prîmes soin de changer fréquemment la charge de nos armes. L'accident qui m'était survenu nous rendit prudents, et nous prîmes nos précautions pour qu'il ne nous arrivât pas devant les Touareg ce qui m'était arrivé en présence d'un troupeau de gazelles.

C'est au milieu de la prairie que la caravane reprit sa route le lendemain, 16 avril. Peu à peu, les berges de l'oued se relèvent, et marquent très visiblement les détours du fleuve. L'eau se rencontre fréquemment dans des r'dirs peu profonds, mais nombreux, qui rendent à peu près inutiles, du moins en ce moment, les deux puits creusés dans ces parages ; ces deux puits sont d'ailleurs comblés, mais faciles à réparer, et pourraient encore rendre des services, si les bas-fonds de l'oued venaient à se dessécher.

Vers neuf heures, le convoi s'engagea sur un contrefort rocheux couvert de larges pierres plates, au sommet duquel un monument de forme singulière attira notre attention.

Ce monument, fait de pierres détachées du roc et disposées à terre de manière à former une sorte de maçonnerie peu élevée, consiste en une double muraille de 60 mètres de longueur disposée en un angle aigu au sommet duquel, par une large ouverture ménagée entre les deux murailles, on pénètre dans une enceinte circulaire, de 10 mètres de diamètre. Au milieu de cette enceinte circulaire, vis-à-vis de l'ouverture, se trouve une petite enceinte rectangulaire, de 2 mètres de côté sur 4 mètres, offrant l'apparence d'une margelle de puits.

L'origine attribuée à cette construction par les indigènes est aussi bizarre que sa forme même, et, détail assez rare, ne se lie à aucun souvenir religieux.

Au dire des Touareg le pays que nous traversons aurait été jadis habité par une race de géants, et le

monument qui a été érigé en cet endroit conserve le souvenir des proportions de l'un de ces monstres, qui s'y serait assis. Le parallélogramme disposé au milieu de la circonférence dessine l'endroit ou reposait son siège ; les deux murailles qui s'écartent en face du parallélogramme couvrent le terrain sur lequel s'allongeaient ses jambes.

Un peu plus loin, à travers une véritable forêt de tamaris, nous passâmes du lit de l'oued dans la dune voisine, et vers midi apparut à nos yeux une nappe d'eau claire et brillante, enfermée dans une sorte de cirque entouré de hautes dunes, que contourne le thalweg du fleuve. C'était le lac Menghough.

Ce spectacle mit tout le monde en joie ; nos Chambaa surtout ne modéraient pas les marques de leur admiration, et répétaient sans cesse d'un ton grave et pénétré : « Que d'eau ! que d'eau ! » Et, en vérité, par un de ces effets de mirage si fréquents dans cette région, il semblait que nous eussions devant nous une véritable mer, s'étendant à perte de vue, jusqu'au fond de l'horizon, tandis que, sur les bords, des arbres gigantesques l'entouraient d'une épaisse ceinture de feuillage.

Peu à peu l'enchantement disparut et fit place à la réalité ; telle qu'elle était, elle offrait encore à des voyageurs étroitement rationnés comme nous n'avions cessé de l'être depuis six semaines, des jouissances précieuses et un spectacle aussi nouveau que séduisant.

Le lac Menghough, s'étend du nord-ouest au sud-est, sur une longueur d'un kilomètre environ, et sa largeur moyenne est d'une centaine de mètres ;

il est encaissé dans une sorte de cuvette formée de hautes dunes couvertes de végétation, au milieu des



Je fus chargé d'opérer le sondage du lac Menghough.

quelles s'agitent d'innombrables oiseaux aquatiques.

Vers l'ouest, s'ouvre une petite crique, qui sert de

déversoir au lac et lui permet d'envoyer le trop plein de ses eaux dans le lit de l'oued Tidjoudjelt, lorsque des pluies abondantes ont élevé son niveau. Près de cette ouverture s'est formé un îlot, qu'une robuste et verdoyante végétation a aussitôt envahi, et qui sert de refuge à des bandes de hérons et de pigeons.

Je fus chargé par le colonel Flatters d'opérer le sondage du lac ; j'essayai d'abord de fabriquer un radeau à l'aide des arbres du voisinage ; mais la densité de leur bois se trouva supérieure à celle de l'eau du lac ; je parvins néanmoins à l'alléger au moyen de quelques tonnelets vides, et je commençai un voyage de circumnavigation autour du lac, que l'insuffisance de mes talents nautiques rendit fertile en incidents comiques. Après plusieurs efforts impuissants pour diriger mon embarcation, je pris le parti de me mettre à la nage, et de la remorquer ; quand j'étais arrivé au point où je me proposais de jeter la sonde, je remontais sur mon radeau et procédais à l'opération ; puis je me remettais à l'eau, et transportais mes appareils sur un autre point. J'eus ainsi l'occasion de reconnaître que la température du lac était relativement peu élevée, surtout vers le centre, où doivent se trouver les sources qui alimentent le lac (1).

(1) Nous n'eûmes garde de laisser échapper l'occasion qui nous était offerte de prendre des bains. Nos Chambaa, qui n'avaient jamais vu l'eau que dans le fond de leurs puits ou dans le creux de leurs mains, ignoraient absolument qu'on pût s'en servir pour cet usage. D'ailleurs, un proverbe prévoyant leur affirme que tout puits dans lequel un homme se baignerait se tarirait bientôt ; sans cette prudente précaution de la sagesse des nations, il faudrait renoncer à voyager dans

Sa profondeur se trouva être de quatre mètres en moyenne (1).

Nous pêchâmes ce jour-là d'énormes poissons, qui varièrent avantageusement le menu de notre dîner ; détail assez curieux, ceux que nous prîmes appartenaient tous aux espèces qui se rencontrent dans les eaux du Nil ou celles du Niger (2).

Le lendemain, nous reçûmes la visite de femmes touareg, qui vinrent voir notre camp et chercher quelques menus cadeaux.

L'une d'elles nous donna le spectacle d'une fantasia singulière.

Assise dans une sorte de palanquin disposé sur le

le désert, si l'on était exposé à boire de l'eau dans laquelle les nomades se seraient baignés.

Les Touareg s'écartent instinctivement du voisinage de l'eau ; ils s'étonnent de nous voir installer notre camp sur les bords mêmes du lac, et s'en éloignent autant que possible. Cela tient à ce que, fréquentant d'ordinaire des régions d'un caractère soudanien, ils connaissent et redoutent les fièvres palustres, tandis que les Bédouins les ignorent.

(1) La cote de quatre mètres au-dessous du niveau du lac se trouve au fond d'une sorte d'entonnoir qui s'élargit très vite, et le reste du lac n'est guère profond que de un mètre et demi à deux mètres.

Dans les années de grande sécheresse, le niveau actuel doit baisser de trois mètres environ, et l'entonnoir doit être alors très comparable à celui d'Aïn Taïba ; au contraire, dans les années pluvieuses, le niveau peut s'élever de deux ou trois mètres, et alors le lac déverse son trop-plein dans la plaine voisine.

(2) Nous avions apporté avec nous quelques hameçons de forte taille ; mais aucun d'eux n'était assez puissant pour une semblable pêche. Le maréchal-ferrant nous en forgea en réunissant trois clous de caisses à biscuit ; ces hameçons-là furent seuls assez forts pour nous permettre d'enlever les énormes poissons du lac.

dos de son mehari, et entourée d'une quantité de petits miroirs suspendus au palanquin, elle exécutait sur sa rebaza les airs du pays, tandis que le mehari en suivait la cadence en dansant sur place avec une exactitude surprenante (1).

(1) Le Targui dirige son mehari par la pression de ses doigts de pieds sur le cou de l'animal. Assis sur la selle, le dos appuyé au troussequin, les jambes croisées autour d'une sorte de pommeau en forme de croix, il agit avec ses pieds nus sur le cou de l'animal, qui, dressé dès son jeune âge à cette manœuvre, et doué d'une très grande sensibilité nerveuse, obéit à leur pression avec une précision admirable; ce qui permet au cavalier de garder l'usage de ses deux mains, pour manier sa longue lance ou son formidable sabre, sans être gêné dans ses mouvements par le soin de diriger sa monture. Aussi, dans le combat, l'effort du Targui consiste-t-il toujours à couper les pieds de son ennemi, et c'est toujours vers cette partie du corps qu'il dirige ses coups.

La corde passée dans le nez de l'animal ne sert pas, comme on le croit communément, à le conduire, mais seulement à le faire coucher ou à le relever; souvent même on n'a, pour le contraindre à s'agenouiller, qu'à le frapper légèrement du plat du sabre au genou droit.

C'est par la pression de ses pieds que la femme targuie dont nous avons parlé faisait danser son mehari, tout en jouant de la mandoline. Il est probable que cette femme devait jouir d'une grande réputation et comme écuyère et comme musicienne, car ce ne pouvait être à cause de sa beauté que ses compatriotes nous l'avaient envoyée; elle était d'une laideur affreuse et d'une saleté repoussante.

Tous les Touareg qui nous accompagnaient, étaient, d'ailleurs, sous ce rapport, dignes de leur échantillon féminin; pour se présenter devant nous avec tous leurs avantages, ils avaient revêtu des gantouras teintes d'une façon assez primitive par l'indigo du Soudan; la pluie qui était tombée depuis quelques jours avait déteint l'étoffe, qui avait peint en bleu le corps et le visage de nos Touareg. Or, un Targui ne se lave jamais, par principe, et cette singulière teinture n'a dû disparaître qu'avec le temps.

Nous étions venus camper sur les bords du lac pour y attendre la réponse d'Hadj-Ikhenoukhen, le principal chef des Azdjer, aux lettres que lui avaient écrites le colonel. Nous y séjournâmes cinq jours dans l'espoir de voir arriver enfin un message qui nous permît de continuer notre route vers Rhât. Car, il ne fallait plus nous le dissimuler, tant que nous n'aurions pas reçu du vieux marabout l'autorisation de continuer notre voyage, nous ne pouvions songer à aller plus loin.

Hadj-Ikhenoukhen est, en effet, le seul véritable chef des tribus Azdjer; seul il jouit d'une influence sérieuse et incontestée; presque centenaire, il joint à l'autorité de l'âge celle du caractère sacré que la crédulité des indigènes attache à la personne des marabouts. C'est par son intermédiaire que les tribus touareg reçoivent le mot d'ordre du gouvernement turc, transmis directement à Ikhenoukhen par les représentants du commandeur des croyants à Tripoli; c'est grâce à lui et avec sa complicité, que la garnison turque dont la présence à Rhât venait de nous être révélée avait pu s'installer paisiblement, sans résistance et sans bruit; et c'est encore grâce à lui que la marche de la mission se trouvait ainsi arrêtée par les difficultés que nous avons exposées plus haut.

Pourquoi ne répondait-il pas? D'où venait son hésitation? Quelle était la cause de ses retards? Hadj-Ikhenoukhen obéissait évidemment à d'autres préoccupations que les chefs inférieurs auxquels jusqu'alors nous avions eu affaire; sans doute, il avait cru devoir soumettre aux agents du gouvernement turc à Tripoli

les communications du chef de la mission ; ceux-ci en refèreraient à leur souverain, qui peut-être lui-même aurait à prendre l'avis d'une nation amie ; tout cela pouvait durer indéfiniment et se conclure par un refus pur et simple de consentir à notre passage.

Fallait-il payer d'audace, et, sans attendre davantage une réponse qui n'eût pas tant tardé, si elle eût dû être favorable, passer outre et continuer notre route ? Si nous eussions été organisés militairement (1), si, au lieu de nos sokhrars chambaa, nous eussions eu pour diriger la caravane des chameliers-soldats, comme ceux de la Smala de Laghouat ; si, en un mot, nous eussions été en état de mettre en ligne, en cas de besoin, deux cents hommes habitués au maniement des armes, disciplinés, parfaitement sûrs ; si, d'autre part, les instructions ministérielles eussent autorisé le colonel Flatters à prendre telle attitude que les circonstances exigeraient, et à renoncer, si la nécessité le commandait, à poursuivre par les voies pacifiques l'accomplissement de son entreprise, peut-être eût-ce été, en effet, la voie la plus sage, la plus prudente et la plus utile à la fois. Mais, dans les conditions où nous nous trouvions, il était impossible de s'arrêter à ce parti. Chaque jour amenait aux environs du camp de nouvelles tribus qui s'installaient à quelque distance de nous, moins pour nous

(1) Nous avions emporté cent fusils Gras, espérant pouvoir former parmi nos Chambaa une troupe assez disciplinée pour en être armée sans danger ; il fallut renoncer à cette espérance ; les fusils furent enveloppés dans des tellys et ne quittèrent plus le dos des chameaux qui les portaient.

faire honneur que pour nous surveiller, et tirer de nous quelque présent. Leur langage exprimait toujours les meilleures dispositions; à les entendre, le pays nous était ouvert, et nous ne recevrions que le meilleur accueil, partout où il nous plairait de nous rendre; mais à ces assurances amicales s'ajoutaient toujours l'expression de réserves formelles, en ce qui concernait la décision d'Ikhenoukhen, qu'on nous représentait maintenant comme le seul souverain et maître du pays, et, en outre, des demandes de cadeaux incessantes.

Nous commencions à voir distinctement les véritables intentions dans lesquelles les Azdjer nous avaient engagés à pénétrer sur leur territoire, et attirés dans la direction de Rhât. Il s'agissait pour eux d'accaparer à leur profit, au détriment des Hoggar, leurs voisins et leurs rivaux, une proie qu'ils savaient riche et qu'ils espéraient trouver facile. Les récits des Chambaa, et diverses circonstances qui les avaient frappés pendant leur séjour parmi nous et depuis qu'ils étaient entrés en relations avec la mission, les avaient apparemment détournés de l'idée de nous enlever de vive force; mais ils n'avaient pas renoncé au désir de nous dépouiller de tout ce que nous avions apporté, et ce qu'ils n'osaient nous prendre d'un coup, et de haute lutte, ils espéraient bien nous contraindre à le leur abandonner peu à peu. Dès qu'ils furent réunis en force dans le voisinage du lac, cernant en quelque sorte notre camp, ils se sentirent maîtres de la situation, et ce sentiment perçait à chaque instant dans leur langage et leur attitude, quelque soin qu'ils prissent

de réitérer à chaque occasion leurs protestations d'amitié. Leurs exigences devenaient telles que nous en étions réduits à tenir nos cantines presque continuellement closes, et à cacher tout objet de quelque valeur que nous pouvions vouloir conserver. Combien de fois ai-je vu pénétrer dans ma tente, la lance à la main, un de ces bandits, en quête de butin ? Il jetait les yeux autour de lui, et me demandait le premier objet qui, pour un motif quelconque, avait eu le déplorable privilège d'exciter sa cupidité ; et il fallait voir de quel ton impérieux, de quel air d'autorité il formulait sa requête ; il semblait qu'il fît violence à son caractère en consentant à demander ce qu'il considérait comme son dû, son bien, sa proie, et certainement la contrainte qu'il s'imposait pour n'employer ni la menace ni la force était égale à celle que je m'imposais à moi-même pour résister à la tentation de lui faire payer cher son insolence.

Dans la situation critique où nous nous trouvions, obligés de faire bon visage à ces hôtes incommodes, qui n'attendaient qu'une occasion pour devenir des ennemis déclarés, nous ne pouvions que subir leurs exigences, et nous laisser exploiter par ces maraudeurs voraces qui vivaient à nos dépens, et dont le nombre grandissait sans cesse, jusqu'à ce qu'une circonstance décisive nous permît de continuer notre marche en avant, ou nous obligeât à revenir sur nos pas ; car, d'espérer trouver un accueil plus loyal de la part des Hoggar, il n'y fallait pas songer. Entrer maintenant en pourparlers avec Ahitaghen, tâcher de négocier avec

lui le passage sur son territoire, après avoir échoué dans nos premiers desseins, était devenu à peu près impossible, et ne pouvait avoir d'autre résultat que de nous contraindre à de nouveaux sacrifices, que l'état actuel de nos ressources ne nous permettait plus de faire. En nous voyant pénétrer sur son domaine par le pays des Azdjer, Ahitaghen comprendrait trop aisément les motifs qui nous obligeaient à nous adresser à lui, il abuserait sans scrupule de la nécessité qui nous y forcerait, et nous aurions définitivement rompu avec les Touareg Azdjer, sans utilité et sans résultat.

Dix des Ifoghas qui nous avaient accompagnés au lac Menghough, et s'étaient engagés à nous servir de guides, étaient partis sous prétexte d'aller chercher dans leurs campements les vivres dont ils auraient besoin pendant la campagne; ils ne revenaient pas et ne donnaient pas signe de vie; une vive inquiétude se manifestait parmi nos Chambaa, qui commençaient à dire très haut que tout était perdu, et que nous allions devenir la proie des Touareg, et, dans l'attente d'une catastrophe, cherchaient déjà, en politiques habiles mais peu scrupuleux, à faire alliance avec nos futurs vainqueurs. Je ne puis affirmer qu'ils en étaient arrivés à traiter de leur trahison, et à marchander le prix de leur défection; mais il est certain qu'ils prenaient leurs précautions pour être appelés au partage de nos dépouilles. Peu à peu, des soffs s'étaient formés parmi eux, on parlait bas, on semblait s'organiser en vue d'un événement prochain; chaque jour, les sokhrars chambaa, sous un prétexte quelconque, portaient leurs



Nos sokhrars font la provision d'eau au lac Menghough.

campements un peu plus loin de nos tentes, tandis que les quelques Beni-Tour qui nous avaient suivis s'étaient insensiblement rapprochés, comme pour veiller sur nous.

Tous ces symptômes étaient trop graves pour passer inaperçus, et nécessitaient une action rapide et énergique.

Le colonel Flatters le comprit, et, tout à coup, donna l'ordre de recharger les chameaux et de se mettre en route. Nous prîmes la route du sud, contournant le lac Menghough pour redescendre de l'autre côté dans la plaine; mais à peine avions-nous parcouru cinq cents mètres, que nous nous trouvâmes en présence d'une centaine de Touareg, rangés en bataille, la lance en arrêt, et paraissant résolus à nous disputer le passage. Les Touareg s'étaient organisés, avaient élu des chefs, et semblaient disposés à accepter le combat.

Il fallut nous arrêter et dresser de nouveau notre camp.

M. Le Chatelier, envoyé en parlementaire auprès des Azdjer, revint accompagné des chefs que ceux-ci s'étaient choisis; ces chefs déclarèrent au colonel, de la manière la plus formelle, que, tant que Hadj-Ikhenoukhen ne nous aurait pas autorisés à marcher en avant, ils s'opposeraient à notre départ.

C'était clair, précis, formel; la situation se dessinait aussi nettement que possible : les Touareg nous considéraient comme leurs prisonniers.

On s'étonnera, sans doute, que cent Touareg à peine se soient crus assez forts pour prendre tout à coup

cette attitude hostile qu'ils avaient jusque-là soigneusement cherché à dissimuler. Ce phénomène tenait à plusieurs causes.

Tout d'abord, rien n'est plus malaisé que de savoir dans ces régions à combien d'ennemis on a réellement affaire ; ceux qu'on voit sont bien moins nombreux que ceux qu'on ne voit pas. Les Touareg ne connaissent pas les distances : pour leurs mehara, cinquante, cent kilomètres ne sont rien ; et au premier signal, tous les Azdjer compris dans un rayon de vingt ou trente lieues pouvaient, en quelques heures, nous tomber sur le dos; nous le vîmes bien, les jours suivants, quand nous reprîmes la route de l'Algérie; plus de six cents hommes étaient échelonnés le long de notre chemin, n'attendant qu'un ordre pour se rallier et se jeter sur nous.

D'autre part, ainsi que nous l'avons dit plus haut, Touareg et Chambaa avaient fraternisé, et peut-être l'ennemi était-il en droit de compter, au moment de l'attaque, sur la défection d'une partie de nos sokhrars ; la trahison leur est familière, et le moral de nos hommes était trop atteint pour qu'ils ne prêtassent pas l'oreille aux propositions qui avaient dû leur être faites.

Enfin, le moment était décisif : il fallait ou nous laisser passer, ou livrer bataille.

De toute manière, quoi qu'il pût arriver, nous devions être fixés d'une manière positive sur les véritables intentions des Touareg, et le sort qu'ils nous réservaient. C'était là ce qu'avait voulu le colonel, en faisant mine de reprendre la route ; sa démarche avait

réussi, et nous savions désormais à quoi nous en tenir.

Le colonel Flatters entra immédiatement en pourparlers avec les chefs ennemis, et entama avec eux une série de conférences qui durèrent quarante-huit heures, pendant lesquelles il ne prit aucun repos.

A l'issue de ces conférences, il réunit en conseil de guerre tous les membres de la mission, et leur fit, avec la plus grande simplicité, l'exposé de la situation.

Il était impossible de songer à passer de vive force ; la mission n'était pas organisée de manière à pouvoir s'exposer à travers le pays, sans le consentement de ses habitants ; d'autre part, nos ressources s'épuisaient, et, en prolongeant davantage notre séjour près du lac Menghough, nous ne pouvions qu'aggraver notre position; outre que le nombre des ennemis grandissait à chaque instant, de jour en jour aussi les chances de trahison devenaient plus redoutables; Hadj-Ikhenoukhen se jouait de nous, ou bien attendait lui-même des instructions qui ne pouvaient lui parvenir avant un mois au moins. Enfin, tout semblait indiquer que nous allions être attaqués, et nous n'étions pas en mesure d'accepter la bataille. Il fallait donc partir, revenir sur nos pas, et aller nous ravitailler, soit à Ouargla, soit en tout autre lieu du territoire algérien, avant de songer à pousser plus loin notre entreprise.

Quand il eut fini de parler, chacun de nous à son tour formula son avis, et, à l'unanimité, il fut décidé que le lendemain, dès l'aube, le convoi se remettrait en marche et se dirigerait par Ouargla vers Laghouat, pour se ravitailler; de plus, le colonel écrirait à Ahi-

taghen, chef des Hoggar, pour lui demander si, le cas échéant, il consentirait à nous ouvrir le passage sur son territoire, lorsque la mission reprendrait ses travaux.

En somme, il fallait battre en retraite, et renoncer, au moins pour le moment, à poursuivre notre entreprise. En sortant du conseil, nous pleurions des larmes de rage.

Nous nous occupons des préparatifs de départ, nos sokhrars réparent les bâts des chameaux et remplissent nos barils et nos guerbas de la provision d'eau nécessaire à la route.

Ceci se passait le mardi, 20 avril.

Pendant la nuit, comme j'étais chargé de la garde du camp, je vis venir à moi le colonel.

— Êtes-vous sûr, me dit-il, de vos hommes du bataillon d'Afrique ?

— Oui, lui répondis-je, ils feront ce qui leur sera commandé.

— Eh bien, demain, avant le jour, vous ferez charger les chameaux, et le convoi se mettra en route sans bruit pour sortir des dunes et gagner la plaine ; que tout se fasse aussi rapidement et aussi silencieusement que possible. Le capitaine Masson, vous et vos hommes, formerez l'arrière-garde ; si les Touareg veulent nous poursuivre, vous vous arrêterez à l'entrée du défilé, et vous y tiendrez coûte que coûte jusqu'à ce que le convoi soit en sûreté. Faites-vous tuer au besoin jusqu'au dernier, pourvu que le convoi passe.

Vers quatre heures du matin, j'allai réveiller le capi-

taine Masson, et bientôt après les chameaux étaient chargés et commençaient à descendre les contreforts de la dune. Nous restâmes au poste qui nous avait été assigné jusqu'à ce que le dernier chameau eût été prendre son rang dans la plaine, et, quand le jour parut, nous eûmes la satisfaction de voir la caravane s'éloigner dans les prairies de l'oued Tidjoudjelt.

A leur réveil, les Touareg n'apercevant plus le camp, commencèrent à s'agiter en désordre, comme des hommes surpris à l'improviste ; ils couraient de l'un à l'autre, s'interrogeant, semblant attendre un mot d'ordre qu'ils étaient étonnés de ne pas recevoir ; ils cherchaient leurs chefs, qui étaient devenus introuvables, et paraissaient étonnés de ne voir aucun d'eux venir se mettre à leur tête. C'est à la confusion qui régna tout d'abord parmi eux, que nous dûmes de n'être pas attaqués, et de pouvoir rejoindre le convoi sans coup férir.

Pendant les conférences qu'il avait eues la veille avec les chefs Azdjer, le colonel, devinant bien à leurs propos qu'une attaque de leur part était inévitable et imminente, et désespérant d'obtenir leur concours, s'était décidé à acheter leur neutralité ; c'est pour cela que, le lendemain matin, quand les Touareg, en voyant filer la caravane, s'étonnèrent de ne pas recevoir l'ordre de nous barrer le chemin, et cherchèrent tout autour d'eux ceux qui devaient leur donner le signal de l'attaque, ceux-ci ne se trouvèrent plus ; ils avaient profité de la nuit pour s'éloigner, emportant dans le désert le prix de leur trahison.

VII

LE RETOUR — DU LAC MENGHOUGH A LAGHOUAT — LE MZAB

Les Touareg avaient laissé échapper l'occasion qui s'était offerte de nous livrer bataille. Nous marchions maintenant le long de l'oued Tidjoudjelt, dans une vaste plaine où nos armes nous assuraient une supériorité incontestable. Ils firent, comme on dit, contre mauvaise fortune bon cœur, et semblèrent prendre leur parti du renversement de leurs projets.

Abdelhakem et six hommes de différentes tribus nous rejoignirent et vinrent faire route avec nous, les autres s'éloignèrent peu à peu, par petits groupes, un peu penauds, non sans être venus nous faire leurs adieux. Ils comprenaient très bien que nous avions fort mauvaise opinion de leur loyauté, et que notre retraite était la conséquence des défiances que leur cupidité insatiable et leur mauvaise foi nous avaient inspirées, et ils expri-



Un Touareg sur son Mehari.

maient hypocritement leur regret de nous voir partir sous une impression défavorable ; chacun d'eux déplorait que l'avidité excessive de ses compatriotes nous eût réduits à la nécessité d'aller si tôt chercher en Algérie de nouvelles ressources, et protestait de son désintéressement personnel ; mais nous étions édifiés sur la valeur de ces protestations : c'était de ces désintéressements particuliers qu'était faite la rapacité universelle à laquelle nous avions été en proie, et de ces sympathies individuelles qu'était composée l'hostilité à peine dissimulée devant laquelle nous avions dû interrompre notre voyage. On devine facilement avec quelle froideur ces démonstrations étaient accueillies par les membres de la mission, qui avaient sur le cœur tant de griefs légitimes contre les Touareg, et ne leurs pardonnaient pas leur conduite déloyale et leurs projets avortés (1). Nous savions maintenant ce que valaient leurs paroles, et nous ne nous laissions pas endormir dans une sécurité que nous avions le droit de croire trompeuse.

C'est ainsi que peu à peu nous avions invité la troupe qui nous suivait à prendre congé de nous, et à nous épargner l'honneur qu'elle voulait nous faire en nous escortant ainsi ; la plus grande vigilance présidait à la garde du camp, et ordre avait été donné à nos hommes de s'écarter le moins possible du convoi.

(1) Voyant qu'ils n'avaient plus de cadeaux à attendre de nous, ils nous vendirent, avant de nous quitter, leur propre défroque ; c'est alors que quelques-uns des membres de la mission ont pu se procurer des sabres, des lances, des boucliers, des poignards, des bracelets, etc.

Cependant, je ne pus résister au plaisir de forcer un couple d'onagres que nous rencontrâmes dans l'oued Tidjoudjelt. Cette course fit une heureuse diversion aux tristes préoccupations qui m'assiégeaient, et je me livrai avec ardeur à l'entraînement d'une chasse aussi rare (1).

Je n'ai pas l'intention de décrire jour par jour, les nombreuses étapes qu'il nous fallut faire pour revenir sur nos pas. Outre que, suivant presqu'invariablement la route par laquelle nous étions venus, nous ne rencontrâmes que des lieux décrits dans les premières parties de ce récit, le retour ne fut signalé que de peu d'incidents notables.

Partis du lac Menghough le 21 avril, nous suivîmes d'abord le thalweg de l'oued Tidjoudjeld, puis nous pénétrâmes dans l'oued Samon, et vînmes camper, le 25, près du puits d'Aïn el Hadjadj, et le 26, à Tebalbalet.

Le jour de notre arrivée à Tebalbalet, un terrible ouragan soufflant de l'ouest commença à nous assaillir vers neuf heures du matin, et se prolongea jusqu'à la nuit avec une telle force, que les chevaux et les chameaux, aveuglés par une pluie de sable, pouvaient à peine

(1) L'onagre n'est pas sauvage ; les musulmans professent un grand dégoût pour sa chair impure, et les Touareg ne le chassent pas.

Nous tuâmes d'un coup de fusil un de ces animaux, et il nous fut impossible soit d'en faire couper un quartier pour notre dîner, soit même de le faire transporter au camp.

L'allure des onagres est lente, et nous les forcions aisément au petit galop de chasse ; le capitaine Bernard et moi en suivîmes un longtemps de fort près à cette allure, dans l'espoir de le prendre vivant.

résister à la violence de la tempête, et que nous-mêmes parvenions difficilement à les diriger et à les maintenir dans la direction que le convoi devait suivre; arrivés auprès du puits, tous nous efforts pour établir le camp restèrent inutiles, et ce ne fut qu'à la nuit noire que nous pûmes enfin prendre quelque nourriture, et trouver le repos dont nous avions grand besoin.

Nous séjournâmes le lendemain à Tebalbalet; c'est là que nous reçumes les adieux de deux Touareg Aouelimminden qui nous avaient accompagnés depuis Ouargla en qualité de sokhrars. Ces deux hommes, faits prisonniers par les Chambaa dans une expédition malheureuse dirigée par leur tribu contre ces derniers, étaient, pour ce motif, détenus à Ouargla, quand la mission vint s'y organiser. Ils acceptèrent avec plaisir l'offre de nous suivre, et nous leur devons cette justice, qu'ils se distinguèrent de nos autres sokhrars, notamment des Chambaa, par leur exactitude, leur obéissance et leur fidélité.

De peur d'être victimes des habitudes de brigandage des Touareg Azdjer, ils avaient refusé de nous quitter pendant notre séjour aux bords du lac Menghoug, et ils avaient préfèré nous accompagner jusqu'à ce que les derniers de ceux qui nous avaient escortés fussent retournés dans leur campement, pour n'être point attaqués et pillés dans le voyage qu'ils allaient entreprendre pour rejoindre leur tribu (1).

(1) Ces Touareg étaient nos meilleurs sokhrars, travailleurs infatigables, les premiers et les derniers à la besogne, paisibles, obéissants et ne se plaignant jamais. Quand plus tard on organisera des

En leur rendant leur liberté, le colonel Flatters, en récompense de leurs services, leur fit cadeau d'un chameau pour porter leur mince bagage jusqu'aux campements de leur tribu. De leur côté, ils surent nous témoigner leur reconnaissance avec une simplicité digne, sous laquelle perçait une réelle et sincère émotion.

Chose singulière, ces deux hommes, dont nous avions éprouvé le dévouement, qui ne se séparaient de nous qu'avec des marques d'attachement non équivoques, avaient l'un envers l'autre des défiances poussées aux dernières limites. L'un d'eux ayant demandé au colonel de lui faire don d'un pistolet, l'autre intervint, et demanda en grâce que si l'arme était remise à son camarade, il fût, lui, chargé des munitions.

Il craignait de se trouver seul et désarmé dans le désert côte à côte avec son compatriote, qui, dans sa pensée, ne se fût pas fait scrupule de l'assassiner, pour le dépouiller de ses hardes et de son argent.

Le colonel fit droit à sa demande, et nous les vîmes s'éloigner, l'un portant le pistolet, l'autre la poudre et les balles.

caravanes dans le Sahara, par exemple pour relier par un service régulier In Salah et Timbouctou, c'est parmi ces Touareg qu'il faudra, autant que possible, chercher à recruter les sokhrars, et même les bachamars. Je crois qu'on les amènerait sans trop d'efforts à entrer à notre service ; ce serait pour eux un moyen d'existence qu'ils ne repousseraient pas longtemps.

Le plus grand défaut de nos deux sokhrars était une vanité immense ; gens de petite tente, ils cherchaient à se faire passer pour de grands personnages, et, dans ce but, s'affublaient d'ordinaire de turbans monstrueux, qu'ils s'empressaient d'ailleurs de faire disparaître quand nous nous rencontrions avec d'autres Touareg.

De Tebalbalet, nous nous dirigeâmes vers El Biodh par la voie la plus courte, sans passer par Temassinin, que nous n'avions plus d'intérêt à visiter de nouveau.

Franchissant le massif de dunes qui nous sépare de l'oued Igharghar, nous rentrons dans le gassi, fort large en cet endroit, et dont le sol pierreux est d'une nudité et d'une aridité désolantes. Après l'avoir suivi pendant deux jours, le convoi gravit les berges des contreforts rocheux qui enserrent le lit du fleuve, s'engage dans un fond raviné percé dans les déchirures du roc, et après une marche fatigante sur un des plateaux de hamada qui avoisinent la sebka, arrive le 2 mai à El Biodh.

Depuis quelques jours, la pluie était tombée presque constamment, peu abondante, mais assez cependant pour rafraichir l'atmosphère, et rendre moins dure que nous ne l'avions craint cette seconde traversée du gassi et des plateaux rocheux des environs d'El Biodh.

Pendant la première partie du voyage, nous n'avions pu reconnaître le cours de l'Igharghar, et c'est seulement d'après les renseignements recueillis de la bouche de nos guides, que la direction et les caractères généraux du gassi de Mokhanza nous étaient connus. D'après ces renseignements, l'examen géologique et topographique de l'oued senblait devoir être d'une importance considérable, au point de vue de l'établissement d'un chemin de fer transsaharien, et l'œuvre de la mission, interrompue déjà par les événements que nous avons racontés, eût été incomplète, dans les limites même où les circonstances nous avaient obligés à la restrein-

dre, si nous n'eûssions rapporté, sur la constitution physique et géographique du gassi de Mokhanza, des données exactes, résultant d'observations directes.

Mais au dire des indigènes, il n'existait qu'un puits, et encore peu abondant, dans toute l'étendue du gassi, et, dès lors, un convoi considérable, comme celui que nous traînions à notre suite, ne pouvait s'y aventurer sans courir à une mort certaine.

Il fut donc résolu que trois des membres de la mission, accompagnés d'un convoi léger et suffisamment pourvus d'eau et de vivres, chercheraient à gagner Ouargla par le gassi, tandis que le gros de la caravane y retournerait par les chemins déjà parcourus dans la dune. MM. Bernard, Roche et Béringer furent chargés de l'entreprise, dont la direction fut confiée au premier.

Nous passâmes auprès des puits d'El Biodh la journée du 3 mai, et, le lendemain, après avoir renouvelé notre provision d'eau, nous nous remîmes en route, pour regagner les gassis inférieurs que nous avions déjà parcourus, tandis que M. Bernard et ses compagnons allaient doubler les caps qui forment l'extrémité de la dune, à l'entrée de la sebka d'El Biodh, et pénétrer dans le gassi de Mokhanza.

Ils emmenaient avec eux sept hommes et onze chameaux, qui portaient de l'eau pour dix jours et des vivres pour quinze (1).

(1) On ne peut franchir le gassi de Mokhanza qu'à une allure très rapide; outre qu'il n'existe qu'un puits dans toute son étendue, la végétation y fait presqu'absolument défaut et ne fournit pas le fourrage nécessaire aux chameaux, tandis que dans les gassis



Arrivée d'un courrier de quatre mois.

Quant à nous, franchissant les gara qui bordent la sebka, nous nous engagions dans le gassi El Adham, puis dans le feidj El Beïda, où nous éprouvions de nouveau les mille souffrances que nous avions eu à subir dans ces régions, lors de notre premier passage; comme alors, le vent soufflait en tempête du matin au soir, soulevant sur son passage des tourbillons de sable brûlant.

Les souffrances que nous endurions nous paraissaient d'autant plus vives, que nos santés avaient été gravement ébranlées par les privations de toutes sortes auxquelles nous venions d'être soumis depuis deux mois; nourris presque continuellement de conserves, réduits à boire le plus souvent une eau saumâtre et malsaine, nous étions tous plus ou moins anémiés, et la dysenterie commençait à sévir parmi nous; le capitaine Masson et moi, qui jusqu'alors avions eu le bonheur d'échapper presqu'absolument aux influences pernicieuses du régime auquel nous étions condamnés, commencions à notre tour à en ressentir les atteintes, et ces dispositions morbides nous rendaient plus pénible encore que lors de notre premier passage, la traversée de cette région maudite.

Enfin, le 9 mai, nous atteignions Aïn Taïba, et le 17, nous venions camper de nouveau en face d'Ouargla, aux pieds de la citadelle de Bâ-Mendil.

secondaires, entre El Biodh et Aïn Taïba, la dune offre partout le drinn en abondance.

Aussi l'expédition légère qui fut chargée de reconnaître le gassi de Mokhanza n'emmena-t-elle que quelques mehara choisis parmi les meilleurs, avec lesquels elle était sûre de conserver constamment une allure deux fois plus rapide que celle du convoi.

Avant de quitter Aïn-Taïba, le colonel fit partir en avant un cavalier à mehari, pour annoncer notre retour à l'agha d'Ouargla, et le prier d'envoyer à notre rencontre une petite provision d'orge; car, si modeste que fût la ration à laquelle nos chevaux étaient réduits, notre provision tirait à sa fin, et dans l'état où se trouvaient les pauvres bêtes, s'il leur avait fallu passer un jour sans orge, je doute qu'elles eussent supporté ce jeûne.

A ce moment se place un incident qui faillit avoir une certaine gravité. Le caïd des Chambaa, trop vieux pour nous accompagner, avait fait partir son fils avec nous, en qualité d'homme d'escorte, cavalier à mehari; le caïd des Chambaa était, aux yeux de nos sokhrars, un personnage important, et son fils, en son absence, héritait d'une partie de son autorité.

Par malheur, celui-ci, aux trois quarts abruti par des excès de tout genre, n'était guère ni digne ni capable d'exercer cette autorité; et bien des fois même, sous l'influence de la fatigue, sa faible cervelle parut se détraquer complètement.

Or, il arriva qu'un jour, peu après notre passage à Aïn Taïba, tandis que nous marchions ensevelis sous une terrible tempête de sable, qui nous aveuglait et ne nous permettait pas de songer à nos voisins, le fils du caïd disparut; le soir, on l'attendit vainement au camp, et la nuit se passa sans qu'il fût de retour. Les vieux chefs chambaa, qui avaient allumé des feux toute la nuit pour le guider, inquiets de sa disparition, vinrent en faire part au colonel, qui immédiatement

lança à sa recherche plusieurs cavaliers à mehari; mais nous étions dans une région sans eau, où il était impossible de faire halte, et le convoi continua sa marche.

Enfin, le soir du second jour, nous fûmes rejoints par un de nos cavaliers qui nous annonça que le fugitif était retrouvé, après une recherche des plus pénibles ; le vent avait effacé la trace des pas de son mehari dans le sable, et un moment on avait désespéré de le rencontrer dans ces parages déserts.

Quand on le retrouva, il était temps; déjà l'hallucination de la soif commençait à le posséder; il avait mis pied à terre et marchait à l'aventure, traînant sa monture par la bride, et répondit, quand on l'aborda, qu'il suivait une déesse, dont il entendait la voix l'appeler dans un lieu enchanteur; quelques heures plus tard, ajouta le Chambi, c'en était fait de lui : on n'aurait plus trouvé que son cadavre.

Notre homme revint vers le soir, et peu à peu tous les cavaliers envoyés à sa recherche rejoignirent le camp; ils avaient parcouru pendant ces deux jours des espaces immenses, sans s'arrêter un moment, et succombaient à la fatigue; un Chambi déjà vieux se trouvait dans un tel état d'épuisement, qu'après avoir fait coucher son mehari, il lui fut impossible de quitter la selle, et il fallut l'enlever comme un enfant.

Cette journée devait être fertile en événements. Presqu'en même temps que nous, arrivait à notre camp un cavalier de l'agha d'Ouargla, chargé d'un volumineux courrier. Il y avait quatre mois que nous étions sans nouvelles des nôtres, et on peut juger de l'émotion avec

laquelle chacun se précipita sur les lettres qui lui étaient destinées; pendant ces quatre mois, où nous avions été privés de toute communication avec nos parents et nos amis, que s'était-il passé? Quels événements s'étaient accomplis en France? En un instant, le camp se trouva plongé dans le silence; tandis que les membres de la mission dévoraient avidement les lettres et les journaux qu'ils venaient de recevoir, les sokhrars eux-mêmes restaient devant eux, bouche béante, jetant sur eux des regards anxieux, ou pressaient de questions le messager de l'agha qui ne savait auquel entendre. Les chameaux, qu'on oubliait de décharger, et qui ne comprenaient rien à cette scène, commençaient à exprimer dans leur langage, leur impatience d'être débarrassés de leurs fardeaux et conduits au pâturage. En un instant, le sol est jonché de journaux, d'enveloppes de lettres, sans doute bien étonnés de se trouver là.

Enfin, on revient à la réalité: le camp se dresse; on se communique les nouvelles qu'on a reçues; le cours des idées s'est modifié, la conversation s'en ressent; on a retrouvé quelque chose de la patrie. Le soir, le dîner se passe avec une gaieté qu'il avait depuis longtemps perdue; de nos verres remplis d'eau saumâtre, nous portons un toast à la France, et quand vient l'heure du sommeil, nous avons presque oublié les Touareg, déjà loin derrière nous.

Le lendemain, nous nous remettons en route ragaillardis; nos chevaux, qui ont mangé de l'orge à satiété, partent d'un pas allègre, et semblent comme nous avoir hâte de rentrer dans la vie civilisée.

Le 17 mai, nous campions dans la sebka d'Ouargla (1).

Nous y trouvâmes MM. Bernard, Roche et Beringer, qui nous y attendaient depuis quatre jours.

Leur voyage s'était effectué sans encombre, et ils rapportaient de leur expédition un plan du gassi de Mokhanza, destiné à tenir une place considérable parmi les documents où sont renfermés les résultats des travaux de la mission Flatters.

Le colonel avait hâte de gagner Paris, pour y rendre compte des événements qui s'étaient accomplis, expliquer les faits qui avaient motivé son retour, exposer ses projets, et solliciter les nouveaux crédits qui allaient lui être nécessaires pour continuer son entreprise.

Dès le lendemain de notre arrivé à Ouargla, il prenait le chemin de Laghouat, nous laissant le soin de régler les comptes de nos sokhrars et de pourvoir à la garde de nos chameaux et de notre matériel (2).

Lorsqu'après les incidents qui avaient déterminé notre départ du lac Menghough, la nécessité de rentrer en Algérie pour nous y ravitailler avait été reconnue,

(1) Les fossés de la ville étaient à sec, et le temps régnait dans Ouargla.

Les habitants avaient dressé leurs tentes dans les environs, et l'agha s'était installé à Bâ-Mendil.

(2) On laissa à la garde du caïd de Negoussa ceux des chameaux qui parurent propres à faire partie de la caravane, lorsque la mission recommencerait ses travaux; une grande quantité de bagages, notamment les marchandises destinées à être échangées dans le Soudan, furent déposées dans la kasbah d'Ouargla.

la question s'était élevée de choisir à cet effet le point le plus favorable parmi les diverses stations de notre frontière algérienne, et Laghouat avait paru être celui de nos postes militaires qui devait présenter les plus grandes ressources ; il avait été décidé, en conséquence, que la prochaine expédition partirait non plus de Biskra, mais de Laghouat, où elle trouvrait plus de facilités pour s'organiser (1).

Après trois jours consacrés à payer tout notre monde, et à envoyer à Negoussa une partie de nos chameaux, qui devaient y demeurer sous la garde du cheik, nous quittâmes Ouargla, le 20 mai, avec le reste de la caravane, pour gagner Laghouat par le Mzab.

Nous avons raconté, au début de notre récit, que jadis, à une époque qu'il est difficile de déterminer avec quelque exactitude, un schisme religieux s'étant élevé parmi les tribus qui fréquentent les parages d'Ouargla, les dissidents, contraints de fuir, s'étaient réfugiés d'abord au sommet de la gara Krima, et avaient tenté de s'y installer; mais que, bientôt, leur retraite ayant été emportée d'assaut, ils durent s'enfuir dans le désert après un combat sanglant.

Ils s'arrêtèrent à quatre jours de marche, dans un massif de rocs d'aspect irrégulier, sillonné de ravins profonds, absolument aride et nu (2), au milieu du-

(1) Ouargla dépend du cercle de Laghouat; et Ouargla devant être également pour nous un centre d'organisation, il était naturel de fixer à Laghouat le lieu de notre ravitaillement, plutôt que de retourner à Biskra.

(2) Ce massif de rocs s'appelle la *sebka* du Mzab, c'est-à-dire *le filet*, le réseau du Mzab. Le mot sebka s'emploie ainsi pour dési-



Aqueduc traversant l'oued Mzab devant Melika.

quel ils s'établirent. Avec une énergie et une persévérance admirables, ils creusèrent des puits, bâtirent des villes et les entourèrent de murailles. Quand on voit la multitude des puits qu'ils ont fini par ouvrir presque à chaque pas, pour aller chercher la couche d'eau souterraine à 80 mètres du niveau du sol, les maisons nombreuses et solides qu'ils ont édifiées, les fortifications qu'ils ont élevées, non sans art, pour se mettre à l'abri d'un coup de main, on ne peut s'empêcher de rendre hommage aux efforts qu'il leur a fallu accomplir pour fonder un établissement sûr et durable, dans les conditions où les circonstances les avaient placés.

Dans un pays rocheux, privé d'eau, où ne se rencontre pas un pâturage, on se demande comment, au début de leur installation, ils purent venir à bout de subsister d'abord, et de créer ensuite les sept villes, aujourd'hui habitées par une population nombreuse et active, qui composent leur domaine.

Privés des ressources du sol, ne pouvant devenir ni cultivateurs ni bergers, les Mzabites sont devenus commerçants ; et peu à peu, ils ont accaparé le monopole du négoce dans la plus grande partie de nos possessions algériennes ; ce sont, en quelque sorte, les Auvergnats de l'Afrique. Comme ceux-ci, chassés de leur pays natal par la pauvreté même de son sol, ils partent dès que leurs forces le leur permettent, pour aller exercer de ville en ville mille petits commerces, vivant de priva-

gner les régions accidentées par des mouvements profonds du sol, qui ne présentent aucun système géographique nettement défini.

tions, supportant les mauvais traitements, les injures des Arabes, et gardant toujours au fond de leur cœur le souvenir de leur inhospitalière patrie.

Le plus souvent, arrivé à l'âge d'homme, le Mzabite se marie; puis, après quelques jours consacrés à ses amours, il part, laissant sa femme à la garde de ses parents. Il revient au bout de dix ou quinze ans, ayant amassé un petit pécule qui lui permet de nourrir sa famille, et commence alors seulement à prendre quelque repos.

Les Mzabites sont, de la part des Arabes cultivateurs



Les villes de Melika et Beni Isguen vues de Ghardaïa.

ou nomades, l'objet d'un mépris profond, inspiré à la fois et par leur prétendue hétérodoxie religieuse, et par les humbles industries auxquelles les condamne leur pauvreté; un proverbe bien connu considère le meurtre d'un Mzabite comme un acte encore plus agréable à Dieu, que celui d'un Roumi ou même d'un Juif.

Comme tous les sectaires persécutés, ils se distinguent des autres indigènes par la pureté de leurs mœurs et l'observation rigoureuse des prescriptions de leur foi; mais, à la différence des autres fanatiques, ils

pratiquent la tolérance ; à la vérité, cette tolérance ne va pas jusqu'à traiter avec respect la foi des Juifs, qui sont relégués dans un quartier particulier de la ville, chaque soir fermé de grilles et de portes ; et lorsqu'ils traversent ce quartier, ils ne se gênent pas pour fumer, cracher, et parler haut, ce qu'ils ne se permettraient pas de faire dans le reste de la ville ; mais du moins les Juifs sont-ils libres de vivre à leur guise, sans dangers et sans vexations, sous la sauvegarde des lois.

En dépit de l'accroissement considérable du chiffre de leur population, qui compte aujourd'hui près de trente mille âmes, l'isolement où les relègue la haine des indigènes, la pauvreté de leur sol, la tranquillité de leurs mœurs, en écartant toute crainte de voir les Mzabites devenir dangereux pour la sécurité de nos frontières algériennes, ont permis de leur laisser une autonomie grâce à laquelle la conquête pèse moins sur eux que sur tous les autres. C'est ainsi qu'ils constituent encore une sorte de république fédérative jouissant d'une indépendance presqu'absolue.

Chacune des sept villes du Mzab a son organisation municipale propre, ses lois, ses chefs élus ; au-dessus de ces autorités locales existe un conseil, une djemmaa, composée de représentants de chacune des villes confédérées, qui a charge des intérêts généraux de la République.

Ces institutions donnent à la vie politique des Mzabites une activité extraordinaire, et les élections à la djemmaa sont ordinairement signalées par l'explosion des rivalités les plus vives entre les divers partis ;

et comme leurs villes sont peu distantes les unes des autres, il n'est pas rare de les voir échanger des coups de fusil du haut de leurs murailles, fusillade assez inoffensive, du reste, et qui fait plus de bruit que de mal ; mais, les élections terminées, tout rentre aussitôt dans l'ordre.

Quand on sort du désert, et qu'on a pénétré dans le massif rocheux, aride et désolé du Mzab, sorte de labyrinthe de pierre, sans végétation et sans eau, où les chameaux eux-mêmes ne trouvent pas de quoi subsister et meurent en masse, il est impossible de rester indifférent à la vue des villes pittoresques qui apparaissent tout à coup, au détour d'un ravin, audacieusement perchées sur le sommet de quelque pic, ou étagées le long des pentes, jusqu'au fond de l'oued Mzab ou des vallons rocheux qui l'avoisinent.

C'est d'abord El Ateuf, petite ville de trois mille âmes, que nous rencontrons la première, et qui annonce sa présence par des plantations de palmiers soigneusement entretenues ; puis apparaît Bou Noura, fièrement campée au sommet d'une sorte de falaise escarpée, qui s'élève au bord de l'oued ; plus loin, un coude du ravin amène un changement de décor : Beni Isguen, la ville sainte de Mélika, avec ses jardins soigneusement divisés au pied des pentes abruptes de la gorge dans laquelle nous circulons, ses ponts, ses aqueducs, dont la blanche maçonnerie contraste vivement avec la masse sombre du roc ; dans une sorte de fissure du rocher, quelques groupes de palmiers protégeant de leur frais ombrage deux gracieuses koubas ; des moutons qui



Les trois villes de Melika, Bou Noura, Beni Isguen.

s'enfuient à notre approche, et plus loin, s'avançant à notre rencontre, une députation des notables de la ville : tout cela s'offre à nous tout à coup, brusquement, par un véritable changement à vue.

Quelques pas encore, et le spectacle se modifie; maintenant quatre villes nous entourent; un mouvement de la route nous révèle, entre Beni Isguen et Melika, la grande ville de Ghardaïa, la plus riche du Mzab; nous nous retournons, et, derrière nous, Bou Noura se présente sous un aspect nouveau; Beni Isguen apparaît de profil, et près de là se dessinent distinctement les hauts minarets de Melika ; les palmiers eux-mêmes se montrent sous un aspect nouveau, et achèvent la transformation du paysage ; à peine avons-nous bougé, et le tableau n'est déjà plus le même.

Des députations de toutes les villes viennent briguer l'honneur de nous recevoir; mais nous ne pouvons accepter toutes leurs invitations, et force nous est de donner la préférence à l'une d'elles; c'est Ghardaïa, la capitale, qui nous donnera l'hospitalité.

Nous promettons pourtant au cheik de Beni-Isguen d'aller visiter son ksar, dont il paraît très fier, et non sans raison.

Beni-Isguen, bâti en amphithéâtre sur une pente du ravin, est entouré d'une enceinte en maçonnerie de construction récente (lors de notre passage, on y travaillait encore); des tours solides flanquent la muraille, dont la construction est, d'ailleurs, dirigée suivant les règles de l'art, par un ancien entrepreneur du génie, originaire de la ville.

Après nous être réconfortés dans la maison du cheik, qui nous offre les dattes les plus succulentes de ses jardins et le lait délicieux de ses brebis, nous nous promenons sous sa conduite à travers les rues du ksar; une sorte d'appariteur nous précède, afin de s'assurer qu'aucune femme ne s'est attardée sur notre passage; une seule, entraînée par la curiosité, nous



Marché sur la place de Beni Isguen.

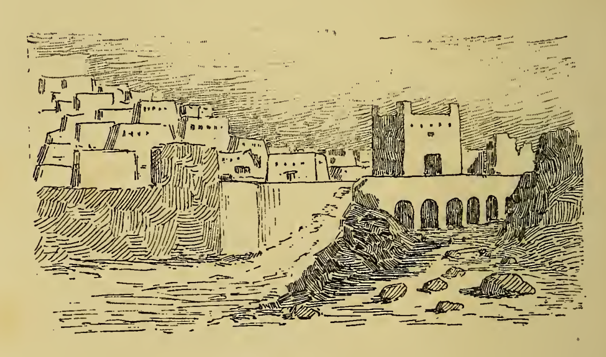
laisse apercevoir ses traits; mais elle disparaît aussitôt, et nous entendons des cris qui attestent la vigueur de la correction qu'elle s'est attirée; tel est le rigorisme des mœurs mzabites.

Nous arrivons sur la place du marché, où règne une activité remarquable; ce sont des esclaves noirs, pliant sous le poids des sacs d'orge ou de blé; des ânes, qui succombent sous des fardeaux trois fois plus volumi-

neux qu'eux, au-dessus desquels leur conducteur ne craint pas parfois de grimper lui-même, animant le pauvre animal de ses cris d'encouragement et le plus souvent, des coups de sa lourde matraque ; plus loin, des Arabes, vêtus de longues robes bleues ou violettes surchargées de pesants burnous, la tête écrasée sous d'énormes turbans, qui témoignent de leur rang et de leur fortune, discutent avec une lente dignité le prix des étoffes aux mille couleurs étalées à la porte des marchands; enfin, dans un coin, à l'abri de la bousculade, calmes et nonchalants, sont accroupis quelques mendiants à peine vêtus, qui nous tendent la main, pendant qu'une bande de gamins criards courent autour de nous en répétant leur perpétuel « Sordi! sordi! » comme leurs congénères d'Alger ou d'Oran, sans se laisser décourager par les rebuffades qu'ils s'attirent de la part de nos guides.

En sortant de Beni-Isguen, nous profitons des dernières heures du jour pour visiter Ghardaïa. La ville est bâtie avec moins de symétrie et de régularité, et moins soigneusement entretenue; à l'entrée de la ville, près de la porte principale, au milieu d'une petite place, se dresse un hangar, où, à certaine époque de l'année, se fabrique de la poudre pour tout le pays; traversant cette place, nous nous engageons dans une succession de rues voûtées, s'élevant en étages sur le flanc de la montagne, par des marches taillées dans le roc, à moitié usées par le frottement, où nos bottes ferrées glissent à chaque pas; les rues, étroites, sont enfermées entre deux murailles blanches, sans fenêtres, sans ouver-

tures, au sommet desquelles reposent les extrémités de troncs de palmiers formant une sorte de plancher que recouvre un torchis léger, tandis que le long des murailles, deux longues banquettes servent de siège à de vieux serviteurs du Coran, qui, vêtus de burnous sordides, accroupis nonchalamment, égrènent silencieusement leur chapelet; leurs traits parcheminés, dont la teinte sombre fait ressortir davantage la



Pont de Ghardaïa sur l'oued Mzab.

blancheur éclatante de leurs longues barbes, n'expriment aucun étonnement à la vue de ces étrangers dont la présence vient troubler la paix de leur retraite.

Tout est mort et silencieux : ces hommes, dans leurs burnous blancs, qui glissent sans bruit le long des murs et apparaissent comme des ombres; ces rues sombres et muettes, dont les habitants semblent momifiés sur leurs bancs, ces murailles impénétrables d'où rien ne transpire, et d'où la vie semblerait déserte, si de

temps en temps n'apparaissait au détour d'une rue le frais visage d'une jeune fille, qui relève gaillardement les larges manches de sa robe, pour préparer le cous-couss du soir, et que signale au loin le gai cliquetis des sequins de sa coiffure.

Nous pénétrons enfin dans le quartier des Juifs ; bien différent est le spectacle qui s'offre à nos yeux : les rues, bruyantes et couvertes d'ordures, exhalent des odeurs nauséabondes; les hommes, les femmes, d'une saleté repoussante, se pressent autour de nous avec une curiosité hébétée, et, sans se rendre compte du dégoût qu'ils nous inspirent, nous obligent à employer la force pour nous soustraire à leur immonde contact. Écœuré, je me fraie un chemin à travers cette foule grouillante, couverte de vermine et d'ordures, et me sauve hors de ce cloaque infect, vers le rempart, où m'attend un spectacle plus intéressant.

Une dune en formation commence à grimper le long de la muraille, contre laquelle elle a créé une véritable rampe d'accès ; en plusieurs points, la maçonnerie s'est écroulée sous le poids du sable qui la presse ; ailleurs elle a résisté, et le sable, franchissant la crête du mur, a fini par le recouvrir entièrement; au delà, le ravin s'est élargi, et peu à peu envahies par le sable, les parois abruptes qui l'enserrent se sont transformées en pentes mamelonnées plus douces.

Autour de la ville s'étend un vaste cimetière, où les tombes se reconnaissent aux pierres qui les recouvrent; près de chaque monceau de pierres, un vase de terre placé du côté de la tête du mort, renferme quelques

grains d'orge destinés à lui faciliter l'étape du paradis.

Enfin nous rentrons au camp, surpris et charmés de trouver au milieu du désert, dans une région ingrate entre toutes, tant de spectacles divers, dont nous avions perdu l'habitude.

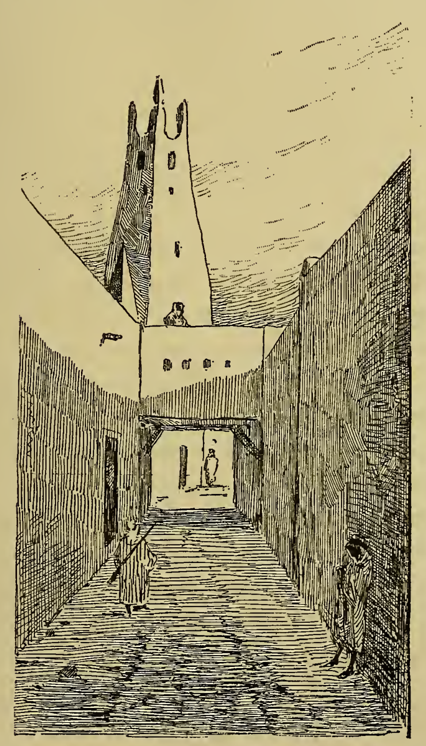
A peine arrivés, nous reconnaissons la nécessité d'exercer une surveillance étroite, pour empêcher les Juifs de venir vendre à nos hommes leur abominable eau-de-vie de palmiers; cette boisson nauséabonde produit une ivresse terrible, et déjà des hommes de l'escorte en ont fait l'expérience.

Nous quittons Ghardaïa le lendemain, accompagnés des notables de la ville. Nous franchissons l'oued Mzab sur un pont, qui, dans les années pluvieuses, n'est pas toujours une superfétation, à ce qu'il paraît; et, après avoir longé les plantations de palmiers, nous pénétrons dans une gorge étroite, sorte de lit de torrent encaissé entre deux hautes parois à pic qui se rejoignent presque à leur base; nous suivons ce chemin difficile, où les chameaux sont obligés de marcher en file indienne, et nous arrivons, après mille détours, au sommet des plateaux supérieurs, dans ce hamada rocheux qui constitue la chebkha du Mzab.

Après deux jours d'une marche pénible, nous atteignons la petite ville de Berrian.

Berrian se présente gentille et coquette, avec son minaret élancé qui s'élève au plus haut de la montagne; plus bas, sur les flancs du rocher s'étagent les blanches maisonnettes, jusqu'au fond d'un ravin où se pressent des milliers de palmiers; des murs propre-

ment construits divisent les jardins, au milieu desquels des pampres de vigne se balancent entre les arbres, figuiers, grenadiers, cerisiers, abricotiers, qui profitent



Une rue à Berrian.

du bienfaisant ombrage des hauts dattiers pour rester verts toute l'année; à leurs pieds, les carottes, les pastèques, les oignons, les navets s'alignent en plans ré-

guliers, autour desquels l'eau court distribuée dans une multitude de petites seggias soigneusement entretenues ; pas un pouce n'est perdu de cette terre, si rare et si précieuse, qui couvre le fond du ravin.

L'aspect intérieur de la ville est le même que celui de Ghardaïa ; mêmes rues voûtées, mêmes Arabes impassibles et silencieux, mêmes Juifs crasseux et bruyants. Les notables nous accueillent de la manière la plus cordiale, et nous aident à nous procurer des légumes, dont nous avons grand besoin.

C'est notre dernière étape dans le Mzab, et notre passage à Berrian confirme l'excellente impression que nous emportons de cet intéressant pays.

De Berrian à Laghouat, nous n'avons plus que cinq journées de marche, au milieu de dayas argileuses couvertes de jujubiers et de térébinthes; le 31 mai, nous campons à Tilghemt, près d'un puits profond et d'une vaste citerne dus au général Lacroix, au milieu de térébinthes superbes, dont plusieurs mesurent deux mètres de circonférence.

Enfin, le 3 juin, nous arrivons à Laghouat, où nous sommes accueillis à bras ouverts par nos camarades de l'armée d'Afrique.



VIII

CONCLUSIONS

Malgré les difficultés graves que présentait l'entreprise, la mission avait, en somme, obtenu les résultats les plus considérables. Le but qui lui avait été assigné était sans doute supérieur à l'œuvre qu'il lui avait été donné de réaliser, et cependant je n'hésite pas à déclarer que les travaux accomplis pendant cette première partie de l'expédition étaient plus importants que ceux qu'il était légitime d'en attendre, dans les conditions où elle avait été entreprise.

Sans doute, elle n'avait pu reconnaître et visiter ni le cours supérieur de l'oued Igharghar, ni les plaines d'Amadghor, et, si l'on se réfère aux termes dans lesquels était tracé le rôle qui lui avait été destiné, elle était demeurée au-dessous de sa tâche; pourtant, je le répète, elle avait fait tout ce qu'elle pouvait faire, plus qu'on ne pouvait exiger d'elle, étant donnés les obsta-

cles de toute nature qu'elle devait rencontrer, et l'insuffisance des moyens dont elle disposait (1).

(1) L'une des plus grandes difficultés physiques que devait présenter l'exécution d'un chemin de fer transsaharien, avait pour cause l'existence de la dune, cet immense désert que nous avons décrit; et des sommes incalculables eussent dû être dépensées en travaux d'art de toute sorte, s'il eût fallu la franchir par le chemin ordinaire des caravanes que nous avions suivi. Le résultat le plus considérable des travaux de la mission Flatters est incontestablement la reconnaissance du gassi de Mokhanza et du cours de l'oued Igharghar, dont la nature et la direction ont pu être observées et relevées exactement sur un immense parcours, et notamment dans cette partie plus particulièrement intéressante qui coupe la dune du nord au sud, par cette large trouée que M. Bernard a traversée d'El Biodh à Ouargla.

Nivelé par les eaux torrentielles qui, dans les âges préhistoriques, ont transformé la physionomie de toute cette région, le gassi de Mokhanza présente une route directe, absolument unie, à fond pierreux, solide, véritable terrain de ballast, sur lequel il n'y aurait qu'à poser des rails pour en faire le chemin d'une ligne ferrée, sans qu'aucun obstacle rendît nécessaire l'exécution d'un travail d'art quelconque.

Ajoutons que dans maintes parties du gassi, partout où se rencontre un défoncement du sol, on est sûr de trouver de l'eau à une assez faible profondeur, et que, grâce aux appareils de forage dont nous disposons, un grand nombre de puits pourraient s'ouvrir sur tout le parcours de la voie, à mesure que le travail avancerait.

Le gassi de Mokhanza ne renfermant actuellement qu'un seul puits, les indigènes ne s'y engagent jamais que dans des circonstances absolument impérieuses, et les renseignements que nous avions pu recueillir de leur bouche étaient plutôt l'écho de récits vagues et lointains que le fruit d'observations sérieuses et exactes.

Le gassi de Mokhanza est aujourd'hui connu, d'un bout à l'autre de son vaste parcours, et cette découverte, à laquelle on était loin de s'attendre au début de l'expédition, constitue à elle seule une œuvre considérable, destinée à produire des fruits inappréciables, le jour où il s'agira de mettre à exécution le projet difficile, mais

Pourquoi la première mission n'a-t-elle pas eu le sort que l'avenir réservait à la seconde? Pourquoi n'avions-nous pas été massacrés au début de notre voyage, tandis que de mes infortunés compagnons qui firent partie de la deuxième exploration, pas un n'est revenu ?

Il est à peu près impossible de résoudre cette question.

Ainsi que nous avons eu l'occasion de l'expliquer au cours de notre récit, nous nous étions trouvés plus d'une fois exposés aux dangers terribles sous lesquels devait succomber plus tard le courage de nos camarades; plus d'une fois nous nous étions trouvés en présence des situations les plus critiques, et cependant nous étions tous sortis sains et saufs de ces dangers et de ces crises. Pourquoi ?

J'ai bien des fois depuis reporté ma pensée vers cette période si courte et pourtant si remplie de ma vie, et je me suis posé bien souvent cette question; et j'estime que nous ne dûmes notre salut qu'à la surprise éprouvée d'abord par les Touareg à la nouvelle de notre arrivée, surprise qui les laissa hésitants, désorganisés, sans décision, sans plan préconçu, subissant seulement l'influence de vagues instincts de pillage et de trahison, mais contenus par la crainte que leur inspiraient l'audace même de notre marche et l'ignorance où ils étaient de l'importance des ressources matérielles dont nous disposions.

non irréalisable, de l'établissement du chemin de fer transsaharien par la vallée de l'oued Rhir et celle de l'Igharghar.

On le vit bien au lac Menghough, lorsqu'après un contact de plusieurs jours avec nous, ils eurent pu se rendre compte d'une manière exacte de l'état de nos forces; lorsque, d'autre part, la prudence qui nous était imposée leur fut révélée par notre séjour prolongé en cet endroit; peu à peu remis de leur première surprise, instruits de nos ressources, spectateurs de nos hésitations, ils ne tardèrent pas à s'organiser, à se grouper, à chercher à fomenter la trahison parmi nos sokhrars, à concevoir un plan d'attaque, et je suis convaincu, quant à moi, que si nous fussions restés vingt-quatre heures de plus aux bords du lac Menghough, un combat allait s'engager dont l'issue ne pouvait que nous être fatale.

Sans doute, nous aurions tué beaucoup de monde à l'ennemi, et sa victoire lui aurait coûté cher; mais, abandonnés par nos Chambaa, privés de nos ressources, fugitifs à travers le désert, sans vivres et sans eau, nous serions tombés les uns après les autres loin de tout secours, sous les coups des Touareg, ou nous serions morts de faim, de soif et de fatigue au pied de quelque dune.

Le jour où le colonel Flatters ordonna le retour, et fit partir précipitamment le convoi du cul-de-sac au fond duquel il avait été attiré, la rapidité de sa décision, la soudaineté avec laquelle elle fut exécutée, en faisant perdre aux Touareg les avantages sur lesquels ils avaient compté, arrachèrent la mission, du moins c'est ma conviction personnelle, aux périls imminents d'un combat qui ne pouvait qu'avoir une issue funeste. Si le

départ du lac Menghough eût été annoncé à nos sokhrars quelques heures à l'avance, si même il eût été retardé d'un jour ou deux, je crois fermement que les Touareg campés autour de nous eussent tenté de s'y opposer de vive force, et nul ne peut dire ce qui serait advenu de la bataille qui se serait livrée.

Tout le temps que dura notre retour, les événements que nous venions de traverser furent, on le comprend sans peine, le principal aliment de nos conversations. Chacun de nous avait fait de son côté ses remarques, ses observations, et l'opinion générale, partagée par le colonel Flatters lui-même, était que la mission ne pouvait réussir dans les conditions où elle était entreprise; que la composition de la caravane, notamment, excellente pour voyager dans une contrée amie, n'était pas celle qui convenait à une expédition du genre de celle que nous venions d'accomplir.

Il fallait désormais profiter de l'expérience acquise, et, nous félicitant d'être sortis à aussi bon compte des dangers très sérieux que nous avions courus, ne point nous exposer de nouveau à des périls semblables à ceux qui venaient de nous menacer; espérer désarmer les instincts sauvages des Touareg par des témoignages de confiance tels que ceux que nous leur avions donnés, en nous présentant sans un appareil militaire suffisant pour leur en imposer, ce serait une grave faute et une lourde imprudence.

Telle était l'impression qui régnait parmi nous lorsque nous atteignîmes Laghouat; et, quand le colonel Flatters prit congé de nous, son dernier mot, en nous donnant

rendez-vous pour la reprise de nos travaux, contenait l'expression de ces sentiments, et la promesse que la caravane serait cette fois organisée sur des bases plus solides, et mise en état de réduire à néant les tentatives de résistance que nous pourrions rencontrer.

Je fus retenu assez longtemps à Laghouat par l'accomplissement des ordres que j'avais reçus pour assurer la conservation du matériel de la mission, et je rentrai en France l'un des derniers.

A mon arrivée à Paris, mon premier soin fut d'aller rendre compte au colonel de l'exécution de ses instructions, et me mettre à sa disposition pour les préparatifs de la seconde partie du voyage. A mon grand étonnement, je le trouvai dans des dispositions toute différentes de celles qu'il nous avait exprimées à Laghouat, soit que, loin du théâtre des événements, les difficultés et les périls de l'entreprise lui parussent moins graves qu'ils ne lui avaient semblé d'abord, soit que le projet qu'il avait formé de modifier son itinéraire et de demander aux Touareg Hoggar ce qu'il n'avait pu obtenir des Azdjer fût, dans sa pensée, un moyen assez efficace d'y parer, et rendît inutiles des précautions d'un autre genre.

Je sortis de chez lui tristement impressionné, et dans la suite, quand je le vis persister dans les idées qu'il m'avait exprimées, résolu à n'apporter à l'organisation du convoi que des modifications insignifiantes, j'en vins à considérer la nouvelle expédition qui se préparait comme vouée à un échec inévitable.

Ni mon âge, ni mon grade ne me permettaient de

prétendre à faire entrer le colonel Flatters dans mes idées, encore bien que ce fussent celles que presque tous nos compagnons avaient conçues au retour du lac Menghough, et qu'il avait partagées lui-même à cette époque; et, ne me sentant plus une foi assez solide dans le succès de la nouvelle expédition, je me décidai à le prier de me rendre ma liberté.

J'avais appris que le ministère de la marine organisait une mission scientifique chargée de pousser une exploration sur les bords du Sénégal, et de chercher à gagner le Niger, pour pénétrer ensuite jusqu'au Soudan, et je sollicitai la faveur de prendre part à cette nouvelle entreprise, qui devait me montrer sous une autre face la question si complexe et si intéressante de l'établissement des chemins de fer africains. M. le commandant Derrien, chargé du commandement de la mission, voulut bien agréer ma demande, et je partis pour le Sénégal.

C'est au retour de cette expédition que j'appris la catastrophe épouvantable dont la mission Flatters avait été victime. Je trouvai à Paris, quelque temps après, une lettre de mon cher et malheureux ami, le capitaine Masson, écrite peu de temps avant les événements dans lesquels il devait trouver la mort, et qui exprimait les appréhensions les plus vives et les plus sinistres prévisions, si tôt réalisées, hélas!

De la seconde mission, je ne sais donc que ce que chacun sait aujourd'hui, grâce à l'immense sympathie avec laquelle tous les cœurs vraiment français ont accueilli la nouvelle du désastre, et l'émotion patrio-

tique avec laquelle ont été lus et recherchés les détails de ce terrible événement.

On sait que le colonel Flatters, avant de quitter le lac Menghough, avait écrit au chef des Hoggar, Ahitaghen, pour lui demander son concours et l'autorisation de parcourir son territoire. A cette lettre Ahitaghen avait répondu favorablement, offrant de mettre à la disposition de la mission des guides Touareg, qui la conduiraient jusqu'aux confins du pays des Hoggar et même au delà.

Lâchement trahi par les hommes d'Ahitaghen, abandonné par les guides Chambaa qui l'accompagnaient depuis Ouargla, il tombait dans un odieux guet-apens, sous les coups de ce Sghir-ben-Cheikh qui nous avait servi d'émissaire auprès de Hadj-Ikhenoukhen, dans la première expédition, et sur la fidélité duquel il avait cru pouvoir compter.

En même temps que lui tombaient, malgré une résistance héroïque et désespérée, dans laquelle ils firent des prodiges de valeur, le capitaine Masson, M. le docteur Guiard, MM. Beringer, Roche et le sous-officier Dennery.

Puis commença, sous la conduite des seuls survivants, MM. de Dianous, Pobéguin et Santin, cette retraite qui ne fut qu'une longue agonie, agonie terrible, dans laquelle ils durent éprouver toutes les souffrances physiques, toutes les tortures morales, jusqu'au jour où, vaincus par la faim, la soif, le fer ou le poison, tous ceux qui avaient survécu au massacre, tombèrent un à un dans le désert.

Quatre ou cinq tirailleurs de l'escorte échappèrent seuls, par un véritable miracle, au désastre, et en vinrent apporter la nouvelle.

Aussitôt, par les soins des autorités militaires supérieures d'Algérie, une enquête fut ouverte dans le but de contrôler l'exactitude de leurs récits, de s'assurer de l'étendue de la catastrophe, d'en compléter les détails, et aussi d'en rechercher les causes.

Les renseignements obtenus à la suite de cette enquête, ne firent que confirmer la triste nouvelle, et révélèrent des faits horribles. C'est ainsi qu'on apprit que pendant les derniers jours, de leur marche désespérée, le sous-officier Pobéguin et ses compagnons en avaient été réduits à vivre de chair humaine; chaque jour, le sort désignait une victime dont le cadavre servait de nourriture aux survivants; succombant à la fatigue, à la souffrance, aux inquiétudes de tout genre, au sentiment de l'immense responsabilité qui pesait sur lui, M. de Dianous avait fini par perdre la raison, et on avait été réduit à la nécessité de le désarmer.

On acquit en même temps la certitude que le massacre de la mission n'avait point été amené par des causes accidentelles, mais était le résultat d'un plan prémédité, l'exécution d'un complot conçu et préparé par le chef des Hoggar, dès le premier jour où il avait été informé par le colonel de son intention de traverser le territoire de sa tribu; que ce complot n'avait pas eu pour mobile la cupidité; mais que le fanatisme religieux et la crainte, assez fondée, il faut bien le reconnaître, que les projets dont l'envoi de la mission était l'indice, ne dussent

s'accomplir aux dépens de leur indépendance, avaient déterminé les Touareg à attirer dans un piège le colonel Flatters et ses compagnons, et à les exterminer.

Ils ont accompli leur œuvre de trahison et de meurtre, mais ils ne jouiront pas longtemps du fruit de leurs crimes.

L'entreprise du colonel Flatters a échoué, mais il trouvera des continuateurs qui l'achèveront en dépit de toutes les résistances, et accompliront l'œuvre à laquelle tant de braves soldats ont sacrifié leur vie. La France se doit à elle-même de ne pas laisser sans vengeance la mort de ses enfants, et, en même temps qu'elle gardera pieusement la mémoire de leur dévouement aux progrès de la civilisation et à la gloire de la patrie, elle est aujourd'hui engagée à la poursuite de leur œuvre par la nécessité de punir leurs assassins.

D'ailleurs, leurs sacrifices n'ont pas été inutiles, et ce n'est pas sans profit pour la science qu'ils sont allés mourir dans le fond des déserts; des résultats considérables ont été atteints, des germes féconds ont été semés par leurs travaux dans le champ de l'avenir, et leur œuvre inachevée leur survit, attendant des continuateurs.



APPENDICE

NOTICE GÉOLOGIQUE

Les terrains sahariens se présentent sous trois aspects parfaitement tranchés : ils se divisent en plateaux calcaires, dépressions limoneuses et salifères, et dunes sablonneuses.

Les plateaux élevés (hamada) sont formés de calcaire dur et rocailleux poli par les sables ; on n'y trouve ni eau ni terre végétale ; ils occupent d'immenses espaces désolés et couvrent la majeure partie du Sahara : les couches de ces plateaux, faiblement inclinées, appartiennent au terrain *crétacé supérieur*.

Le plateau du Mzab est formé de *grès* recouvert de *marnes gypso-salifères*, sous une couche de *calcaires dolomitiques*. Il se continue au sud, en plongeant sous la dune, reparaît à la hauteur d'El Biodh et de Temassinin, puis remonte vers le nord sous le grand Erg, et redevient visible, au delà du Souf, dans la région des hamadas tunisiens et tripolitains.

Nous avons constaté récemment que ce plateau rocheux, au sortir du Mzab, se continue également dans l'ouest, pour disparaître sous les dépressions de l'Oued-Zousfana et de l'Oued-Guir, et s'élever de nouveau dans le Tafilalet.

Vers le sud, le hamada plonge sous la dune, et reparaît vers Aïn Salah, où il se termine, comme auprès de Temassinin, sous l'aspect d'un escarpement abrupt regardant le midi.

La couche calcaire supérieure du hamada est *turonienne*, les calcaires marneux sous-jacents sont *cénomaniens*.

Les grands thalwegs du crétacé ont été comblés à l'époque quaternaire par des dépôts d'atterrissements formés de sable et de limon; puis ces immenses espaces ainsi produits par alluvion ont été eux-mêmes profondément érodés, aux époques suivantes, et des alluvions plus récentes se sont, à leur tour, déposées dans les nouveaux bas-fonds.

Des sources calcaires et gypseuses ont déposé, à la surface des terrains quaternaires, des couches souvent épaisses de plusieurs mètres.

Les bas-fonds de l'Oued-Rhir, les grands gassis de l'Igharghar, de l'Oued-Mya et des plateaux supérieurs du pays des Touareg sont formés de limon ou de sables agglutinés par un *ciment gypso-calcaire*.

Les *dunes* sont dues à la désagrégation de certaines roches. La topographie des régions mamelonnées qui se sont désagrégées pour fournir le sable des dunes, a peu varié; les espaces resserrés entre les collines ont

seuls été comblés par les sables transportés par le vent. C'est ce dont témoignent l'existence des puits ouverts en pleine dûne, comme celui d'Aïn Taïba, la source d'El Biodh, au pied de l'Erg, et aussi les vestiges de l'âge de pierre (flèches, couteaux, haches) que nous avons rencontrés dans presque tous les gassis de la dune.

Le terrain quaternaire, qui s'étend sur une étendue immense jusqu'à El Biodh, est formé de grès à grains fins et souvent légèrement calcaires; ces grains sont de *quartz* roulés analogues à ceux qui composent le sable de la dune. Le calcaire a été dissous, et apparaît au fond des sebkas, où l'eau devenue stagnante l'a déposé en s'évaporant; l'*argile*, emporté par le vent, va se déposer sur les roches arides du hamada, qu'il fertilise.

Entre El Biodh et Temassinin, le terrain quaternaire laisse souvent apparaître du *gypse cristallisé*.

Le terrain quaternaire s'appuie en stratification concordante sur le crétacé, qui devient visible au nord d'El Biodh; à El Biodh et à Temassinin, les couches crétacées sont identiques à celles qui ont été observées près d'El Goléah.

Le premier escarpement, formé de *marnes vertes* contenant un peu de gypse, et surmontées d'une couche de *calcaire dolomitique*, appartient à l'*étage turonien*. Il apparaît sous l'aspect d'un vaste hamada recouvert de fragments de silex noir.

Le second escarpement, formé de *marnes vertes et rouges*, avec de nombreux grains de gypse, et surmonté d'une couche de *calcaire marneux blanc ou jaune*, appar-

tient à l'étage *cénomanien*. Le banc supérieur de cet étage est caractérisé par des fossiles (huîtres, oursins, etc.).

L'inclinaison des couches ne nous a permis de reconnaître nulle part le passage du crétacé au *dévonien*, au pied des escarpements formant coupe sur ces deux superpositions, les alluvions quaternaires dépassant partout le dévonien : aussi n'avons-nous pu constater l'existence, d'ailleurs fort problématique, de la houille.

Le tassili des Azdjer est dévonien; les couches sont composées de *grès quartzeux* très durs; ils sont blancs à l'intérieur, mais deviennent noirs à la surface sous l'action du soleil. On y rencontre quelques fossiles et des gisements de fer peroxydé.

FIN

VOCABULAIRE

DONNANT L'EXPLICATION DE QUELQUES-UNS DES MOTS ARABES ET BERBÈRES LE PLUS SOUVENT EMPLOYÉS DANS LA GÉOGRAPHIE SAHARIENNE

I. — MOTS ARABES.

Aïn....................	source.
Arga, plur. *areg*.........	grande dune généralement fixe.
Armath.................	petite dune généralement mobile.
Ahmer, *ahmar*.	rouge.
Bir.....................	puits maçonné.
Biod, *beida*.............	blanc, blanche.
Bahr....................	mer, lac.
Bab, plur. *biban*..........	porte.
Beled...................	ville.
Belad...................	pays.
Bordj...................	maison de commandement.
Baten...................	ventre.
Chergui...	de l'Est oriental.

Chott .... rivage, par extension lac, étang salé.
Chaabet .... ravin.
Coudiat .... colline.
Chemâl .... nord.

Daya .... terrain humide en forme de cuvette.
Dar .... maison.
Douar .... cercle de tentes.
Dachera .... village.
Djamâ .... mosquée.
Djebel .... chaîne de montagnes.
Drâa, plur. *Drova* .... bras.

Erg .... région des dunes en général.
Erd .... terre.

Feggara .... canal souterrain amenant à fleur de sol, en vue de l'arrosage, l'eau d'une série de puits creusés dans des parties élevées du sol.
Foukani .... en haut, supérieur.
Foum .... passage, orifice.
Fedj, feidj .... bande de terrain rectiligne, passage ou gassi peu étendu, mais à fond relativement meuble, interrompu par des seuils de dunes.

Gassi .... bande rectiligne et large entre deux chaînes de dunes, se poursuivant sur une grande longueur en terrain ferme, *reg*, sans pierres ni gravier.

Gara, plur. *gour*......... témoin rocheux du sol solide,
Gour, plur. de *gara*...... à tête plate. La réunion d'un grand nombre de gour, comme aux environs d'Ouargla, donne l'aspect d'un jeu de quilles irrégulières.

Ghourd.................. dune isolée en forme de mamelon conique, sans arête en longueur.

Guern.................. sommet, corne.

Gâda.................... plateau rocheux.

Gharbi.................. de l'Ouest, occidental.

Galáa................... château fort.

Golea................... châtelet.

Guebli.................. méridional.

Hassi................... puits non maçonné, souvent avec coffrage.

Houdh.................. dépression en forme de cuvette entre les gour, terrain ferme.

Hamada................. plateau rocheux, généralement calcaire et sans eau.

Hadjar.................. pierre.

Hammam................ eaux chaudes.

Haoudh................. citerne.

Hadid................... fer.

Ksar, plur. *Ksour*. ...... village fortifié.

Kheneg.................. défilé, gorge.

Kef..................... rocher, pic.

Kantra.................. pont, hauteur à franchir entre deux dépressions.

Koubba................. chapelle, tombe d'un marabout.

Ma..................... eau.

Maden.................. mine.

Makta.................... gué.
Mokta.................... carrière exploitée.
Malah.................... salé.
Merdja.................... pré, humide, marais.
Merkeb.................... en forme de bateau.
Mers.................... port.
Mâder.................... lieu humide.
Miya.................... cent.

Nebka.................... terrain de sable mi-meuble, praticable malgré quelques vallonnements peu sensibles.

Oulad, *ouled*, *beni*........ enfants de.
Oued.................... cours d'eau, thalweg, par extension, s'applique dans le Sahara à de grandes dépressions alignées, sans thalweg.
Ogla.................... réservoir d'eau.
Outha.................... plaine.

Reg.................... terrain de sable ferme avec ou sans gravier, généralement très plat.
Ras, plur. *rous*.............. tête, cap.
Rekeb.................... sommet.
R'dir.................... flaque d'eau.

Sahan.................... plat, assiette. Dépression large et peu profonde, avec végétation abondante. Un sahan de grande dimension en longueur devient un oued.
Sahel.................... pays facile, fertile.
Sebkha.................... réseau, bas fond salé.

Sif, plur. *siouf*..........	longue arête de dune, en forme de tranchant de sabre.
Soued, *soud*, plur. *soudân*.	nègre.
Souk....................	marché, foire.
Settara.................	terrasse.
Saguia..................	rigole d'irrigation.
Slassel.................	chaîne de dunes.
Tenia, *teniet*.............	col de montagne.
Terek, *trik*...............	chemin.
Thala...................	côte.
Tahtani.................	en bas, inférieur.
Zaouia..................	séminaire musulman.

II. — MOTS BERBÈRES (dialectes kabyle et temachek).

Adrâr, *adrharh*...........	montagne.
Aghélâd.................	défilé.
Adehî, plur. *edeyen*.......	sables, collection de dunes.
Anou....................	puits.
Aghezer.................	rivière, lit de rivière.
Aït.....................	fils. Les gens.
Agoulmine...............	mare, marécage.
Azar'ar.................	plaine.
Aourir..................	piton.
Amoukran................	grand.
Aguemnoun...............	mamelon.
Akerroui................	tête.
Azrou...................	rocher.
Agadir..................	escarpement.
Bou-adda................	du bas, inférieur.

In, en....................	lieu de (masculin).
Iguidi, idjidi............	sables, collections de dunes dans le Sahara occidental.
Ir'il......................	crête de montagne.
Ir'zer.....................	ruisseau.
Mâssîn....................	puits donnant peu d'eau.
Mellal, mellalt...........	blanc, blanche.
Oufella....................	du haut, supérieur.
Tisirra....................	pic rocheux.
Tizi.......................	col (kabyle).
Tché.......................	col (temachek).
Tasîli.....................	plateau.
Tadrârt...................	petite montagne.
Tânoût, tânit.............	puits, petite source.
Tâla.......................	source.
Tâlat......................	ravin.
Tit, plur. *tittaouin*.......	(œil) source.
Temâssint................	petite source.
Tîn, tân..................	lieu de (féminin).
Touât.....................	oasis.
Tanezrouft...............	plateau rocheux, répondant au hamada arabe.
Thabbourt................	porte.
Takerrabt................	lieu saint.
Tamgout..................	aiguille.
Tak sebt...................	citadelle.
Taourîrt...................	piton.

TABLE DES MATIÈRES

EXTRAIT

DU

CATALOGUE JOUVET ET CIE

5, rue Palatine.

Les ouvrages marqués d'un astérisque sont adoptés par le Ministère de l'Instruction publique comme pouvant être donnés en prix et placés dans les bibliothèques scolaires et populaires, et par la Ville de Paris comme pouvant être placés dans tous les établissements d'instruction et toutes les bibliothèques du département de la Seine.

HISTOIRE

ŒUVRES DE M. HENRI MARTIN

SÉNATEUR, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

*HISTOIRE DE FRANCE

depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789. 4e édition entièrement refondue, augmentée d'un travail inédit sur l'ancienne Gaule, et suivie d'une table générale analytique et alphabétique. 17 vol. in-8 cavalier, avec le portrait de l'auteur........................... 102 fr.

Le même ouvrage, 17 vol. in-8 cavalier, ornés de 52 gravures sur acier... 118 fr.

HISTOIRE DE FRANCE

depuis 1789 jusqu'à nos jours, complément de *l'Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1875, du même auteur. L'ouvrage complet formera environ 7 vol. in-8 cavalier. — Les six premiers vol. sont en vente, le tome VII est sous presse. — Prix de chaque volume : sans gravures, 6 fr. ; — avec gravures.......................... 7 fr.

* HISTOIRE DE FRANCE POPULAIRE

depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (1866) 6 vol. grand in-8 jésus, illustrés de 1483 gravures dessinées par MM. Philippoteaux, E. Bayard, de Neuville, Férat, Rousseau, Thorigny, Clerget, Broux, etc., gravées par les meilleurs artistes. — Prix des 6 volumes. 48 fr.

*HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

de 1789 à 1799 ; 2 forts volumes in-16.......................... 7 fr.

Jeanne d'Arc. Un vol. in-18 jésus, orné d'une gravure sur acier, contenant la vie complète de l'héroïne française d'après les documents qui ont renouvelé son histoire................................. 2 fr.

Daniel Manin, dernier président de la République de Venise ; précédé

d'un *Souvenir de Manin*, par M. E. Legouvé (de l'Académie française). Un vol. in-18 jésus, orné du portrait de Manin............... 3 fr. 50

La Russie et l'Europe. Un beau vol. in-8 cavalier............ 6 fr.

Vercingétorix, poème héroïque. Un vol. in-8 cavalier.......... 2 fr.

ŒUVRES DE M. A. THIERS

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

13e édition, ornée, de 54 gravures sur acier d'après Raffet et d'un magnifique portrait de M. Thiers. 10 vol. in-8 carré, papier glacé.... 60 fr.

Le même ouvrage, 4 vol. grand in-8 jésus, ornés de 40 magnifiques gravures sur acier, d'après les dessins de Raffet..................... 40 fr.

Le même ouvrage, 8 volumes in-18 jésus, format anglais.......... 28 fr.

* Le même ouvrage. *Édition populaire*, illustrée de plus de 400 gravures d'après les dessins de Yan'Dargent. 2 forts vol. gr. in-8 jésus... 22 fr.

ATLAS de l'histoire de la Révolution française, 32 cartes et plans gravés sur acier, dressés spécialement pour cet ouvrage, d'après les documents publiés par le Ministère de la guerre. In-folio cart. 16 fr.

Le même atlas. *Édition populaire*, in-4°. Cartonné.............. 10 fr.

HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE

20 vol. in-8 carré, illustrés de 75 gravures sur acier, dessinées par Karl Girardet, Sandoz, Charpentier et Massard ; plus un volume de table générale, analytique et alphabétique. Les 21 volumes brochés.... 125 fr.

* Le même ouvrage. *Édition populaire*, illustrée de 350 gravures, d'après les dessins de Karl Girardet, Philippoteaux. etc. L'ouvrage complet, 5 vol. grand in-8 jésus, brochés.. 48 fr.

ATLAS de l'histoire du Consulat et de l'Empire. 66 cartes ou plans dessinés par Duvotenay et Dufour, sous la direction de M. Thiers et gravés sur acier par Dyonnet. In-folio cartonné.............. 30 fr.

* Le même atlas. *Édition populaire*. In-4°. Cartonné............ 15 fr.

De la propriété. Un vol. in-8 carré.......................... 4 fr.

* Le même ouvrage. Un vol. in-18 jésus........................... 2 fr.

* **SainteHélène.** Un vol. in-18 jésus........................... 2 fr.

* **Waterloo.** Un vol. in-18 jésus............................... 2 fr.

Congrès de Vienne. Un vol. in-18 jésus........................ 2 fr.

AUGUSTIN THIERRY, ŒUVRES COMPLÈTES

Édition définitive, revue sur les manuscrits de l'auteur, et augmentée d'un septième récit des temps mérovingiens. 5 vol. in-8 cavalier, papier glacé, ornés de 20 gravures tirées à part et du portrait de l'auteur. 30 fr.

CHAQUE OUVRAGE SE VEND SÉPARÉMENT

* *Histoire de la Conquête de l'Angleterre*, 2 vol. .... 12 fr.
* *Lettres sur l'Histoire de France*, } 1 vol. .... 6 fr.
* *Dix ans d'Études historiques*, }
* *Récits des temps mérovingiens*, 1 vol. .... 6 fr.
* *Essai sur l'Histoire du Tiers État*, 1 vol. .... 6 fr.

Le même ouvrage. 9 vol. in-16 format anglais .... 18 fr.
* *Histoire de la conquête de l'Angleterre*, 4 vol. .... 8 fr.
* *Lettres sur l'Histoire de France*. 1 vol. .... 2 fr.
* *Dix ans d'Études historiques*. 1 vol. .... 2 »
* *Récits des temps mérovingiens*, 2 vol. .... 4 »
* *Essai sur l'Histoire du Tiers État*, 1 vol. .... 2 »

Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Un beau vol. grand in-8 jésus, illustré de 34 gravures sur bois tirées à part et du portrait de l'auteur .... 10 fr.

---

* PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION

(Mai 1789. — Novembre 1795)

Par E. Hamel. — *Deuxième édition*, augmentée d'un Index alphabétique, magnifique volume grand in-8 .... 7 fr. 50

---

* HISTOIRE DES CROISADES

Par Michaud, avec un appendice par M. Huillard-Bréholles, 4 vol. in-8 cavalier. Septième édition, ornée de 4 gravures sur acier et d'une carte de l'itinéraire des Croisades .... 24fr.

HISTOIRE DE PARIS ET DE SES MONUMENTS

Par Dulaure. Nouvelle édition, refondue et complétée jusqu'à nos jours par L. Batissier, auteur de l'*Histoire de l'Art monumental*. Un seul vol. in-8 jésus, orné de 51 vues sur acier, des armoiries de la ville de Paris imprimées en couleur, rehaussées d'or, d'un plan de cette ville et de ses fortifications .... 20 fr.

Rome ancienne et moderne, par M. Mary Lafon. 1 fort vol. in-8 jésus, illustré de 24 gravures sur acier, d'un plan topographique et d'une vue générale de la ville de Rome........................ 20 fr.

Histoire de Venise, depuis sa fondation jusqu'à la défense du président Manin, par Léon Galibert. 1 beau vol. grand in-8 jésus, orné de 23 vignettes sur acier et d'une magnifique vue de Venise et de sa lagune.. 18 fr.

Histoire de l'Algérie ancienne et moderne, depuis les premiers établissements des Carthaginois jusqu'à la prise de Zaatcha en 1853, par M. Léon Galibert, ornée de 23 vignettes sur acier, d'un grand nombre de vignettes sur bois dessinées par Raffet, de 12 costumes coloriés des armées françaises en Afrique, et d'une carte de l'Algérie. 1 beau vol. grand in-8 jésus.................................... 18 fr.

La Russie ancienne et moderne, par MM. Charles Romey et Alfred Jacobs, d'après les chroniques nationales et les meilleurs historiens. 1 beau vol. in-8 jésus, illustré de 18 grav. sur acier, d'après les dessins d'Ad. Yvon.. 18 fr.

Histoire d'Espagne, par Mary Lafon, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours. 2 vol. in-8 cavalier, ornés de 16 gravures sur acier. 12 fr.

Histoire des ducs de Normandie, par A. Labutte, jusqu'à la mort de Guillaume le Conquérant ; préface par H. Martin. 2e édition, illustrée de 12 gravures. 1 beau vol. in-8 cavalier.................. 6 fr.

* **Les marins**, par MM. E. Gœpp et Mannoury d'Ectot. 2 vol. in-8 carré, ornés de 47 portraits et de 9 dessins de navires................ 8 fr.

Le même ouvrage. 2 vol. in-8 raisin, augmentés de 24 gravures hors texte.. 14 fr.

Campagne de 1870, **armée du Rhin**, par le Dr Quesnoy. 1 beau vol. in-8 avec *carte en* 5 *couleurs*. 2e édit. ; suivie des Ambulances... 6 fr.

* **Analyse des principales campagnes** conduites en Europe depuis Louis XIV jusqu'a nos jours, par Gustave Hue, capitaine d'état-major, professeur de géographie à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr. Un fort vol. in-16.. 3 fr. 50

Étude de diplomatie contemporaine, par Julian Klaczko. *Les Cabinets de l'Europe* en 1863-1864. 1 vol. in-8 cavalier......... 7 fr.

* **Les généraux de la République**, par Alfred Barbou. Un beau vol. in-16 orné de 25 gravures. Br. 2 fr. 25 ; cart.............. 3 fr. 50

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

* **Introduction à l'étude de la géographie**, ou Notions de géographie mathématique et de géographie physique à l'usage et à la portée de tout le monde, par un marin. Un beau volume in-16 jésus, illustré de 40 gravures et de 4 cartes.............................. 3 fr.

* GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE DE MALTE-BRUN

Édition entièrement refondue et mise au courant de la science, par Th. Lavallée, ancien professeur de géographie à l'École militaire de Saint-Cyr. 6 forts vol. in-8 jésus, imprimés avec soin à une seule colonne, et illustrés de 64 grav. sur acier.................................. 72 fr.

* **Atlas universel de géographie ancienne et moderne**, pour la *Géographie universelle de Malte-Brun et Th. Lavallée.* 31 cartes in-folio, coloriées avec soin, dressées par A. Tardieu et Vuillemin. Cartonné.. 16 fr.

* ATLAS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE MODERNE

Physique, politique, historique, industriel, commercial et militaire, dressé par MM. Bureau, Hue et Goedorp, professeurs de géographie à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, revu, pour toutes les cartes générales, par M. Maspéro, professeur au Collège de France, et composé de 42 magnifiques cartes imprimées en plusieurs couleurs. Prix de l'atlas cartonné.. 42 fr.

1. Planisphère.
2. Europe physique.
3. Europe politique.
4. Carte politique de l'Europe centrale.
5. Europe centrale (partie occident.).
6. — (partie centrale).
7. — (partie orientale).
8. Carte géologique de la région française.
9. Carte physique de la région française.
10. France forestière.
11. France agricole.
12. France météorologique.
13. Formation du territoire français.
14. Carte historique de la région française.
15. France administrative.
16. France militaire.
17. France industrielle et commerciale.
18. Communications rapides du territoire français.
19. Camp retranché de Paris.
20. Carte des places fortes du Nord et de l'Est de la France.
21. Frontière du Nord-Est de la France.
22. Frontière du Sud-Est de la France.
23. Carte des Pyrénées.
24. France (partie Nord-Ouest).
25. Algérie et Tunisie.
26. Colonies françaises.
27. Iles Britanniques.
28. Carte de la Suisse.
29. Italie.
30. Carte physique et militaire des Alpes et du Pô.
31. Carte de la péninsule ibérique.
32. Russie et pays scandinaves.
33. Hongrie et Turquie.
34. Grèce.
35. Caucase et Crimée.
36. Asie.
37. Afrique.
38. Amérique septentrionale.
39. Carte militaire des États-Unis (partie orientale).
40. Carte militaire des États-Unis (partie occidentale).
41. Amérique méridionale.
42. Océanie.

* **Géographie physique, historique et militaire de la région française** (France, Hollande, Belgique, Suisse, Frontière occidentale de l'Allemagne), par E. Bureau, chef de bataillon d'infanterie, ancien répétiteur d'histoire, ancien professeur de géographie militaire à l'École spéciale de Saint-Cyr. 1 fort vol. in-16 de 988 pages, cartonné à l'anglaise.. 7 fr. 50

* **La Mission Flatters au pays des Touareg Azdjers**, par Henri Brosselard, lieutenant au 4e régiment d'infanterie de ligne, chevalier de la Légion d'honneur, ancien membre de la Mission du chemin de fer transsaharien. 1 charmant volume in-16, illustré par E. Juillerat de 40 compositions d'après les croquis de l'auteur, et accompagné d'un itinéaire de la mission, tiré en lithographie. Broché, 2 fr. 25; cart. 3 fr. 50

* **L'Égypte**, par J. Hervé. 1 charmant volume in-16, illustré de 90 gravures sur bois, dessinées et gravées par les meilleurs artistes. Broché, 2 fr. 25; cart.. 3 fr. 50

Aperçu de géographie militaire de l'Europe (moins la France), par Gustave Hue, capitaine d'état-major, professeur de géographie à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. Un beau vol. in-16, orné de 41 cartes ou plans.. 4 fr.

Voyage autour du monde. Nouvelle édition, résumé général des Voyages de découvertes de Magellan, Bougainville, Cook, Lapérouse, Duperré, Dumont-d'Urville, Laplace, Baudin, etc.; publié sous la direction de M. Dumont-d'Urville, accompagné de 45 gravures sur acier et de 2 cartes. 2 vol. in-8 jésus.................................. 30 fr.

* **Voyage dans les deux Amériques**, par Alcide d'Orbigny. Nouvelle édition, revue et augmentée de renseignements exacts sur les différents États du nouveau monde, la Californie, le Mexique, Cayenne, Haïti, etc. Un volume in-8 jésus, illustré de 28 gravures et de deux cartes.. 15 fr.

Voyage en Asie et en Afrique, par Eyriès. Nouvelle édition augmentée des récits des plus récents voyages dans l'intérieur des terres, par M. Alfred Jacobs. Un vol. in-8 jésus, illustré de 25 vignettes sur acier et de 2 cartes.. 15 fr.

Chasses de l'Algérie et notes sur les Arabes du sud, par le général A. Margueritte. 2e édition. Un beau vol. in-18.... 3 fr. 50

* **Peinture géographique du monde moderne**, par Mme Plée, suivant l'ordre dans lequel il a été reconnu et découvert. Un vol. in-18 orné de gravures sur bois.. 3 fr.

* **L'Italie d'après nature (Italie méridionale)**, par Mme Figuier. Un vol. in-18 jésus.. 3 fr.

SCIENCE VULGARISÉE

INDUSTRIE

---

* LES MERVEILLES DE LA SCIENCE

Ou description populaire des inventions modernes, par Louis Figuier, 4 forts vol. grand in-8 jésus, illustrés de 1817 gravures dessinées et gravées par les meilleurs artistes. L'ouvrage complet, broché........... 40 fr.

Chaque volume se vend séparément, broché.................. 10 fr.

MATIÈRES CONTENUES DANS CHAQUE VOLUME

I. Machine à vapeur; bateaux à vapeur; locomotives et chemins de fer; locomobiles; machine électrique; paratonnerres; pile de Volta; électro-magnétisme. 400 gravures.
II. Télégraphie aérienne, électrique et sous-marine; câble transatlantique; galvanoplastie; dorure et argenture étectro-chimiques; aérostats; éthérisation. 357 gravures.
III. Photographie; stéréoscope; poudres de guerre; artillerie ancienne et moderne; armes à feu portatives; bâtiments cuirassés; drainage; pisciculture. 612 gravures.
IV. Eclairage; chauffage; ventilation; phares; puits artésiens; cloches à plongeur; moteur à gaz; aluminium; planète Neptune. 448 gravures.

* LES MERVEILLES DE L'INDUSTRIE

Ou description populaire des procédés industriels depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par Louis Figuier, 4 vol. gr. in-8 jésus, illustrés de 1380 gravures par les meilleurs artistes............ 40 fr.

Chaque volume se vend séparément, broché.................. 10 fr.

MATIÈRES CONTENUES DANS CHAQUE VOLUME

I. Le verre et le cristal; les poteries, les faïences et les porcelaines; le savon, les soudes et les potasses; le sel; le soufre et l'acide sulfurique. 413 gravures.
II. Le sucre, le papier, les papiers peints, les cuirs et les peaux, le caoutchouc et la gutta-percha, la teinture. 330 gravures.
III. L'eau; les boissons gazeuses; le blanchiment et le blanchissage; le phosphore et les allumettes chimiques; le froid artificiel; l'asphalte et les bitumes. 300 gravures.
IV. Le pain et les farines, les fécules et les pâtes alimentaires, le lait et ses produits, le vin, le cidre, la bière, l'alcool et la distillation, le vinaigre, les huiles, les conserves alimentaires, le café, le thé et le chocolat. 340 gravures.

* **Métaux, mines, mineurs et industries métallurgiques**, par Émile WITH, ingénieur civil. Un beau vol. in-8 raisin, illustré de 192 gravures par les meilleurs artistes.......................... 10 fr.

* **Traité élémentaire d'astronomie**, par A. BOILLOT, prof. de mathématiques. Un beau vol. in-18, orné de plus de 100 grav. sur cuivre. 4 fr.

* **Les aérostats**, par LOUIS FIGUIER. Un beau vol. in-16 orné de 53 gravures. Br. 2 fr. 25; cart.......................... 3 fr. 50

L'éclairage, par LOUIS FIGUIER. Un vol. in-16 orné de 134 grav. Broché, 2 fr. 25; cart.......................... 3 fr. 50

HISTOIRE NATURELLE

BEAUX-ARTS

ŒUVRES COMPLÈTES DE BUFFON

Nouvelle édition, avec la classification de Cuvier et des extraits de Daubenton, ornée de 128 planches gravées sur acier, contenant 300 sujets coloriés avec le plus grand soin, d'après les dessins de M. Edouard Traviès. 6 vol. grand in-8 jésus.......................... 90 fr.

ŒUVRES DE LACÉPÈDE

Cétacés, quadrupèdes, ovipares, serpents et poissons. Nouvelle édition précédée de l'éloge de Lacépède par Cuvier, avec notes et la classification de Desmarest, 2 vol. grand in-8 jésus, ornés de 36 planches gravées sur acier d'après les dessins de M. Edouard Traviès, représentant 70 sujets coloriés.......................... 30 fr.

---

* **La grande Pêche**, par le Dr H. E. SAUVAGE, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle. 1 charmant volume in-16, illustré de 87 compositions. Br. 2 fr. 25 ; cart.......................... 3 fr. 50

* **Les architectes de la nature.** Nids, tanières et terriers, d'après J.-G. Wood, célèbre naturaliste anglais, par Hippolyte Lucas. Magnifique publication illustrée de plus de 200 vignettes placées dans le texte et 20 grandes gravures tirées à part. 1 beau vol. grand in-8 jésus.... 10 fr.

* **Les insectes nuisibles à l'agriculture.** Moyens de les combattre, par Ernest Menault. 1 beau vol. in-16 orné de nombreuses figures.. 2 fr.

* **Voyage au fond de la mer,** par de La Blanchère. 1 beau vol. grand in-8 raisin, illustré de nombreuses vignettes placées dans le texte, et de 16 magnifiques gravures imprimées en couleur.... 10 fr.

---

* LES PRINCIPAUX TYPES DES ÊTRES VIVANTS

DES CINQ PARTIES DU MONDE

Atlas in-4, contenant 582 gravures, à l'usage des lycées, collèges, écoles primaires et de tous les établissements d'instruction, accompagné d'un texte explicatif, par M. Édmond Perrier, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1 volume in-16. Atlas et volume.............. 6 fr.

ENCYCLOPÉDIE

HISTORIQUE, ARCHÉOLOGIQUE, BIOGRAPHIQUE, CHRONOLOGIQUE

ET MONOGRAPHIQUE

DES BEAUX-ARTS PLASTIQUES

PAR AUG. DEMMIN

Epigraphie; Paléographie ; — *Architecture* civile, religieuse et militaire de tous les temps et de tous les pays ; — *Céramique* ancienne et moderne; — *Sculpture* et *Peinture* de toutes les écoles ; — *Gravure* sur métaux et sur bois, etc. — Cette importante publication illustrée de 6,000 gravures, complétée par une table alphabétique de plus de 20,000 mots, forme 3 vol. grand in-8 raisin. L'ouvrage complet, cartonné.... 80 fr.

* **L'Architecture en France**, par G. CERFBEER DE MÉDELSHEIM. 1 charmant volume in-16, illustré de 126 gravures sur bois, dessinées par les meilleurs artistes. Br. 2 fr. 25 ; cart........................ 3 fr. 50

Dessin industriel. Cours élémentaire et pratique, par L. GUIGUET, officier de l'instruction publique, professeur de dessin à l'Association polytechnique. Un vol. grand in-8 jésus, accompagné d'un magnifique album de 46 planches grand in-folio. Prix du volume broché et de l'album cartonné.. 22 fr.

LITTÉRATURE

---

* MOLIÈRE. — **Œuvres complètes**, précédées de la vie de Molière par Voltaire. 2 vol. in-8 cavalier, ornés de 16 vignettes d'après MM. Horace Vernet, Desenne et Johannot, gravées par Nargeot............ 14 fr.

* P. CORNEILLE. — **Œuvres dramatiques**, précédées de la vie de P. Corneille par Fontenelle. Nouvelle édition, ornée de 11 gravures sur acier d'après Bayalos, et d'un magnifique portrait de P. Corneille. 1 fort vol. in-8, papier cavalier.................................. 7 fr.

* JEAN RACINE. — **Œuvres** précédées d'un essai sur sa vie et ses ouvrages par L.-S. Auger, de l'Académie française, et ornées de 13 vignettes d'après Gérard, Girodet, Desenne. 1 beau vol. in-8 cavalier..... 7 fr.

* BOILEAU. — **Œuvres**, avec un choix de notes et les imitations des auteurs anciens. Nouvelle édition précédée d'une notice sur Boileau par Sainte-Beuve, de l'Académie française. 1 vol. in-8 cavalier, 6 vignettes et 1 portrait sur acier.................................. 5 fr.

LA BRUYÈRE. — **Les Caractères** et les *Maximes de La Rochefoucauld*, précédés d'une notice par M. Suard. Nouvelle édition, 1 beau vol. in-8 cavalier, orné d'un portrait de J. de La Bruyère............... 5 fr.

* LA FONTAINE. — **Fables**, illustrées par Tony Johannot de 13 gravures sur acier. Nouvelle édition augmentée d'un choix de notes, et précédée d'une Notice sur La Fontaine par Sainte-Beuve, de l'Académie française. 1 vol. in-8 cavalier.................................... 6 fr.

* VAUVENARGUES. — **Œuvres complètes.** — Édition nouvelle, précédée de l'*Éloge de Vauvenargues*, couronné par l'Académie française, et accompagnée de notes et commentaires par M. D.-L. Gilbert, 2 vol. in-8 cavalier, ornés du portrait de Vauvenargues sur acier......... 12 fr.

FÉNELON. — **Les Aventures de Télémaque.** 1 beau vol. in-8 cavalier, orné de 12 gravures et d'un portrait de Fénelon gravé sur acier. 6 fr.

* BOSSUET. — **Discours sur l'Histoire universelle** et **Oraisons funèbres.** 1 volume in-8 cavalier, avec un beau portrait......... 6 fr.

* **Chefs-d'œuvre oratoires** de Fléchier; Bourdaloue; **petit Carême** de Massillon. 1 vol. in-8 cavalier............................. 5 fr.

* SÉVIGNÉ (Mme de). — **Lettres,** précédées d'une notice historique et littéraire. 1 beau vol. in-8 cavalier, orné d'un portrait........... 6 fr.

* VOLTAIRE. — **Siècle de Louis XIV,** 1 beau vol. in-8 cavalier, orné d'un portrait de Louis XIV.. 6 fr.

* VOLTAIRE. — **Théâtre,** précédé d'une notice sur sa vie et ses ouvrages. 1 beau vol. in-8 cavalier, orné d'un portrait....................... 6 fr.

BEAUMARCHAIS. — **Théâtre,** précédé d'une notice par Saint-Marc Girardin. 1 vol. in-8 cavalier, illustré de 5 vignettes sur acier, d'après Tony Johannot.. 6 fr.

DEMOUSTIER. — **Lettres à Émilie sur la Mythologie.** 1 beau vol. in-8 cavalier, orné de 12 magnifiques gravures sur acier, imprimées sur chine.. 7 fr.

LE SAGE. — **Gil Blas de Santillane.** Nouvelle édition. 1 vol. in-8 cavalier orné de 8 grav. sur acier et d'un portrait de l'auteur........ 7 fr.

A. HAMILTON. — **Mémoires de Grammont et Contes,** 1 vol. in-8 cavalier orné de 6 grav. sur acier, d'après les dessins de Moreau... 6 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHATEAUBRIAND

NOUVELLE ÉDITION

ORNÉE DE 31 MAGNIFIQUES GRAVURES SUR ACIER

12 forts vol. in-8 cavalier. L'ouvrage complet.................... 72 fr.

Chaque volume se vend séparément. 6 fr.

TOMES
1. Essais historiques sur les Révolutions et Mélanges historiques.
*2. Le génie du christianisme.
*3. Les Martyrs.
*4. Itinéraire de Paris à Jérusalem.
5. Romans et poésies diverses.
6. Essai sur la littérature anglaise, le Paradis perdu, et Poèmes.

TOMES
7. Etudes historiques.
8. Analyse raisonnée de l'histoire de France et Mélanges politiques.
9. Voyages et mélanges littéraires.
10. Congrès de Vérone.
11. Polémique et Mélanges politiques.
12. Opinions et Discours, et Vie de Rancé.

MICHEL CERVANTES

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

TRADUCTION DE CH. FURNE

Édition en 2 vol. in-8 cavalier, ornés de 9 grav. sur acier......... 8 fr.
Édition en un beau vol. grand in-8 jésus de 640 pages, illustré de gravures sur bois.. 8 fr.

ŒUVRES DE LAMARTINE

(Chaque ouvrage se vend séparément.)

IN-8 CAVALIER.

Premières et Nouvelles Méditations. 1 vol., 4 gravures.............. 7 50
Harmonies poétiques, Recueillements. 1 vol., 3 gravures....... 7 50
Jocelyn. 1 vol., 2 gravures........ 7 50
Chute d'un Ange, 1 vol., 1 gravure. 7 50
Voyage en Orient. 2 vol., 12 grav., 15 »
Confidences et Nouvelles Confidences. 1 vol., 8 gravures.......... 7 50
* Le Manuscrit de ma mère. 1 vol. 7 50
Histoire des Girondins. 4 vol., 40 gravures.................... 30 »

In-18 jésus.

* Premières Méditations. 1 vol....	3 50	Nouvelles Confidences. 1 vol......	3 50
* Nouvelles Méditations. 1 vol.....	3 50	* Manuscrit de ma mère. 1 vol....	3 50
Harmonies poétiques. 1 vol.......	3 50	Histoire des Girondins. 6 vol......	21 »
Recueillements poétiques. 1 vol...	3 50	Lectures pour tous. 1 fort vol.....	3 50
Jocelyn. 1 vol....................	3 50	Raphael. 1 vol.....................	1 25
Chute d'un Ange. 1 vol...........	3 50	Graziella. 1 vol...................	1 25
Voyage en Orient. 2 vol..........	7 »	* Le Tailleur de pierres de Saint-Point. 1 vol....................	1 25
Confidences. 1 vol................	3 50		

ŒUVRES DE JEAN RAYNAUD

Terre et Ciel. Philosophie religieuse. 5e édition, entièrement revue sur les manuscrits laissés par l'auteur. 1 fort volume in-8 cavalier........... 7 fr.

Merlin de Thionville, sa vie et sa correspondance, avec portrait et fac-similé. 1 fort volume in-8 cavalier..... 7 fr.

L'esprit de la Gaule. 1 beau volume in-8 cavalier........................ 6 fr.

* Lectures variées. 1 volume in-8 cavalier........................... 6 fr.

Etudes encyclopédiques. 3 volumes in-8 cavalier...................... 18 fr.

ŒUVRES DE WALTER SCOTT

Traduction de M. Defauconpret. Nouvelle édition, publiée en 30 vol. in-8 carré, avec gravures sur acier. Chaque vol. contient au moins un roman complet et se vend.. 3 fr. 50

1. * Waverley.
2. * Guy Mannering.
3. L'Antiquaire.
4. Rob-Roy.
5. Le Nain noir. / Les Puritains d'Écosse.
6. La Prison d'Édimbourg.
7. La Fiancée de Lammermoor. / L'Officier de fortune.
8. Ivanhoë.
9. Le Monastère.
10. L'Abbé.
11. Kenilworth.
12. Le Pirate.
13. Les Aventures de Nigel.
14. Peveril du Pic.
15. Quentin Durward.
16. Eaux de Saint-Ronan.
17. Redgauntlet.
18. Connétable de Chester.
19. Richard en Palestine.
20. Woodstock.
21. Chroniques de la Canongate.
22. La Jolie Fille de Perth.
23. Charles le Téméraire.
24. Robert de Paris.
25. Le Château périlleux. / La Démonologie.
26. 27. 28. Histoire d'Écosse.
29. 30. Romans poétiques.

ŒUVRES DE J. FENIMORE COOPER

Traduction de M. Defauconpret. Nouvelle édition, publiée en 30 vol. in-8 carré, avec gravures sur acier. Chaque vol. contient au moins un roman complet et se vend.................................... 3 fr. 50

1. Précaution.
2. * L'Espion.
3. * Le Pilote.
4. Lionel Lincoln.
5. * Les Mohicans.
6. * Les Pionniers.
7. * La Prairie.
8. * Le Corsaire rouge.
9. Les Puritains.
10. L'Écumeur de mer.
11. Le Bravo.
12. L'Heidenmauer.
13. Le Bourreau de Berne.
14. Les Monikins.
15. Le Paquebot.
16. Ève Effingham.
17. * Le Lac Ontario.
18. Mercédès de Castille.
19. * Le Tueur de daims.
20. Les Deux Amiraux.
21. Le Feu-Follet.
22. A Bord et à Terre.
23. Lucie Hardinge.
24. Wyandotté.
25. Satanstoë.
26. Le Porte-Chaîne.
27. Ravensnest.
28. Les Lions de mer.
29. Le Cratère.
30. Les Mœurs du jour.

BRILLAT-SAVARIN. — **Physiologie du goût.** Nouvelle édition, précédée d'une introduction par Alphonse KARR, illustrée par Bertall de plus de 200 gravures sur bois placées en tête de pages, dans le texte et en culs-de-lampe, et de 7 gravures sur acier tirées sur chine. 1 magnifique vol. grand in-8 jésus.................................. 15 fr.

* ÉDOUARD LABOULAYE, de l'Institut. — **Contes bleus.** Un beau volume in-8° raisin, illustré de plus de 200 gravures dessinées par YAN'-DARGENT.. 10 fr.

— * **Nouveaux Contes bleus.** Un beau vol. in-8° raisin, illustré de 120 gravures dessinées par YAN'DARGENT et d'un magnifique portrait gravé sur acier.. 10 fr.

L. BATISSIER. — **Nouveaux Cabinets des fées.** Un beau volume in-8° raisin, illustré de 191 vignettes sur bois par FOULQUIER... 10 fr.

ALFRED ASSOLANT. — **Histoire fantastique du célèbre Pierrot.** Un beau volume in-8° raisin, illustré de 100 gravures par YAN'-DARGENT........ .... 7 fr.

* ÉLIE BERTHET. — **Les Petits Écoliers dans les cinq parties du monde.** 1 beau vol. in-8° raisin, illustré par E. Bayard, etc.. 7 fr.

— * **Les Petites Écolières dans les cinq parties du monde.** (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 beau vol. in-8° raisin, illustré de 104 vignettes.. 7 fr.

ÉMILE DESBEAUX. — **La Joie de la maison.** Un volume in-8 raisin, orné de 9 chromolithographies. Élégant cartonnage avec tranches dorées.. ..... 4 fr.

* CHEFS-D'ŒUVRE ÉPIQUES de tous les peuples, par A. CHASSANG, inspecteur général de l'instruction publique, et L. MARCOU, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. 1 volume in-16....... 3 fr. 50

AMIEL, agrégé de l'Université. — **L'Éloquence sous les Césars.** 1 vol. in-8°... 3 fr. 50

* ALBUM-VOCABULAIRE DU PREMIER AGE en français, anglais, allemand, italien et espagnol, illustré de 800 gravures, ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique. 1 beau volume in-8° jésus, cartonnage élégant, avec plaque, tranches dorées... .... 6 fr.

ÉMILE CHASLES, inspecteur général de l'Université. — **Les Verbes irréguliers anglais** (pratique et théorie). 1 vol. in-16, cart.... 1 fr.

Tableau des verbes irréguliers anglais, une feuille raisin seule, 60 centimes ; avec le volume qui précède.................... 1 fr. 50

JAUFFRET. — **Le théâtre révolutionnaire** (1788-1799). 1 vol. in-18.................................... .... 3 fr. 50

7427-83. — CORBEIL. Typ. et stér. CRÉTÉ.


3 9088 00034 7864
SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

